

LE
D I A B L E
B O I T E U X.

Par Monsieur L E S A G E.

T O M E S E C O N D.

R

12

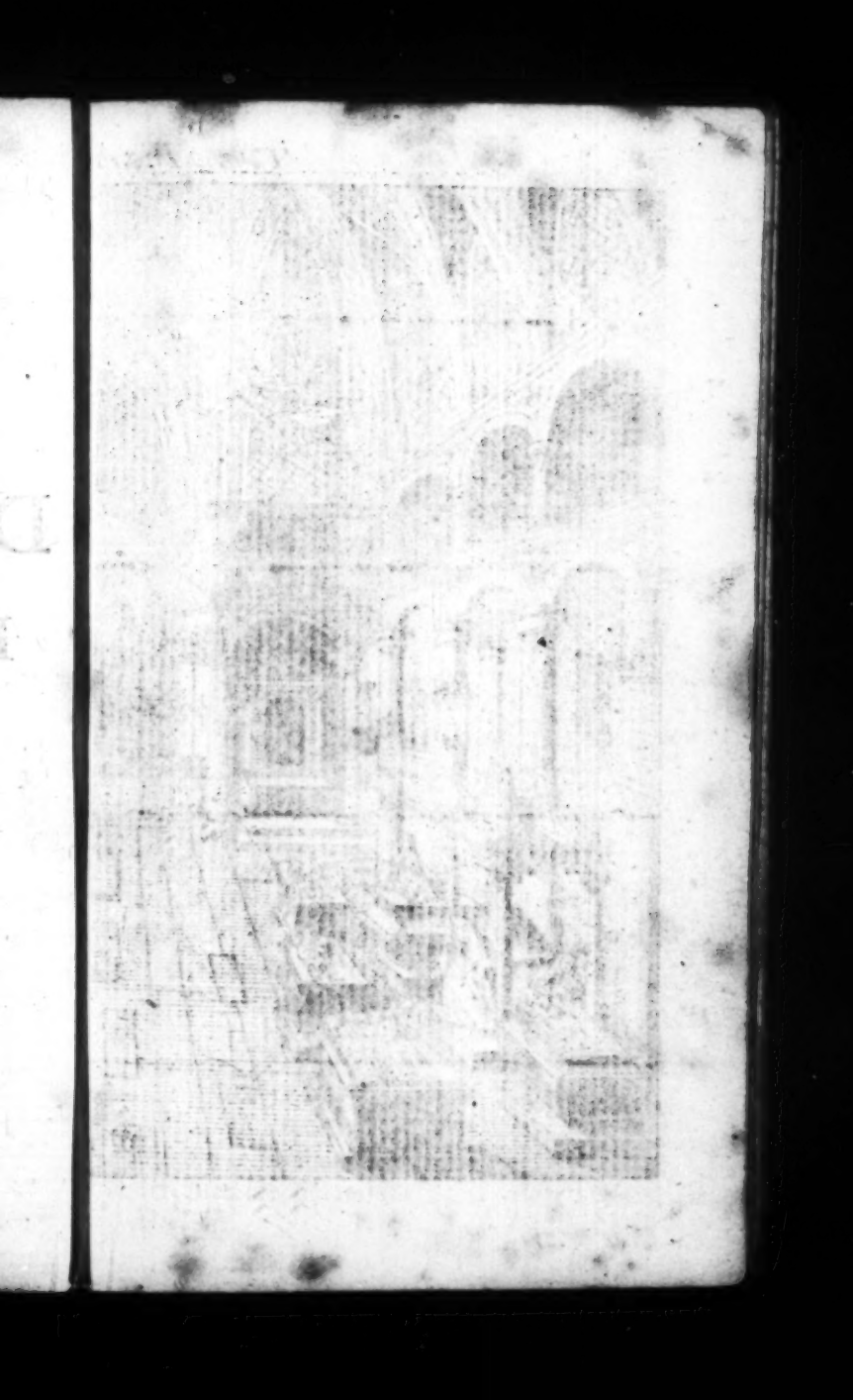
DIABETES

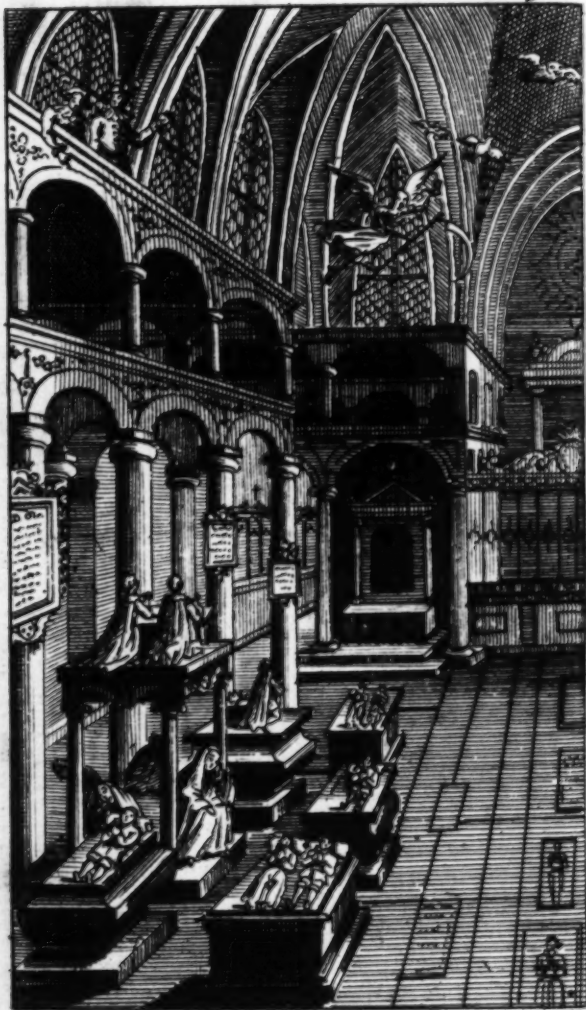
BOTTLE

1-1000-1-1000

TOMES SECOND

R





A
des r
ces t
voyon
Le
contie
qui, c
retour
Il y a
noble
sa vig
taurea
anima
Prélat
Tom

LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE I.

Des Tombeaux, des Ombres & de la Mort.

AVANT que nous poursuivions l'examen des vivans, dit le Démon, troublons pour quelques momens le repos des morts de cette Église ; parcourons tous ces tombeaux ; dévoilons ce qu'ils recellent, voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite, contient les tristes restes d'un Officier général, qui, comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Égiste dans sa maison. Il y a dans le second, un jeune Cavalier de noble race, qui voulant montrer son adresse & sa vigueur à sa Dame un jour de combats de taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième gît un vieux Prélat sorti de ce monde assez brusquement,

Tom. II.

R 2

pour

pour avoir fait son testament en pleine santé & l'avoir lû à ses domestiques, à qui, comme un bon maître, il léguoit quelque chose. Son cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans le quatrième Mausolée, un Courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour. On le vit pendant soixante ans tous les jours au lever, au dîner, au souper & au coucher du Roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste dit Don Cléofas, ce Courtisan étoit-il homme à rendre service ? A personne, répondit le Diable. Il promettoit volontiers de faire plaisir ; mais il ne tenoit jamais ses promesses. Le misérable ! repliqua Leandro, si l'on vouloit retrancher de la société civile, les hommes qui y sont de trop, il faudroit commencer par les Courtisans de ce caractère-là.

Le cinquième tombeau, reprit Asmodée, renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zélé pour la nation Espagnole, & jaloux de la gloire de son maître. Il fut toute sa vie Ambassadeur à Rome ou en France, en Angleterre, ou en Portugal. Il se ruïna si bien dans ses Ambassades, qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer quand il mourut. Mais le Roi en fit la dépense, pour reconnoître ses services.

Passons aux monumens qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros négociant qui laissa de grandes richesses à ses enfans ; mais de peur qu'elles ne leur fissent oublier de

qui

qui
beau
guér
L
les
que
En
ble.
repré
figur
les a
pren
qu'el
Le
son
melie
avec
haute
un tr
trouv
Le vo
Ces
long-t
mé D
fameu
faite,
qui se
peuple
s'appel
sermon
& sur

qui ils étoient sortis, il fit graver sur son tombeau son nom & sa qualité. Ce qui ne plaît guère aujourd'hui à ses descendans.

Le Mausolée qui suit & qui surpasse tous les autres en magnificence, est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration. En effet, dit Zambullo, il me paroît admirable. Je suis enchanté sur tout de ces deux représentations qui sont à genoux. Voilà des figures bien travaillées ; que le Sculpteur qui les a faites, étoit un habile ouvrier ! Mais apprenez-moi, de grace, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie ?

Le Boiteux reprit : Vous voyez un Duc & son épouse. Ce Seigneur étoit grand Sommelier du Corps. Il remplissoit sa Charge avec honneur, & sa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait de cette bonne Duchesse. Vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote, Le voici :

Cette Dame avoit pour Directeur, depuis long-temps, un Religieux de la Merci, nommé Don Jérôme d'Aguilar, homme de bien & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un Dominicain qui se mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'appelloit le frere Placide. On couroit à ses sermons comme à ceux du Cardinal Ximenes, & sur sa réputation la Cour ayant voulu l'en-

tendre, en fut encore plus contente que la Ville.

Notre Duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée & de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du frere Placide. Elle en ufoit ainsi pour prouver à son Directeur qu'en pénitente délicate & sensible elle entroît dans les sentimens de dépit & de jalousie que ce nouveau venu pouvoit lui causer. Il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours ; le Dominicain fit tant de bruit, qu'elle ceda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le suivit, & la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il falloit auparavant se débarrasser du Religieux de la Merci. Cela n'étoit pas facile ; un guide spirituel ne se quitte pas comme un amant. Une dévote ne veut point passer pour volage, ni perdre l'estime d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Duchesse ? Elle alla trouver Don Jérôme & lui dit d'un air aussi triste que si elle eût été véritablement affligée : Mon Pere, je suis au désespoir. Vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans une perplexité d'esprit inconcevable. Qu'avez-vous donc, Madame, répondit d'Aguilar ? Le croirez-vous, reprit-elle ? Mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après m'avoir vûe si long-temps sous votre conduite, sans faire pa-

roître

roître la moindre inquiétude sur la mienne, se livre tout-à-coup à des soupçons jaloux & ne veut plus que vous soyez mon Directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice ? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offensoit, avec moi, un homme d'une piété profonde & délivré de la tyrannie des passions : je n'ai fait qu'augmenter sa défiance en prenant votre parti.

Don Jérôme, malgré tout son esprit, donna dans ce rapport. Il est vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une penitente de cette importance, il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontés de son époux ; mais sa révérence ouvrit les yeux, & fut au fait, lorsqu'elle apprit que cette Dame avoit choisi le frere Placide pour Directeur.

Après ce grand Sommelier du Corps & son adroite épouse, continua le Diable, un Mau-solée plus modeste, recèle depuis peu de temps, le bizarre assemblage d'un Doyen du Conseil des Indes & de sa jeune femme. Ce Doyen dans sa soixante-troisième année épousa une fille de vingt ans. Il avoit d'un premier lit deux enfans, dont il étoit prêt à signer la ruine, lorsqu'une apoplexie l'emporta. Sa femme mourut vingt-quatre heures après lui de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au monument de cette Eglise le plus respectable. Les Espagnols ont
autant

autant de vénération pour ce tombeau, que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Personnage renferme-t-il la cendre, dit Léandro Perez ? D'un premier Ministre de la Couronne d'Espagne, répondit Asmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi se reposa du soin du Gouvernement sur ce grand homme, qui sçut si bien s'en acquitter, que le Monarque & les sujets en furent très-contents. L'Etat sous son Ministère fut toujours florissant & les peuples heureux. Enfin cet habile Ministre eut beaucoup de Religion & d'humanité. Cependant quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant, la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au-delà de ce Ministre, si digne d'être regretté, démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pillier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulchre qui est dessous, pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge, & dont la beauté charmoit tous les yeux. Ce n'est plus que de la poussière. C'étoit, de son vivant une personne si aimable, que son père avoit de continuelles allarmes, que quelque amant ne la lui enlevât. Ce qui auroit bien pû arriver, si elle eût vécu plus longtemps. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient, furent inconsolables de sa perte, & se donnèrent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettre d'or sur
cette

cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois Galans désespérés. Ils sont prêts à se défaire eux-mêmes ; l'un avale un verre de poison ; l'autre se perce de son épée ; & le troisième se passe au col une ficelle pour se pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit, que l'écolier rioit de tout son cœur & trouvoit fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'épithaphe de la bourgeoise, lui dit : puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage pour vous montrer le monument qu'un Auteur Dramatique a fait construire dans l'Eglise d'un Village, auprès d'Almaraz, où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joyeuse vie. Cet Auteur a donné au Théâtre un grand nombre de Comedies pleines de gravelures & de gros sel ; mais il s'en est repenti avant sa mort ; & pour expier le scandale qu'elles ont causé, il a fait peindre sur son tombeau une espèce de bucher, composé de Livres qui représentent quelques-unes de ses pieces, & l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui sont dans les mausolées, que je viens de vous faire observer, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres. Elles se promènent, passent & repassent sans cesse les unes auprès des autres, sans

autant de vénération pour ce tombeau, que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Personnage renferme-t-il la cendre, dit Léandro Perez ? D'un premier Ministre de la Couronne d'Espagne, répondit Asmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi se reposa du soin du Gouvernement sur ce grand homme, qui sçut si bien s'en acquitter, que le Monarque & les sujets en furent très-contents. L'Etat sous son Ministère fut toujours florissant & les peuples heureux. Enfin cet habile Ministre eut beaucoup de Religion & d'humanité. Cependant quoiqu'il n'eût rien à se reprocher en mourant, la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au-delà de ce Ministre, si digne d'être regretté, démêlez dans un coin une table de marbre noir attachée à un pillier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulchre qui est dessous, pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge, & dont la beauté charmoit tous les yeux. Ce n'est plus que de la poussière. C'étoit, de son vivant une personne si aimable, que son père avoit de continuelles allarmes, que quelque amant ne la lui enlevât. Ce qui auroit bien pû arriver, si elle eût vécu plus longtemps. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient, furent inconsolables de sa perte, & se donnèrent la mort pour signaler leur désespoir. Leur tragique histoire est gravée en lettre d'or sur

cette

cette table de marbre, avec trois petites figures qui représentent ces trois Galans désemparés. Ils sont prêts à se défaire eux-mêmes; l'un avale un verre de poison; l'autre se perce de son épée; & le troisiéme se passe au col une ficelle pour se pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit, que l'écolier rioit de tout son cœur & trouvoit fort plaisant qu'on eût orné de ces trois figures l'építaphe de la bourgeoise, lui dit: puisque cette imagination vous réjouit, peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage pour vous montrer le monument qu'un Auteur Dramatique a fait construire dans l'Eglise d'un Village, auprès d'Almaraz, où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joieuse vie. Cet Auteur a donné au Théâtre un grand nombre de Comedies pleines de gravelures & de grossel; mais il s'en est repenti avant sa mort; & pour expier le scandale qu'elles ont causé, il a fait peindre sur son tombeau une espèce de bucher, composé de Livres qui représentent quelques-unes de ses pieces, & l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les morts qui sont dans les mausolées, que je viens de vous faire observer, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres. Elles se promènent, passent & repassent sans cesse les unes auprès des autres,

sans

sans troubler le profond repos qui regne dans ce lieu Saint. Elles ne se parlent point ; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées. Que je suis mortifié ! s'écria Don Cléofas, de ne pouvoir jouir comme vous du plaisir de les appercevoir ! Je puis encore vous donner ce contentement, lui dit Asmodée. Rien n'est plus facile pour moi. En même-temps ce Démon lui toucha les yeux, & par un prestige, lui fit voir un grand nombre de phantômes blancs.

A l'apparition de ces spectres, Zambullo fremit. Comment donc, lui dit le Diable, vous fremissez ? ces ombres vous font-elles peur ? que leur habillement ne vous épouvante point ; accoutumez-vous-y dès-à-présent. Vous le porterez à votre tour ; c'est l'uniforme des mânes ; rassurez-vous donc & ne craignez rien ; pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion ? vous, qui avez eu l'assurance de soutenir ma vûe. Ces gens-ci ne sont pas si méchans que moi.

L'Ecolier, à ces paroles, rappelant tout son courage, regarda les phantômes assez hardiment. Considérez attentivement toutes ces ombres, lui dit le Boiteux. Celles qui ont des manfolées sont confonduës avec celles qui n'ont qu'une misérable bière pour tout monument. La subordination qui les distinguoit les unes des autres pendant leur vie, ne subsiste plus. Le grand Sommelier du Corps & le premier Ministre ne sont pas plus présente-

ment

ment
cette
nes a
heros

Je
un o
ble fu
tôt q
Dém
bien
vieux

re en
qui a
dont
mod
tifier
mi e

Je
répri
l'une
ment
tinué
ble,
toit F
un pe
gens.
née.

pés d
par le
boiro

Mi
je vo

ment que les plus vils citoïens enterrés dans cette Eglise. La grandeur de ces nobles mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un heros de théâtre finit avec la piece.

Je fais une remarque, dit Léandro ; je vois un ombre qui se promène toute seule & semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne, répondit le Démon, & vous direz la vérité : Sçavez-vous bien quelle est cette ombre-là ? c'est celle d'un vieux Notaire, lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb. Ce qui a choqué tous les autres mânes bourgeois dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point, pour mortifier son orgueil, que son ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation, reprit Don Cléofas : deux ombres en passant l'une devant l'autre, se sont arrêtées un moment pour se regarder ; ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont, repartit le Diable, celle de deux amis intimes, dont l'un étoit Peintre, & l'autre Musicien. Ils étoient un peu yvrognes ; à cela près, fort honnêtes-gens. Ils cessèrent de vivre dans la même année. Quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent par leur triste silence : Ah ! mon ami, nous ne boirons plus !

Misericorde, s'écria l'écolier ! qu'est-ce que je vois ? Je découvre au bout de cette Eglise
deux

deux ombres qui se promènent ensemble. Qu'elles me paroissent mal appareillées? Leurs tailles & leurs allures sont bien différentes! L'une est d'une hauteur démesurée & marche fort gravement; au lieu que l'autre est petite & a l'air évaporé. La grande, reprit le Boiteux, est celle d'un Allemand qui perdit la vie pour avoir bû, dans une débauche, trois fantes avec du tabac dans son vin. Et la petite, est celle d'un François, lequel, suivant l'esprit galant de sa Nation, s'avisa en entrant dans une Eglise de presenter poliment de l'eau-benite à une jeune Dame qui en sortoit: dès le même jour, pour prix de sa politesse, il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté, dit Asmodée, je considère trois ombres remarquables que je démêle dans la foule. Il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animoient les jolis corps de trois Comediennes qui faisoient autant de bruit à Madrid dans leur temps, qu'Origo, Citheris & Arbuscula, en ont fait à Rome dans le leur, & qui possédoient aussi-bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, & de les ruiner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses Comediennes Espagnoles: l'une creva subitement d'envie, au bruit des applaudissemens du parterre, au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva dans l'excès de la bonne chère l'infailible mort qui le suit: Et la troisième, venant de s'échauffer sur la Scène, à jouer

à jo
fauss

M
pour
amin
nouv
impr
vais,
appen
visibl
enner
sans
voien
les p
mom
ples

Re
qui s
breuse
vant
sage
main
tombe
Sur
peste,
les au
à cha
l'on v
qui se
la moi
avoir

Tom

à jouer le rôle d'une vestale, mourut d'une fausse couche derrière le Théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces ombres, poursuivit le Démon, nous les avons assez examinées. Je veux présenter à votre vûe un nouveau spectacle qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vais, par la même puissance qui vous a fait appercevoir ces mânes, vous rendre la mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes, sans qu'ils la voient, qui parcourt, en un clin d'œil, toutes les parties du monde & fait dans un même moment, sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient. La voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvaise augure vole devant elle avec la terreur, & annonce son passage par des cris funebres. Son infatigable main est armée de la faux terrible sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses aîles sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidens funestes qui lui fournissent, à chaque instant, une nouvelle proie. Et l'on voit sur l'autre aîle, de jeunes Medecins qui se font recevoir Docteurs, en présence de la mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la

Tom. II. S Mede-

Medecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique Don Cléofas fût persuadé, qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce qu'il voyoit, & que c'étoit seulement pour lui faire plaisir, que le Diable lui montrait la mort sous cette forme, il ne pouvoit la considerer sans fraïeur. Il se rassura néanmoins & dit au Démon : Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par dessus la ville de Madrid ; elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oüi, certainement, répondit le Boiteux : Elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot, repliqua l'écolier. Volons sur ses traces. Voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas, répartit Asmodée ; mais il y en aura bien de commande ! la mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux spectateurs prirent leur vol & suivirent la mort, pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de sa faux & il expira au milieu de sa famille, qui forma aussitôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le Démon. La femme & les enfans de ce bourgeois l'aimoient tendrement ; d'ailleurs ils avoient besoin

de

de lu
ent
Il
dans
mort
Conf
& fa
biens
qui s
appri
tre u
leurs
masq
ritiers
rens.
veron
dire
autres
de vi
douce
La be
Oh !
pères
n'en d
prop
Tan
cherch
vers u
Seigne
neur,
comme

de lui pour subsister ; leurs pleurs ne sçauroient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la mort qui frappe un vieillard alité. C'est un Conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, & fait très-mauvaise cher pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux qui se sont assemblés chez lui, dès qu'ils ont appris qu'il tiroit à sa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, & fort bien joué leurs rôles. Mais les voilà qui levent le masque & se préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller par tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent ! Quel plaisir, vient de dire tout à l'heure, un de ses héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux, d'avoir de vieux ladres d'oncles, qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer ! La belle oraison funebre ! dit Léandro Perez. Oh ! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui sont riches & qui vivent long-temps, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tandis que ces héritiers pleins de joie, cherchent les trésors du défunt, la mort vole vers un grand Hôtel où demeure un jeune Seigneur, qui a la petite verole. Ce Seigneur, le plus aimable de la Cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le

fameux Médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la mort fait ses opérations. Elle a déjà tranché la destinée de ce jeune Seigneur, & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Couvent; elle descend dans une cellule, fond sur un bon Religieux, & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté; mais en récompense elle entre dans un hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un Licentié de condition, nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son Diocèse, avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les Princes de l'Eglise. Il ne songe à rien moins qu'à mourir, néanmoins il va toute à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera, sans suite, comme le Religieux, & je ne sçai s'il y fera reçu aussi favorablement que lui.

O Ciel ! s'écria Zambullo, la mort va passer par dessus le Palais du Roi ! Je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Espagne dans la Consternation. Vous avez raison de trembler, dit le Boiteux; car elle n'a pas plus de considération pour les Rois, que pour leurs valets de pied : Mais rassurez-vous, ajouta-t-il un moment après; elle n'en veut point encore au Monarque, elle va tom-
ber

ber
Seign
suivr
les h
place
M
la m
court
Palais
Cela
faire
le ch
à sem
& qu
deux
cilier
Vo
tinua
dans
passer
sur le
sur ce
dit D
s'arra
de fes
gée ?
à-vis
décou
me ét
mari
histoir
te. I

ber sur un de ses Courtisans, sur un de ces Seigneurs, dont l'unique occupation est de le suivre & de faire leur cour. Ce ne sont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

Mais il me semble, repliqua l'écolier, que la mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce courtisan, elle fait encore une pause sur le Palais, du côté de l'appartement de la Reine. Cela est vrai, repartit le Diable, & c'est pour faire une très-bonne œuvre : Elle va couper le chifflet à une mauvaise femme, qui se plaît à semer la division dans la Cour de la Reine, & qui est tombée malade de chagrin de voir deux Dames qu'elle avoit broüillées se reconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçans, continua le Démon. La mort vient d'entrer dans ce bel hôtel à main gauche. Il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du monde. Arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement, dit Don Cléofas, j'apperçois une Dame qui s'arrache les cheveux & se débat entre les bras de ses femmes. Pourquoi paroît-elle si affligée ? Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur ce lit magnifique ; c'est son mari qui expire. Elle est inconsolable. Leur histoire est touchante & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir, repliqua Léandro ; le pitoïable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouit. Elle est un peu longue, reprit Asmodée ; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'avouërai, tout Démon que je suis, je me lasse de suivre la mort. Laissons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambullo. Je suis plus curieux d'entendre l'histoire, dont vous me faites fête, que de voir périr tous les humains, l'un après l'autre. Alors le Boiteux en commença le recit dans ces termes, après avoir transporté l'écolier sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala.

CHAPITRE II.

La force de l'amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolède, suivi de son Valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il étoit à deux petites lieues de la ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une Dame, qui descendoit d'un carosse avec précipitation. Aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beauté, & cette

i de
it à
pour
Il
Va-
ntra-
avec
son
&
ette



cette
que l
secou
sa va
G
refus
semb
détor
Cava
bois
l'heu
vous
ache
& le
son
A
dire
vrire
battu
à cu
par f
da le
B
liers
& m
Nou
que
peu
terre
plan
re
la
ou

cette charmante personne paroissoit si troublée, que le Cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours, ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux inconnu, lui dit la Dame, je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout à l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi, s'il vous plaît; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois; & le Tolédan, après avoir laissé son cheval à son valet, se hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, & bien-tôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui se battoient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer, & en étant venu à bout par ses prières & par ses efforts, il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave inconnu, lui dit un des deux Cavaliers, je m'appelle Don Fadrique de Mendocé, & mon ennemi se nomme Don Alvaro Ronce. Nous aimons Donna Théodora, cette Dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, & quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avois dessein de continuer à lui offrir malgré son indifférence, mais mon rival,

rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai, interrompit Don Alvar, que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je croi que si je n'avois point de rival, Donna Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Tolédan, je n'approuve point votre combat. Il offense Donna Théodora. On sçaura bien-tôt dans le Royaume de Valence que vous vous ferez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos, & que vos vies. D'ailleurs quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire? Après avoir exposé la réputation de sa maîtresse, pense-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable? Quel aveuglement! Croyez-moi, faites plutôt sur vous l'un & l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos transports furieux, & par un serment inviolable engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Eh! de quelle maniere, s'écria Don Alvar? Il faut que cette Dame se déclare, repliqua le Tolédan, qu'elle fasse choix de Don Fadrique ou de vous, & que l'amant sacrifié, loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre. J'y consens, dit Don Alvar, & j'en jure

jure p
Donn
fere f
me ser
certitu
Don F
objet
faveur
fi je
verrai
Alc
Théo
de par
mer c
mer c
consta
Damo
les ac
de le
rité,
les ai
préve
porte
que n
La
prit
décla
égale
avez
tre.
vous

jûre par tout ce qu'il y a de plus sacré, que Donna Théodora se détermine, qu'elle me préfère si elle veut mon rival, cette préférence me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi, dit à son tour Don Fadrique, j'en atteste le Ciel! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ses charmes, & si je ne puis les oublier, du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers Donna Théodora : Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler. Vous pouvez d'un seul mot défaire ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'estime, à la vérité, Don Fadrique & Don Alvar, mais je ne les aime point; & il n'est pas juste que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne sauroit avouer.

La feinte n'est plus de saison, Madame, reprit le Tolédan, il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux cavaliers soient également bien faits; je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vû agité.

Vous

Vous expliquez mal cette frayeur, repartit Donna Theodora: la perte de l'un ou de l'autre de ces cavaliers me toucheroit sans doute, & je me la reprocherois sans cesse, quoique je n'en fusse que la cause innocente; mais si je vous ai paru allarmée, sçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience: c'en est trop, dit-il, d'un ton brusque, puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider. En parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser Don Fadrique, qui de son côté se disposa à le bien recevoir.

Alors la Dame plus effrayée par cette action, que déterminée par son panchant, s'écria toute éperdue: Arrêtez, Seigneurs cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui interesse mon honneur, je déclare que c'est à Don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre, & disparut en jettant des regards furieux sur son rival & sur sa maîtresse. L'heureux Mendoce au contraire, étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Donna Theodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, & ne pouvoit trouver d'expressions assez

vives
fance

Cep
après
avec
gager
la veri
son co

Sei
père
que j
cessité
tre vo
n'aye
vous
toutes
êtes l
c'est u
même
vous,
quelq
vous
goût,
aussi t

Je ne
rance
n'est
reste
an, d
Quoi
semb
que

vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit pénétré.

Cependant la Dame devenuë plus tranquille, après l'éloignement de Don Alvar, songeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un amant, dont à la verité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée; vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar; ce n'est pas que je n'aye toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je sçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez. Vous êtes le cavalier de Valence le plus parfait; c'est une justice que je vous rends. Je dirai même que la recherche d'un homme, tel que vous, peut flater la vanité d'une femme; mais quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouërai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai fait depuis un an, de Don André de Cisuentes, mon mari. Quoique nous n'ayions pas été long-temps ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens ébloüis de ses richesses m'ob-

lige-

ligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh! n'est-il pas digne de mes regrets, ajouta-t-elle? il ne ressembloit nullement à ces vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins affidus de tous ses pas, ou la font observer par une Duégne dévouée à leur tyrannie. Hélas! il avoit en ma vertu, une confiance dont un jeune mari adoré seroit à peine capable. D'ailleurs, sa complaisance étoit infinie, & j'ose dire, qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissais souhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée, & cela ne contribue pas peu, sans doute, à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre, en cet endroit, Donna Theodora: Ah Madame, s'écria-t-il, que j'ai de joie d'apprendre de votre propre bouche, que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins. J'espère que vous vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la Dame, puisque je vous permets de me venir voir & de me parler quelquefois de votre amour. Tâchez de me donner du goût pour

vos
me.
favor
malg
à bo
ne se
ches.
Do
n'en
la ma
ses p
tache
& le
na T
autan
La c
Le T
jusqu
rent.
Fadri
Il
il lui
à Val
long f
me se
passe
m'em
loigne
peu en
verai
ce soi

vos galanteries ; faites enforte que je vous aime. Je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous ; mais si malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne ferez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer ; mais il n'en eut pas le temps, parce que la Dame prit la main du Tolédan, & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre, & le tirant après lui par la bride, il suivit Donna Theodora, qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue. La cause toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan & lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, & Don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer, & après l'avoir bien regalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y serai le moins de temps qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan. J'y passe seulement pour aller gagner la mer & m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne ; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'achèverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous, repliqua Don Fadrique avec surprise? Qui peut vous revolter contre votre Patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon pays m'est odieux, & je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah! Seigneur cavalier, s'écria Mendoce, attendri de compassion, que j'ai d'impatience de sçavoir vos malheurs: Si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous; vos manières me charment, & je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, Seigneur Don Fadrique, répondit le Tolédan; & pour reconnoître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ai panché de votre côté. Un moment d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vûe de personne, me fit craindre que Donna Théodora ne vous préférât votre rival, & j'eus de la joie, lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher & trouve une douceur secrète à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vû naître, & Don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès

mon

mon
de m
à jou
m'on
ma n
ne d
choix
fille d
de b
condi
& po
perfo
jours
à que
No
charm
le Ch
vint
moi.
reux.
de me
tôt m
avoit
partie
plus d
Je
fai re
le Cie
Effe
occaf
malhe
ance

mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour; de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois disposer de ma main, & que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, & pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une terre que j'ai à quelques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxéra, dont le Château est dans le voisinage de ma terre, vint un jour qu'il chassoit se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme & en devint amoureux. Je le crus du moins, & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bientôt mon amitié avec empressement: ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force presens & encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion; je pensai retourner à Tolède avec mon épouse, & le Ciel sans doute m'inspiroit cette pensée. Effectivement si j'eusse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivés, mais la confiance que j'avois en elle, me rassura. Il me parut

qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dot & tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas! je la connoissois mal. L'ambition & la vanité qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Duc eut trouvé moyen de lui apprendre ses sentimens, elle se scut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence*, chatouilla son orgueil & remplit son esprit de fastueuses chimères. Elle s'en estima davantage & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnaissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, & il lui sembla que si ce Grand Seigneur qui étoit épris de ses charmes l'eût vûe avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées & séduites par quelques presens qui les flatoient, elle se rendit aux secrets empressements du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme; elle ne m'attendoit pas si-tôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Duc & se préparoit à lui

faire

faire
à ma
du pa
trahis
qu'ell
sorte
violet
Je tir
une le

La
conde
ner le
à les
chasse
de ce
ardeu
dame
qu'on
temps

Je
transf
gue, &
té d'o
l'hon
me v
dema
rendi
dis à
qu'il
tort d

faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vûë. J'en fremis, & voyant sur une table du papier & de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivoit; mais elle s'en défendit; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence pour satisfaire ma jalouse curiosité. Je tirai de son sein, malgré toute sa résistance, une lettre qui contenoit ces paroles:

Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevûe? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces esperances, & de tant tarder à les remplir! Don Juan va tous les jours à la chasse ou à Tolède, ne devrions-nous pas profiter de ces occasions? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi, Madame: Songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on desire, c'est un tourment d'en attendre longtemps la possession.

Je ne pus achever de lire ce billet sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague, & dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidelle épouse qui m'ôtoit l'honneur; mais faisant réflexion que c'étoit me venger à demi, & que mon ressentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai; je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible: Madame vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de son rang ne

devoit point vous ébloüir; mais les jeunes personnes aiment le faste. Je veux croire que c'est-là tout votre crime, & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pour-quoi j'excuse votre indiscretion, pourvû que vous rentriez dans votre devoir, & que désormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflâmoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours; & le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque temps, & que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis, mais au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrettement chez moi à l'entrée de la nuit, & me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ, & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'espérois les surprendre ensemble, je me promettois une entière vengeance.

Nean-

N
Loi
à rec
traire
tude,
Duc
me p
de fa
com
Pr
de m
d'un
cour
l'em
je vo
vous
J'ai f
deve
jalou
nois
illusi
mais
erreu
notre
M
& la
malh
né f
déter
moi
men
tous

Neanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un galant, je m'apperçûs au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude, & trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son amant.

Prévenu de cette opinion, je perdis le désir de me venger, & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colère avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport, & lui dis : Madame, je vous rends mon estime & mon amitié. Je vous avouë que je n'ai point été à Tolède. J'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détromper ; mais grâces au Ciel, vous avez reconnu votre erreur, & j'espère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, & laissant couler quelques pleurs : Que je suis malheureuse, s'écria-t-elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi : mes yeux depuis deux jours sont vainement ouverts aux larmes, toute ma douleur, tous mes remords seront inutiles, je ne regagnerai

nerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître, je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant, & je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublés, Ils devinrent même plus piquans, car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avoit faite, prénoit plus de soin de me plaire, qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ses caresses, & peu s'en falloit que je ne fusse bien-aïse du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce temps-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut alarmée. Elle passoit le jour auprès de moi; & la nuit, comme j'étois dans un appartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin, elle montrait une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit que sa vie fut attachée à la mienne. De mon côté, j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant, Seigneur

neur
res qu

Un
rétabl
veille
fâché
suis tr
qui se
Duc

Je
regar
voir l
qu'il
verita
pas p
si gra
que t
Ciel
fausse
Depu
qu'on
dans
caché
suis q

A
je pr
march
comp
Au b
qui é
pisto
devan

neur Mendoce, elles n'étoient pas aussi sincères que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout émû, je suis fâché d'interrompre votre repos ; mais je vous suis trop fidèle pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxéra est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque temps mon valet sans pouvoir lui parler. Plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie ! Tu n'es point assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plutôt au Ciel que j'en pusse encore douter ; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché pour éclaircir mes soupçons, & je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux ; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc qui étoit assis sur le lit, se leva, & prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture, il vint au-devant de moi & me tira ; mais ce fut avec
tant

tant de trouble & de précipitation qu'il me manqua. Alors je m'avançai sur lui brusquement & lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je, infâme, reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée toute fumante du sang de son amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avouë que j'aurois pû assez punir une épouse infidelle, sans lui ôter la vie ; mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie : representez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison, & jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots : Après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte ; je jugeai bien que je n'avois pas de temps à perdre : Que les parens du Duc me seroient chercher par toute l'Espagne, & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne serois en sûreté que dans un pays étranger. C'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux, & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierreries, je sortis de ma maison avant le jour, suivi du valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité. Je pris la route de Valence, dans
le

le desse
qui fer
sois au
j'ai ren
de la f
Apr
Don
vous v
Naxéra
suites
demeu
tendan
oncle e
plus en
avec u
avec v

Zar
pleins
qu'il l
sympa
Asmoc
rent ta
peu d
compa
vec u
tel ra
Don
Don J
fin, il
drique
de son
de les
dora.

le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je passois aujourd'hui près du bois où vous étiez, j'ai rencontré Donna Théodora qui m'a prié de la suivre & de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler, Don Fadrique lui dit : Seigneur Don Juan, vous vous êtes justement vengé du Duc de Naxéra. Soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parens pourront faire. Vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est Gouverneur de Valence ; vous ferez plus en sûreté ici qu'ailleurs, & vous y ferez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnoissance, & accepta l'asyle qu'il lui présentait. Admirez la force de la sympathie, Seigneur Don Cléofas, poursuivit Asmodée, ces deux jeunes cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il se forma entr'eux une amitié comparable à celle d'Oreste & de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient ensemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaisoit à Don Fadrique ne manquoit pas de plaire à Don Juan. C'étoit le même caractère. Enfin, ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique, sur-tout, étoit enchanté des manières de son ami. Il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Donna Théodora.

Ils alloient souvent tous deux chez cette Dame, qui voyoit toujours avec indifférence les soins & les assiduités de Mendoce. Il en étoit très-mortifié & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui pour le consoler lui disoit : Que les femmes les plus insensibles se laissent enfin toucher : Qu'il ne manquoit aux amans que la patience d'attendre ce temps favorable : qu'il ne perdît point courage : que sa Dame, tôt ou tard, récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une langueur qui faisoit pitié à Don Juan, mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne, il ne put se défendre d'aimer Donna Théodora ; cependant loin de s'abandonner à une passion qui offentoit son ami, il ne songea qu'à la combattre, & persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il résolut de ne plus voir la veuve de Cifuentes. Ainsi lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, Don Fadrique n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir.

voir.
on,
avoit
avoir
dame
ajou
quois
m'acc
qu'il
It m'
que n
rer d
chers.

Je
reprit
n'est p
amis.
Donn
en éto
la Dar
néglig
Un m
toit l'
de peu
change
de l'en
défaut
n'auror

Auss
va seul
rie. H
nation

Tom.

voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant, que son ami avoit ses raisons. Et quelles raisons peut-il avoir de me fuir, dit Donna Théodora? Madame, repartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous l'amener, & que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a dit qu'il avoit fait une maîtresse, & que n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer dans cette ville, les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la veuve de Cifuentes. Il n'est pas permis aux amans d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Donna Théodora. Il crut que la vanité seule en étoit la cause, & que ce qui faisoit rougir la Dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjecture. Un mouvement plus vif que la vanité, excitoit l'émotion qu'elle laissoit paroître; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentimens, elle changea de discours, & affecta pendant le reste de l'entretien un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Aussi-tôt que la veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçûe pour Don Juan, &

la croyant plus mal récompensée qu'elle ne l'étoit : Quelle injuste & barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflâmer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime point Don Fadrique qui m'adore, & je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur & de jalousie lui fit répandre quelques larmes ; mais l'espérance qui sçait adoucir les peines des amans, vint bien-tôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuse. Que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par ses charmes, qu'amusé par ses bontés ; & que de si foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle. Il s'y rendit, & quand ils furent tous deux seuls, Donna Théodora prit ainsi la parole.

Je n'aurois jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuïez. Votre Dame vous aura

sans

sans
moi
que
actio
maît
M
que
grac
Cont
de v
raison
je va
Mad
ir ;
tende
Do
té l'a
En
resser
toute
fière
je va
core
premi
vous
mais,
de fie
ance,
charn
mot,
êtes c

sans doute défendu de me voir. Avouez-le moi, Don Juan, & je vous excuse. Je sçai que les amans ne sont pas libres dans leurs actions & qu'ils n'oseroient désobéir à leurs maîtresses.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grace, ne souhaitez pas que je me justifie. Contentez vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison, reprit Donna Théodora, toute émue, je veux que vous me la disiez. Hé bien, Madame, repartit Don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas si vous entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique, poursuivit-il, vous a raconté l'aventure qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de ressentiment contre les femmes, je les désois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition, je m'approchai de Valence, je vous rencontrai, & ce que personne encore n'a pu faire peut-être, je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revûe même depuis impunément; mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté! vous avez enfin vaincu ma résistance, votre beauté, votre esprit, tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle. En un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'est qu'une Dame imaginaire. C'est une fausse confidence que j'ai faite à Mendoce pour prévenir les soupçons que j'aurois pû lui donner, en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours à quoi Donna Théodora ne s'étoit point attendue, lui causa une si grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il est vrai qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, & lui dit : Vous m'avez appris votre secret, Don Juan, je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce & tranquille, lorsque le hazard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très-bonne grace ; & la manière avec laquelle vous scûtes séparer deux rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse & de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder, me déplut. Je ne pouvois, sans beaucoup de peine me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je croi que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même

mên
bou
mon
puis
aprè
rite
Je
stère
avec
que
de m
aman
se co
foibl
que
dress
vûes
m'ai
nous
A
laisse
de fa
recon
rés ;
chose
ste &
Q
pour
pour
erté
char
cause

même moment que forcé par la nécessité, ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mystère de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendocce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un amant qui ne sçauroit être à elle, a raison de se contraindre & de se venger du moins de sa foiblesse par un silence éternel ; mais je croi que l'on peut sans scrupule découvrir une tendresse innocente à une homme qui n'a que des vûes légitimes. Oüi, je suis ravie que vous m'aimiez, & j'en rends graces au Ciel, qui nous a sans doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la Dame se tut pour laisser parler Don Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie & de reconnoissance qu'elle croyoit lui avoir inspirés ; mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste & rêveur.

Que vois-je ! Don Juan, lui dit-elle ? Quand pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe & vous montre une ame charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligeante ! vous gar-

dez un silence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah ! Don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés !

Et quel autre effet, Madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? Je suis d'autant plus misérable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moi. Vous sçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur sur la ruïne de ses plus douces espérances ? Vous avez trop de délicatesse, dit Donna Théodora. Je n'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, & vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avouë que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine ? mais Don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend ?

Oùi, Madame, repliqua-t-il, d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre ! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi ; mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent ne sçauroient échaper à son attention ; ou pour tout dire en un mot, je partage son ame avec vous.

Ah !

Ah
bonté
j'eusse
Char
rois a
val.
qu'il
& je n
je lui
temp
lu me
vois p
tion n
nécess
me pr
En
les ye
pour
lédan
comm
dien,
trecou
pour
vos p
Je va
pleure
inexor
achev
de se
confer
Ap
itéc

Ah ! si vous vouliez que je profitasse de vos bontés, il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'est plus temps : j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre : j'ai suivi le panchant que j'avois pour lui : La reconnoissance & l'inclination me lient & me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit Donna Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan, il sentit chanceler sa constance, il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu, il faut vous fuir pour sauver ma vertu. Je ne puis soutenir vos pleurs : ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais & pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut étonnée de mille mouvemens confus. Elle eut, honte

honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, & que le seul intérêt d'un ami ne lui fit refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins comme on ne scauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Don Juan de son côté n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre sa rêverie; & jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendoce sortit aussitôt pour le laisser reposer; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie!

Le jour suivant, Don Fadrique n'étoit pas encore levé, qu'on le vint avertir que Donna

Thé-

Théod
stique
y avoi
si-tôt.
cause d
d'un ob
mystère
en dev
sage.

Il s
pour l'
l'état d
de s'ha
bre en
tude q
bien au
pondit
mauvai
da que
Don F
lui dit
pour la
long-te
me l'a-
Juan ?

Zara
pensée,
Théod
sans qu
Mendo
mi em
Tous

Théodora étoit partie avec tout son domestique pour son Château de Villaréal, & qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendrait pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans sçavoir ce qu'il en devoit penser, il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus, que pour apprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevoit de s'habiller, Don Juan entra dans sa chambre en lui disant : Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause. Je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda quelle étoit cette mauvaise nouvelle, & Don Fadrique après avoir fait sortir ses gens, lui dit : Donna Théodora est partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle sera long-temps. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché ? Qu'en pensez-vous, Don Juan ? N'ai-je pas raison d'être allarmé ?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée, & tâcha de lui persuader que Donna Théodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il eût sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce peu content des raisons que son ami employoit pour le rassurer, l'interrompit : Tous ces discours, dit-il, ne sçauroient dissi-
per

per le soupçon que j'ai conçu ; j'aurai fait peut-être imprudemment quelque chose qui aura déplu à Donna Théodora. Pour m'en punir, elle me quitte sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoiqu'il en soit, je ne puis demeurer plus long-temps dans l'incertitude. Allons, Don Juan, allons la trouver ; je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous. Cet éclaircissement se doit faire sans témoins, Don Juan ne sçauroit être de trop, reprit Don Fadrique. Donna Théodora n'ignore point que vous sçavez tout ce qui se passe dans mon cœur. Elle vous estime, & loin de m'embarasser, vous m'aidez à l'appaiser en ma faveur.

Non, Don Fadrique, repliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, repartit Mendocce, nous irons ensemble. J'attens cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie, s'écria le Tolédan d'un air chagrin ! Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder.

Ces paroles que Don Fadrique ne comprenoit pas, & le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son ami avec attention : Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit ?

prit ? A
gèner !
vous m

Je v
lédan ;
même a
je dissin
que, de
nos aff
Les tra
gné vo
seriez m
lissant !
partit
constan
sçavez
reproch
passion

Mais
fouhait
rendis.
blois v
Elle le
en déco
près c
dessein
bizarre

Où, M
Théod

Quo

de le

faisi d

prit ? Ah ! c'est trop vous contraindre & me gêner ! Parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan ; mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître, il ne faut plus que je dissimule. Cessons, mon cher Don Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections ; elle n'est que trop parfaite. Les traits qui vous ont blessé n'ont point épargné votre ami. Donna Théodora. . . Vous seriez mon rival, interrompit Mendoce en pâlisant ! Dès que j'ai connu mon amour, repartit Don Juan, je l'ai combattu. J'ai fui constamment la veuve de Cifuentes. Vous le sçavez ; vous m'en avez vous-même fait des reproches. Je triomphois du moins de ma passion, si je ne pouvois la détruire.

Mais hier cette Dame me fit dire, qu'elle souhaitoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je semblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuses. Elle les rejetta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration, elle approuveroit le dessein que j'avois de la fuir ; mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? Oûi, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Théodora prévenuë pour moi.

Quoique Don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux & le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, & in-

& interrompant encore son ami en cet endroit : Arrêtez, Don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime. Juste Ciel ! quelle confiance vous m'osez faire ! Vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié ? Vous l'avez violée en conservant les sentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur ! Je vous croyois généreux, magnanime ; & vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu. Je le sens d'autant plus vivement, qu'il m'est porté par une main. Rendez-moi plus de justice, interrompit à son tour le Toledan, donnez-vous un moment de patience ; je ne suis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez-moi, & vous vous repentirez de m'avoir appelé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'étoit passé entre la veuve de Cifuentes & lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, & les discours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ces discours ; & à mesure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Don Fadrique sentoit évanouir sa fureur. Enfin, ajouta Don Juan, l'amitié l'emporta

l'emp
Donn
mais,
de tro
ressou
j'ai co
bare,
mon
pas po
bai pa
dange
évit
nir.
plus m
près c
core d
Nor
fant,
J'ouvr
che au
voit ra
vois-je
vous v
se ren
me ép
ritable
qu'à l
sens au
quoi,
fion d
tre am
rois p
Tom

l'emporta sur l'amour ; je refusai la foi de Donna Théodora. Elle en pleura de dépit ; mais, grand Dieu, que ses pleurs excitèrent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en ressouvenir sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare, & pendant quelques instans, Mendoce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma foiblesse, & je me dérobaï par une prompte fuite à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après cela, Don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non, lui répondit Mendoce, en l'embrasant, je vous rends toute votre innocence. J'ouvre les yeux ; pardonnez un injuste reproche au premier transport d'un amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas ! devois-je croire que Donna Théodora pourroit vous voir long-temps sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes, dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir ? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune ; & loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé ! quoi, vous renoncez pour moi à la possession de Donna Théodora ! vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, & je n'en serois pas touché ? vous pouvez dompter vo-

tre amour, & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien ? Je dois répondre à votre générosité. Don Juan, suivez le panchant qui vous entraîne. Epousez la veuve de Cifuentes ; que mon cœur, s'il veut, en gémissé, Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente ; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent ? Ne nous flacons point. Le panchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la ceder vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux. Puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne sçauroit être heureuse qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous présente. Comblez ses desirs & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, & ne faites pas trois misérables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit, pour écouter l'écolier, qui lui dit : Ce que vous me racontéz est surprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un si beau caractère ? Je ne vois dans le monde que

que
pour
ra, j
man
dont
malh
dans
hom
tels
dit l
ordin
natur
natur
puis
com
Le
crific
ceder
men
dant
tenir
pron
miti
ville
ven
faiso
D
dress
près
Juan
pouf

que des amis qui se brouillent, je ne dis pas pour des maîtresses, comme Donna Théodora, mais pour des coquettes fieffées. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il est aimé, de peur de rendre un ami malheureux ? Je ne croyois cela possible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devroient être plutôt que tels qu'ils sont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non-seulement dans la nature du Roman, elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai, que depuis le déluge, j'en ai vû des exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon histoire.

Les deux amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion, & l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre, leurs sentimens amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'osoient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour dans la ville de Valence ; l'Amour, comme pour s'en venger, régnoit ailleurs avec tyrannie, & se faisoit obéir sans résistance.

Donna Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son Château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan, & ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre.

après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour, après le coucher du Soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle apperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vûs de plus près, & considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet, c'étoient des gens masqués & tous armés d'épées & de bayonnettes.

Elle fremit à leur aspect, & ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire, elle tourna brusquement ses pas vers le Château. Elle regardoit de temps en temps derrière elle pour les observer, & remarquant qu'ils avoient pris terre, & qu'ils commençoient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Athalante, & que les masques étoient légers & vigoureux, ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêtèrent.

La Dame & la fille qui l'accompagnoit poussèrent de grands cris qui attirèrent aussitôt quelques domestiques, & ceux-ci donnant l'alarme au Château, tous les valets de Donna Théodora accoururent bien tôt armés de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse & la suivante,

vante, les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long, mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, & regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit temps qu'ils se retirassent; car ils n'étoient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq cavaliers qui piquoient à outrance & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vûë, les ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des cavaliers fut inutile.

Ces cavaliers étoient Don Fadrique & Don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre par laquelle on lui mandoit que l'on avoit appris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Isle de Majorque, qu'il avoit équipé une espèce de tartane, & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il se proposoit d'enlever la veuve de Cisfuentes, la première fois qu'elle seroit dans son Château. Sur cet avis le Tolédan & lui, avec leurs valets de chambre, étoient partis de Valence sur le champ, pour venir apprendre cet attentat à Donna Théodora. Ils avoient découvert de loin sur le bord de la mer un assez grand nombre de personnes qui paroissoient combattre les uns contre les autres, & soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils poussoi-

ent leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de Don Alvar. Mais quelques diligences qu'ils pussent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoin de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce temps-là, Alvaro Ponce, fier du succès de son audace, s'éloignoit de la côte avec sa proie, & sa chaloupe alloit joindre un petit vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendocce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar, & remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les domestiques de Théodora animés par un si bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations. Tout le rivage retentissoit de cris. La fureur, le désespoir, la désolation regnoit sur ces tristes bords. Le ravissement d'Helène ne causa point dans la Cour de Sparte une si grande consternation.



CHAPITRE X.

Du démêlé d'un Poëte Tragique avec un Auteur Comique.

L'Ecolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit: Seigneur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de sçavoir ce que signifie

poser
s di-
èrent
qu'ils

er du
côte
e un
leine
plus
ce &
con-
blain-
s do-
i bel
enta-
La
it sur
ne ne
ne si



uteur

ompre
r Af-
ésister
signi-
fie



fié u
le p
mar
chen
veux
bre c
moi,
Le l
lui d
man
L
& qu
Fran
Alle
deme
un F
étran
gédie
pour
Fran
cont
voya
une
L
somp
saine
tation
halei
vant
Pièce
à fais
faut,

fié une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prens à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux, & plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer. Apprenez-moi, je vous prie, ce que tout cela veut dire. Le Démon qui ne cherchoit qu'à le contenter, lui donna sur le champ cette satisfaction de la manière suivante.

Les personnages que vous voyez en chemise & qui se battent, lui dit-il, sont deux Auteurs Francois; & les gens qui les séparent sont deux Allemands, un Flamand & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison, qui est un Hôtel garni, où il ne loge guère que des étrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragédies; & l'autre des Comédies. Le premier pour quelque désagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne; & le dernier peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poëte tragique est un esprit vain & présomptueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du Public, une assez grande réputation dans son païs. Pour tenir sa Muse en haleine, il compose tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une Pièce dont il a tiré le sujet de l'Illiade. Il en a fait une Scène; & comme son moindre défaut, est d'avoir, ainsi que ses confrères, une
deman-

démangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses Ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, & tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'Auteur comique, qui faisant un meilleur usage de son temps, dormoit d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit & est allé ouvrir à l'autre, qui d'un air de possédé lui a dit en entrant: Tombez, mon ami, tombez à mes genoux: Adorez un Génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des Vers — Mais, que dis je, je viens? C'est Apollon. lui-même, qui me les a dictés. Si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maison en maison. J'attens qu'il soit jour, pour en aller charmer Monsieur notre Ambassadeur, aussi bien que tous les François qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne, je veux vous les reciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'Auteur comique, en bâillant de toute sa force. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous prenez un peu mal votre temps: Je me suis couché fort tard, le sommeil m'accable, & je ne répond pas que j'entende, sans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh! j'en réponds bien moi, a repris le Poète Tragique! Quand vous seriez mort, la scène que je viens de composer seroit capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentimens communs & d'expressions triviales, que la rime seule souti-

enne;

enne;
& frap
tereau
que p
vont
pièces
dans l
foule
nons,
vers d
Vo
Scène
d'Ach
veux
doule
Elles
tuës p
sur le
peu h
Que l
nes é
chir,
dans l
veau,
les Sp
ges au
Les
Phoen
Il les
suite i

enne; c'est une Poësie mâle qui émeut le cœur & frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces Poëtereaux dont les pitoyables nouveautés ne font que passer sur la Scène comme des ombres, & vont à Utique divertir les Affriquains, mes pièces dignes d'être consacrées avec ma statue dans la Bibliothèque Palatine, ont encore la foule après trente représentations. Mais venons, ajouta ce Poëte modeste, venons aux vers dont je veux vous donner l'étréne.

Voici ma Tragédie: *La mort de Patrocle*. Scène première. Briseïde & les autres captives d'Achille paroissent. Elles s'arrachent les cheveux & se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abattues par leur désespoir, elles se laissent tomber sur le théâtre. Vous me direz que cela est un peu hazardé; mais c'est ce que je cherche. Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, sans oser les franchir, à la bonne heure. Il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau, & je tiens que pour émouvoir & ravir les Spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les captives sont donc couchées par terre. Phoenix Gouverneur d'Achille est avec elles. Il les aide à se relever l'une après l'autre. Ensuite il commence la Protaïsse par ces Vers.

Priam

*Priam va perdre Hector & sa superbe Ville;
Les Grecs veulent venger le Compagnon d'Achille:*

*Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Nestor pareil aux Dieux, le vaillant Eumelus,
Leonte de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède & l'éloquent Ulysse.*

Achille s'y prépare & déjà ce Héros

** Pousse vers Ilium ses immortels chevaux,
Pour arriver plutôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit: Cher Xantus, Balius, avancez,
Et lorsque vous serez de carnage lassés
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur
Ville,*

*Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille,
Xantus baisse la tête & répond par ces mots:
Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience;
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussi-tôt le char semble voler.
Les Grecs en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir les rivages de Troie.
Ce Prince revêtu des armes de Vulcain,
Paroît plus éclatant que l'Astre du matin,
Ou tel que le Soleil commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumière,
Ou brillant comme un feu que les villageois font
Pendant l'obscur nuit sur le sommet du Mont.*

Je
pour
vous
de ma
brillan
ent vo
telle d
feu qu
sent p
& du
Je le
mique
beau,
rez p
du soi
ches
de Pa
a repl
l'habil
peut-ê
me fo
terai p
To
façon
je les
Je m
louan
à Pari
tous le
& dan
pour
Vieill

Je m'arrête, a poursuivi l'Auteur Tragique, pour vous laisser respirer un moment; car si je vous récitais toute ma Scène de suite, la beauté de ma versification & le grand nombre de traits brillans & de pensées sublimes qu'elle contiennent vous suffoqueroient. Remarquez la justesse de cette comparaison : *plus éclatant qu'un feu que les Villageois font*—Tout le monde ne sent point cela; mais vous qui avez de l'esprit, & du véritable, vous en devez être enchanté. Je le suis sans doute, a répondu l'Auteur comique en souriant d'un air malin, rien n'est si beau, & je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre Tragédie, du soin que Thétis prénoit de chasser les mouches Troyennes qui s'approchoient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en moquer, a répliqué le Tragique. Un Poète qui a de l'habileté peut tout risquer. Cet endroit-là est peut-être celui de ma pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux. Je ne le ratifierai pas sur ma parole.

Tous mes ouvrages, a-t-il continué sans façon, sont marqués au bon coin. Aussi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque vers pour recevoir des louanges. Je me souviens qu'un jour je lisois à Paris une Tragédie dans une maison où il va tous les jours de beaux esprit à l'heure du dîner, & dans laquelle, sans vanité, je ne passe pas pour un Pradon. La grande Comtesse de Vieille-brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat.

délicat. Je suis son Poète favori. Elle pleuroit à chaudes larmes dès la première Scène. Elle fut obligée de changer de mouchoir au second Acte; elle ne fit que sanglotter au troisième; elle se trouva mal au quatrième; & je crus à la catastrophe, qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma pièce.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'Auteur comique de garder son sérieux, il lui est échappé un éclat de rire. Ah! que je reconnois bien, dit-il, cette bonne Comtesse à ce trait-là. C'est une femme qui ne peut souffrir la Comédie. Elle a tant d'aversion pour le comique, qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande pièce, pour emporter toute sa douleur. La Tragédie est sa belle passion. Que l'ouvrage soit bon ou mauvais, pourvu que vous y fassiez parler des amans malheureux, vous êtes sûr d'attendrir la Dame. Franchement, si je composois des Poèmes sérieux, je voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le Poète Tragique; j'ai l'approbation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles—Je me défirois encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'Auteur comique. Je serois en garde contre leurs jugemens. Sçavez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plupart, pendant une lecture, & qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicatesse d'un sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout
ou

un o
d'ait
quel
leur
vant
H
vous
pect
du P
plait
fait p
Il se
repré
des d
mauv
l'imp
meur
C'
pour
mes
tées.
Com
Les C
petite
fieur
tout
échau
médie
vous
comp
Il n'e
gens,
Tor

un ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques Vers, dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne pièce.

Hé bien ! a repris l'Auteur sérieux, puisque vous voulez que ces Juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissemens du Parterre. Hé ! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre Parterre, a répliqué l'autre. Il fait paroître trop de caprice dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des pièces nouvelles, qu'il fera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais ouvrage. Il est vrai que dans la suite l'impression le défabuse, & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le Tragique. On réimprime mes pièces aussi souvent qu'elles son représentées. J'avouë qu'il n'en est pas de même des Comédies, l'impression découvre leur foiblesse. Les Comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'esprit—Tout beau, Monsieur l'Auteur Tragique, interrompit l'autre, tout beau. Vous ne songez pas que vous vous échauffez. Parlez de grace, devant moi de la Comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une pièce comique soit moins difficile à composer qu'une Tragédie ? Détrompez-vous. Il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sçachez qu'un

sujet ingénieux dans les mœurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins à traiter que le plus beau sujet héroïque.

Ah! parbleu, s'écrie le Poète sérieux, d'un ton railleur, je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien! Monsieur Calidas, pour éviter la dispute, je veux désormais autant estimer vos ouvrages, que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris, Monsieur Gible, reprend avec précipitation l'Auteur comique, & pour répondre à vos airs insolens, je vais vous dire nettement ce que je pense des Vers que vous venez de me réciter: Ils sont ridicules, & les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plattées. Achille parle à ses chevaux; ses chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que les villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux anciens que de les piller de cette sorte. Ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez, pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élevation de génie, a répliqué Gible, pour appercevoir les beautés de ma Poësie, & pour vous punir d'avoir osé critiquer ma Scène, je ne vous en dirai par la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas. Il vous siéd bien à vous de mépriser

mes

mes
vaife
fus d
pren
fenti
& dé
G
déd
tre e
Cour
ne fa
lu—
pensi
fçai t
en fa
une
que
prou
plus
sérieu
Franc
miqu
Po
le Po
Pour
qu'à
vous
un in
pas c
la pér
à resp
tion n

mes Comédies? Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire sera toujours fort au dessus de vos Tragédies; & qu'il est plus facile de prendre l'effor & de se guinder sur de grands sentimens, que d'attraper une plaisanterie fine & délicate.

Grace au Ciel, dit le Tragique, d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La Cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites, & la pension dont elle m'a bien voulu—Eh! ne croyez pas m'ébloüir avec vos pensions de Cour, interrompit Calidas. Je sçai trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs comiques. Et pour vous prouver même que je suis convaincu, qu'il est plus aisé de composer des Poèmes Dramatiques sérieux, que d'autres, c'est que si je retourne en France, & que je n'y réussisse pas dans le comique; je m'abaisserai à faire des Tragédies.

Pour un compositeur de farces, dit là-dessus le Poète tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillans, dit l'Auteur comique, vous vous en faites bien à croire. Vous êtes un insolent, a répliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit Monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendroit à respecter le Cothurne. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand Mon-

fieur Giblet, a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi-bien chez moi qu'ailleurs.

En même-temps, ils se sont tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing & de pied n'ont pas été épargnés de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voisine a entendu tout ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faisoient en se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé & par compassion pour ces François, quoiqu'Italien, il a appelé du monde. Un Flamand & deux Allemands, qui sont ces personnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattans.

Ce démêlé me paroît plaisant, dit Don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les Auteurs Tragiques en France s'imaginent être des personnages plus importans que ceux qui ne sont que des Comédies. Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les Héros des Tragédies sont au-dessus des Valets des pièces Comiques. Eh, sur quoi fondent-ils leur orgueil, repliqua l'Ecolier? Est-ce qu'il seroit en effet plus difficile de faire une Tragédie qu'un Comédie? La question que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée & l'est encore tous les jours. Pour moi, voici comme je la décide, n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment: Je dis qu'il n'est pas plus facile de composer une pièce Comique qu'une

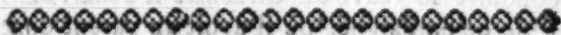
qu'un
diffi
qu'un
de fa
Com
l'exp
man
féren
Il
digre
que v

Suite

SI
P
ent du
sistanc
d'Alv
blessé
ne lui
il étoit
fable.
On
de Do
respiro
l'on n'
esprits

qu'une Tragique; car si la dernière étoit plus difficile que l'autre, il faudroit conclure de-là qu'un faiseur de Tragédies seroit plus capable de faire une Comédie que le meilleur Auteur Comique. Ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux sortes de Poèmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habilité.

Il est temps, ajouta le Boiteux, de finir la digression. Je vais reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.



CHAPITRE IV.

Suite & conclusion de l'histoire de la force de l'amitié.

SI les Valets de Donna Théodora n'avoient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du moins opposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Don Alvaro; & comme on s'aperçut qu'il respiroit encore, on le porta au Château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il

qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice, pourvû qu'il voulût dire où son Maître emmenoit Donna Théodora.

Il fut flatté de cette promesse, bien qu'en l'état où il étoit il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappella le peu de force qui lui restoit, & d'une voix foible, confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçu. Il ajoûta ensuite, que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari dans l'Isle de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection & l'autorité lui promettoient un sûr asyle.

Cette déposition soulagea le désespoir de Mendoce & du Tolédan. Ils laissèrent le blessé dans le Château, où il mourut quelques heures après, & ils s'en retournèrent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquèrent bien-tôt tous deux sans suite à Dénia pour passer au Port Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'Isle de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plutôt arrivés au Port Mahon qu'ils apprirent qu'un vaisseau fretté pour Cagliari, devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaiter; mais cinq ou six heures

après

après
nuir
oblig
chan
dant
heure
qui v
le pr
mais
canon
doutè
Ils
de T
ient
s'app
paroi
plus
quoi
dispo
Ils
canon
quelq
avec
les de
prit
proch
& le r
Le
& ne
deven
Alors
un es

après leur départ, il survint un calme, & la nuit le vent étant devenu contraire, ils furent obligés de louvoyer dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigèrent de cette sorte pendant trois jours; le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tenduës. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils broüilloient les voiles & préparoient leur canon, il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta, broüilla aussi ses voiles & se disposa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à se canonner, & les Chrétiens sembloient avoir quelque avantage; mais un Corsaire d'Alger avec un vaisseau plus grand & mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du Pirate de Thunis. Il s'approcha du bâtiment Espagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vûë, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du navire d'Alger un esclave qui se mit à crier, en Espagnol,

aux

aux gens du vaisseau Chrétien qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fit quartier. Après ce cri un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parsemée de demi-lunes d'argent entrelassées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre. Ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres, & le Maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, & alla se rendre au Corsaire d'Alger.

Ce pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment Espagnol, c'est-à-dire, piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le Corsaire de Thunis de son côté donna le même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant désarmés & fouillés, & on les fit passer ensuite dans le vaisseau Algérien, où les deux pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce, & pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pû les porter ensemble; mais la fortune qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit Don Fadrique au Corsaire de Thunis, & Don

& Do
le dé
se qu
rates,
Mais
prouv
laissè
ant qu
confic
grosse
Me
faire
l'un l
l'excè
eut ac
rate d
les Es
amis p
s'appr
bras:
sépari
pas al
impur
plaint
vons-
elleme
la caus
ne les
person
cusabl
irrité
de l'an
Justice

& Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le désespoir de ces amis, quand il leur fallut se quitter. Ils se jettèrent aux pieds des pirates, pour les conjurer de ne les point séparer. Mais ces Corsaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans, ne se laissèrent point fléchir. Au contraire, jugeant que ces deux captifs étoient des personnes considérables, & qu'ils pourroient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

Mendoce & Zarate voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables, se regardoient l'un l'autre, & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin, & que le pirate de Thunis voulut regagner son bord avec les Esclaves qui lui étoient échus, ces deux amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Tolédan, & le serrant entre ses bras: Il faut donc, lui dit-il, que nous nous séparions? Quelle affreuse nécessité! Ce n'est pas assez que l'audace d'un ravisseur demeure impunie: on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets. Ah! Don Juan, qu'avons-nous fait au Ciel, pour éprouver si cruellement sa colère? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgraces, répondit Don Juan, il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoi qu'excusable aux yeux des hommes, aura sans doute irrité le Ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa Justice. En

En parlant ainsi, ils répandoient tous deux des larmes si abondamment, & soupiroient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Thunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tardoit à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan & l'entraînèrent avec eux en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus. Donna Théodora n'est point vengée! Les maux que ces cruels m'apprentent feront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à son ami, lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan; nous laisserons Don Fadrique dans le navire de Thunis.

Le Corsaire d'Alger retourna vers son port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux esclaves chez le Bacha, & de-là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un Officier du Dey Mézomorto acheta Don Juan pour son maître, chez qui l'on employa ce nouvel esclave à travailler dans les jardins du Haram. * Cette occupation, quoique pénible pour un Gentil-

* C'est le nom que l'on donne à tous les Sérails des particuliers. Il n'y a que le Sérail du Grand Seigneur qui soit appelé Sérail.

homme, ne laissa pas de lui être agréable, à cause de la solitude qu'elle demandoit. Dans la situation où il se trouvoit, rien ne pouvoit le flater davantage que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse, & son esprit, loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes, sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour que sans appercevoir le Dey qui se promenoit dans le jardin, il chantoit une chanson triste en travaillant, Mézomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix, & s'approchant de lui par curiosité, il lui demanda comme il se nommoit : Le Tolédan lui répondit, qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, & il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mézomorto qui sçavoit passablement l'Espagnol, lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne, & particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : A quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois avoir de l'esprit, & je ne te crois pas un homme du commun ; mais qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, se prof-

prosterna aux pieds du Dey, & se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, & ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mézomorto, je te dirai que j'ai dans mon Serail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entr'autres à qui rien n'est comparable. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même en possède une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le Soleil réfléchi, & sa taille paroît être la tige du rosier planté dans le jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec un beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le temps & mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune l'ait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. Je les ai toujours domptés, & contre l'usage ordinaire de mes pareils qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur par une complaisance & par des respects que le dernier des Musulmans auroit honte d'avoir pour une Esclave Chrétienne.

Cependant tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds ; mes regards favorables l'ont bien-tôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je

cede

cede à
effort
trembl
même
confia
qu'un
riches
rai de
visage
l'honn
morto
confid
tane
main.

Don
vant le
comm
fible
repliq
& me
faire
Mais
suppli
ta tém
songe
souffra
suivit
aller d
agent.

Elle
retirèr
zomor

cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore. Je veux me servir de ton entremise. Comme l'esclave est Chrétienne, & même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, & tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang & mes richesses. Représente-lui que je la distinguerai de toutes mes esclaves; fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mézomorto, & dis-lui que j'aurai pour elle plus de considération que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hauteſſe voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le Dey, & quoique peu satisfait de cette commission, l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquitter. C'est assez, repliqua Mézomorto, abandonne ton ouvrage & me suis. Je vais, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette belle Esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance. Des supplices inconnus aux Turcs même puniroient ta témérité. Tâche de vaincre sa tristesse, & songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail & suivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller disposer la captive affligée à recevoir son agent.

Elle étoit avec deux vieilles esclaves qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mézomorto. La belle Esclave le salua avec

beaucoup de respect; mais elle ne put s'empêcher de fremir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vûë. Il s'en apperçut, & pour la rassurer: Aimable captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol, que vous ferez peut-être bien-aisé d'entretenir. Si vous souhaitez de le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, & même sans témoins.

La belle esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer, reprit le Dey. Puisse-t-il par ses discours soulager vos ennuis. En achevant ces paroles, il sortit & rencontrant le Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas: Tu peux entrer, & après que tu auras entretenu la captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'esclave, sans attacher les yeux sur elle, & l'esclave reçut son salut sans le regarder fixement; mais venant tout-a-coup à s'envisager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise & de joie. O Ciel! dit le Tolédan, en s'approchant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit? Est-ce en effet Donna Théodora que je vois? Ah! Don Juan, s'écria la belle esclave, est-ce vous qui me parlez! Oüi, Madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est Don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs, que mes yeux charmés de vous re-
voir,

voir
que
Je n
qu'el
m'en
vous
price
avez-
deur
fé d'a
que l
Le
d'Alv
racon
terror
d'être
dre, c
tons c
de tor
enlève
reprit-
été enl
tit Do
ment
comm
aller
pris pa
son ré
termes
Il n
fort é
de ger

voir, ne sçauroient retenir : à ces transports, que votre presence seule est capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux. Mais où m'emporte une joie immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pu vous sauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a causé d'allarmes ! Et que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas assez protégé la vertu.

Le Ciel, dit Donna Théodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le temps de vous raconter. . . . Vous en avez tout le loisir, interrompit Don Juan. Le Dey me permet d'être avec vous, & ce qui doit vous surprendre, de vous entretenir sans témoins. Profitions de ces heureux momens. Instruisez-moi de tout ce qui vous est arrivé depuis votre enlèvement jusqu'ici. Eh ! qui vous a dit, reprit-elle, que c'est par Don Alvar que j'ai été enlevée ? Je ne le sçai que trop bien, repartit Don Juan. Alors il lui conta succinctement de quelle manière il l'avoit appris, & comme Mendoce & lui s'étant embarqués pour aller chercher son ravisseur, ils avoient été pris par des Corsaires. Dès qu'il eut achevé son récit, Théodora commença le sien dans ces termes :

Il n'est pas besoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masqués. Je m'évanouis entre les

bras de celui qui me portoit, & quand je revins de mon évanouissement, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inés se mit à m'exhorter à prendre patience, & j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il osa se montrer devant moi, & venant se jeter à mes pieds : Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il se sert pour vous posséder. Vous sçavez quels soins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai disputé votre cœur à Don Fadrique jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincue, & je me serois consolé de mon malheur ; mais mon sort est d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je suis, je ne sçaurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté, pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts ; & je prétends que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel & sacré unisse nos destins.

Il me tint encore d'autres discours dont je ne puis bien me ressouvenir ; mais à l'entendre, il sembloit qu'en me forçant à l'épouser, il ne me tirannisoit pas, & que je devois moins le regarder comme un ravisseur insolent que

que
qu'il
perer
dre l
rant
c'éto
raison
El
mêm
pouri
d'Al
pour
sacris
en d'
la né
je inc
dire,
le til
atten
Ce
var,
qui v
Com
celui
s'app
mes
Ponc
de se
coml
vous
seule
périn

que comme un amant passionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer & me désespérer ; c'est pourquoi il me quitta, sans perdre le temps à me persuader ; mais en se retirant il fit un signe à Inés, & je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raisons dont il avoit voulu m'éblouir.

Elle n'y manqua point ; elle me représenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement, je ne pourrois guère me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque aversion que j'eusse pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce sacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'essuyer mes larmes, que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux. Aussi étois-je inconsolable. Inés ne sçavoit plus que me dire, lorsque tout-à-coup nous entendîmes sur le tillac un grand bruit qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faisoient les gens de Don Alvar, étoit causé par la vûe d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous, & bien-tôt nous entendîmes crier : *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce & ses gens aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement que Don Alvar & tous les siens y périrent, après s'être battus comme des déses-

perés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau qui appartenoit à Mézomorto, & que commandoit Aby Aly Osman, un de ses Officiers.

Aby Aly me regarda long-temps avec quelque surprise, & connoissant à mes habits que j'étois Espagnole, il me dit en langue Castillane : Modérez votre affliction. Consoléz-vous d'être tombée dans l'esclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur ? C'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point faite naître pour ces misérables mortels ; vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre prise, je suis persuadé que le Dey mon maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eüe de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices & tout l'ornement de son Sérail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adessois mes soupirs au Ciel & j'implorois son secours : tantôt

je

je souhaitois que quelques vaisseaux Chrétiens vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent. Après cela, je souhaitois que mes larmes & ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vûë pût faire horreur au Dey. Vains souhaits ! que ma pudeur allarmée me faisoit former. Nous arrivâmes au Port, on me conduisit dans ce Palais : Je parus devant Mézomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en Turc ; mais je crus m'appercevoir aux gestes & aux regards du Dey que j'avois le malheur de lui plaire, & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, achevèrent de me mettre au désespoir en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon ? J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens ; il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son Palais ; & depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un & de l'autre sexe qui sçavent chanter, ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inés, dans la pensée qu'elle ne faisoit que nourrir mes chagrins, & je suis servie par des vieilles esclaves qui m'entretiennent

tretennent sans cesse de l'amour de leur maître & de tous les différens plaisirs qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage pour me divertir, produit un effet tout contraire. Rien ne peut me consoler. Captive dans ce détestable Palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je souffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inspire l'odieuse tendresse du Dey ! Quoique je n'aye trouvé en lui, jusqu'à ce jour, qu'un amant complaisant & respectueux, je n'en ai pas moins d'effroi, & je crains que lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuse enfin de son pouvoir. Je suis agitée sans relâche de cette affreuse crainte, & chaque instant de ma vie m'est un supplice nouveau.

Donna Théodora ne put achever ces paroles sans verser des pleurs. Don Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans raison, Madame, lui dit-il, que vous vous faites de l'avenir une si horrible image. J'en suis autant épouvanté que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez. Cet amant soumis dépouillera bien-tôt sa feinte douceur. Je ne le sçai que trop, & je vois tout le danger que vous courez.

Mais, continua-t-il, en changeant de ton, je n'en serai pas un témoin tranquille. Tout esclave que je suis, mon désespoir est à craindre. Avant que Mézomorto vous outrage, je

veux

veux
Juan,
proje
bien
te me
geroi
ables
D'aill
ril sup
driez
à qu
de re
à toi,
bruta
& le
crime
Où
viend
qui r
est fa
Le D
vous
aller
Il fau
n'êtes
tient
peine
rer.
vous
qu'à
forte

veux enfoncer dans son sein. Ah ! Don Juan, interrompit la veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir ? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort seroit suivie ! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas ? les tourmens les plus effroyables Je ne puis y penser sans fremir. D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté ? Hélas ! je serois vendue à quelque scélérat peut-être qui auroit moins de respect pour moi que Mézomorto. C'est à toi, Ciel, à montrer ta justice : tu connois la brutale envie du Dey : tu me défends le fer & le poison. C'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

Oùï, Madame, reprit Zarate, le Ciel le préviendra. Je sens déjà qu'il m'inspire. Ce qui me vient dans l'esprit en ce moment est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation. Il faut le tromper. Je vais lui dire, que vous n'êtes pas inconsolable : que la conduite qu'il tient avec vous commence à soulager vos peines, & que s'il continuë, il doit tout espérer. Secondez-moi de votre côté : Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire, feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle

Quelle contrainte ! interrompit Donna Théodora : Comme une ame franche & sincère pourra-t-elle se trahir jusques-là ? Et quel sera le fruit d'une feinte si pénible ? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, & voudra par sa complaisance achever de vous gagner. Pendant ce temps-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile ; mais je connois un esclave adroit dont j'espère que l'industrie ne nous sera pas inutile.

Je vous laisse, poursuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey & tâcher d'amuser par des fables son impetueuse ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Dissimulez. Efforcez-vous. Que vos regards que sa présence blesse, soient désarmés de haine & de rigueur. Que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable ; il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'est assez, repartit Théodora ; je ferai tout ce que vous me dites, puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez, Don Juan, employez tous vos soins à finir mon esclavage. Ce sera un surcroît de joye pour moi, si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, suivant l'ordre de Mézomorto, se rendit auprès de lui : Hé bien Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles

quelles
clave
m'app
vaincr
te du
tiendra
l'on re
répon
ce ser
obligé
faire
Dame
qu'elle
neurs
dans
ame o
férenc
perbe
tres à
déjà
Ces d
elle ?
pas de
phent
gneur
ez, ac
de no
tôt, r
l'amor
Tu
Dey.
sur m

quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si tu m'apprens que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur, mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire votre amour. L'esclave est une jeune Dame qui n'a point encore aimé ; elle est si fière qu'elle a rejeté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit en souveraine dans son pays. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir long-temps la différence de ces conditions. Cependant cette superbe Espagnole s'accoûtumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déjà ses fers commencent à lui moins peser. Ces déférences attentives que vous avez pour elle ? ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs & triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition. Continuez, achevez de charmer cette belle esclave par de nouveaux respects, & vous la verrez bientôt, rendue à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria le Dey. L'espoir que tu me donne peut tout sur moi. Oüi, je retiendrai mon impatiente

te ardeur, pour mieux la satisfaire. Mais ne me trompe-tu point ? Où ne t'es-tu pas trompé toi-même ? Je vais tout à l'heure entretenir l'esclave. Je veux voir, si je démêlerai dans ces yeux ces flateuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles, il alla trouver Théodora ; & le Tolédan retourna dans le jardin où il rencontra le jardinier, qui étoit cet esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le jardinier, nommé Francisque, étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger, pour y avoir servi plusieurs Patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami, lui dit Don Juan, vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mézomorto de taxer lui-même sa rançon ; mais il ne veut pas qu'on la rachete, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort, lui dit Francisque ? C'est que je suis de la même Ville, répartit le Tolédan. Ses parens & les miens sont intimes amis. Il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne soit pas une chose aisée, répliqua Francisque, j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout, si les parens de la Dame étoient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas, répartit Don Juan ; je réponds de leur reconnoissance, & sur tout de la sienne.

On

On la
veuve
biens,
un ma
doit v

Hé
votre
Catal
Que
surpri
ble qu
ligion
pit à
tre ho
de pi
cusabl
excuse

Il e
profess
bien s
ler s'é
chang
qu'il r
tagène
un Pi
dans c
à un M
fi fort
finir s
procu
tée ave
Patron

Tom

On la nomme Donna Théodora. Elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens, & elle est aussi généreuse que riche. En un mot, je suis Espagnol & noble, ma parole doit vous suffire.

Hé bien ! reprit le jardinier, sur la foi de votre promesse, je vais chercher un renegat Catalan que je connois, & lui proposer. . . . Que dites-vous, interrompit le Tolédan tout surpris. Vous pourriez-vous fier à un misérable qui n'a pas eu honte d'abandonner sa Religion pour. . . . Quoique renegat, interrompit à son tour Francisque, il ne laisse pas d'être honnête-homme. Il me paroît plus digne de pitié que de haine, & je le trouverois excusable, si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelonne & Chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelonne, il résolut d'aller s'établir à Cartagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il deviendroît plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène avec sa mère ; mais ils rencontrèrent un Pirate d'Alger qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus, sa mère à un More & lui à un Turc, qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mère qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son Patron. En effet, s'étant mis à la solde du

Bacha, il alla plusieurs fois en course, & à massa quatre cens Patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mère ; & pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont, & avec quelques soldats Turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante & Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables ; mais il cessa d'être heureux. Un jour il attaqua une frégate Françoisse qui maltraita tellement son vaisseau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-ci du mérite des Pirates par le succès de leurs entreprises, le Renegat tomba, par ses disgrâces, dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit son vaisseau & se retira dans une maison hors de la ville, où depuis ce temps-là il vit du bien qui lui reste avec sa mère & plusieurs esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même Patron. Nous sommes fort amis ; il me découvre ses plus secrètes pensées ; & il n'y a pas trois jours qu'il me disoit les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa foi ; Que pour appaiser les

les
il e
le T
de r
tir,
tiens
T
cont
forte
fortin
me r
lieu
éloig
moye
qu'à
de fa
& qu
te de
ra de
jours
Où
an, tr
varrois
tre à
d'être
que ce
le conc
qui ne
Francis
& moi

les remords qui le déchiroient sans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban, & au hazard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de son repentir, le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le Renegat à qui je veux m'adresser, continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir, sous prétexte d'aller au Bagne *. Je me rendrai chez lui ; je lui représenterai qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise, il doit songer aux moyens d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un vaisseau, comme si ennuyé de sa vie oisive, il vouloit retourner en course, & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence où Donna Théodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Où, mon cher Francisque, s'écria Don Juan, transporté de l'espérance que l'esclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce Renegat. Vous & lui, soyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de là manière que vous le concevez ? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Francisque ; mais nous les lèverons le Renegat & moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quittant,

* Lieu où s'assembloient les Esclaves.

j'augure bien de notre entreprise, & j'espère qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude que le Tolédan attendit Francisque, qui revint trois ou quatre heures après, & qui lui dit : J'ai parlé au Renegat ; je lui ai proposé notre dessein, & après une longue délibération, nous sommes convenus qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé ; que comme il est permis de prendre pour matelots des esclaves, il se servira de tous les siens ; que de peur de se rendre suspect, il engagera douze soldats Turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course ; mais que deux jours avant celui qu'il leur assignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ses esclaves, lèvera l'ancre sans bruit & viendra nous prendre, avec son esquif, à une petite porte de ce jardin, qui n'est pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la Dame esclave, & l'assurer que dans quinze jours au plus tard, elle sera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate d'avoir une si agréable assurance à donner à Donna Théodora. Pour obtenir la permission de la voir, il chercha le jour suivant Mézomorto, & l'ayant rencontré : Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-il, si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle esclave. Etes-vous plus satisfait ? J'en suis charmé, interrompit le Dey.

Dey
plus
ent
sur
& m
tenti
C
chan
femn
tienn
heurs
& to
romp
l'ame
voye
faits,
pour
vage.
Le
reur
sensib
voulo
pressa
va-se
qui l
lui a
avoien
messe
C
Dama
nes n
ble, s

Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses discours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretienne encore pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuisé ton esprit & ton adresse pour hâter mon bonheur ; je romprai aussi-tôt tes chaînes & je jure par l'ame de notre grand Prophète, que je te renverrai dans ta Patrie, chargé de tant de bienfaits, que les Chrétiens en te revoyant ne pourront croire que tu revienne de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flater l'erreur de Mézomorto : Il feignit d'être très-sensible à ses promesses, & sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui apprit ce que le Navarrois & le Renegat avoient complotté ensemble sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la Dame, d'entendre qu'on avoit pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible, s'écria-t-elle dans l'excès de sa joye, qu'il

me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chère patrie ? Quel bonheur, après tant de périls & d'allarmes, d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! Don Juan, que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le plaisir avec moi ? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey, c'est votre femme que vous lui enlevez ?

Helas ! répondit Zarate, en poussant un profond soupir : Que ces paroles flatteuses auroient de charmes pour moi, si le souvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-moi, Madame, cette délicatesse, avouez même que Mendocce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté ; & je ne doute point qu'à Thunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes, que du désespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit, sans doute, un meilleur sort, dit Donna Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je suis pénétré de tout ce qu'il a fait pour moi ; je ressens vivement les peines que je lui cause ; mais par un cruel effet de la malignité des astres, mon cœur ne scauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui servoient la veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours, & faisant le personnage du confident du Dey : Oui, charmante esclave, dit-il à Théodora,

vous

vous :
les f
le pl
les T
nuez
bien-
prono
sens n

Les
te di
le Re
seau
parati
fût e
eut de

Mé
fait e
il, tu
pour
que j
esclav
rente
faisoi
de sa
charm
tion d
deux

Do
& qu
il ne
Dey,

31977

vous avez enchainé celui qui vous retient dans les fers. Mézomorto, votre maître & le mien, le plus amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement & vous verrez bien-tôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette Dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au Palais du Dey. Cependant le Renegat Catalan avoit acheté un petit Vaisseau presque tout équipé, & il faisoit les préparatifs du départ ; mais six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, Don Juan eut de nouvelles allarmes.

Mézomorto l'envoya chercher, & l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre ; tu partiras, quand tu voudras, pour t'en retourner en Espagne. Les presens que je t'ai promis sont prêts. J'ai vu la belle esclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette personne, dont la tristesse me faisoit tant de peine ! chaque jour le sentiment de sa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser. Elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fit pour se contraindre, il ne put cacher son trouble & sa surprise au Dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur,

Seigneur, lui répondit le Tolédan, dans son embarras, je suis sans doute fort étonné qu'un des plus considérables personnages de l'Empire Ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une esclave. Je sçai bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous ; mais, enfin, l'illustre Mézomorto qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la Porte. J'en demeure d'accord, interrompit le Dey ; je pourrois même aspirer à la fille du Grand-Visir & me flater de succéder à l'emploi de mon beau-pere, mais j'ai des richesses immenses & peu d'ambition. Je préfère le repos & les plaisirs dont je jouis ici au Vizarat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montés, que la crainte des Sultans ou la jalousie des envieux qui les approchent nous en précipitent. D'ailleurs, j'aime mon esclave, & sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de Religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ? Non, Seigneur, répartit Don Juan, je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une Religion qu'elle a sucée avec le lait, ne la revolte d'abord. Donnez-lui le temps de faire des réflexions. Quand elle se

repre-

repré-
la lai-
vos
maria
sance
pules.
écutio
Le
délai
guère
parut
varo,
de po
huit j
dispo
Je ve
servi
ma m
Do
dora
entre
là-def
le vai
elle t
de qu
appar
cham
l'escal
doit p
il ; u
jardin
une é

représentera, qu'au lieu de la deshoner & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le Dey demeura quelque-temps rêveur. Le délai que son confident lui proposoit n'étoit guère de son goût. Néanmoins le conseil lui parut fort judicieux ; je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aye de posséder l'esclave, j'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout à l'heure & la dispose à remplir mes desirs après ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mézomorto & lui afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui apprit aussi que dans six jours le vaisseau du Renegat seroit prêt ; & comme elle témoignoit être fort en peine de sçavoir de quelle manière elle pourroit sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier, étoient bien fermées : c'est ce qui doit peu vous embarrasser, Madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne sur le jardin. C'est par-là que vous descendrez avec une échelle que j'aurai soin de vous fournir.

En

En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisco avertit le Tolédan que le Renegat se préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur, elle devint très-obscur. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, Don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de la belle esclave qui l'observoit, & qui descendit aussitôt avec beaucoup d'empressement & d'agitation. Ensuite elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvroit sur la mer.

Ils marchaient tous deux à pas précipités, & goûtoient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage; mais la fortune, avec qui ces amans n'étoient pas encore bien reconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusques-là, & celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déjà hors du jardin & ils s'avançoient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, & dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan l'épée nue, & la lui enfonçant dans le sein : Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il, c'est ainsi que Don Fadrique de Mendoza doit punir un lâche ravisseur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le

Le T
coup qu
Donna
fois d'é
ba évan
dit Don
ami qu
reprit
que j'eu
mort, i
est cou
nos ma
meurs
mains
que me
mentie.

Trop
emporte
ne mou
frappé
peut fa
m'en ce
te de so
jusqu'à
Juan,
sang qu
son am

Fran
pas de
n'aller
fort é
de Don

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre & en même-temps Donna Théodora qu'il soutenoit, faisie à la fois d'étonnement, de douleur & d'effroi, tomba évanouïe d'un autre côté. Ah ! Mendoce, dit Don Juan, qu'avez vous fait ? C'est votre ami que vous venez de percer ? Juste Ciel, reprit Don Fadrique, seroit-il bien possible que j'eusse assassiné. . . . Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate. Le destin seul en est coupable, ou plutôt il a voulu par-là finir nos malheurs. Oüi, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains Donna Théodora qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux ami, dit Don Fadrique, emporté par un mouvement de désespoir, vous ne mourrez pas seul ; le même fer qui vous a frappé va punir votre assassin. Si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne sçauroit m'en consoler. A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde & tomba sur le corps de Don Juan, qui s'évanouït, moins affoibli par le sang qu'il perdoit, que surpris de la fureur de son ami.

Francisque & le Renegat qui étoient à dix pas de-là, & qui avoient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'esclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de Don Fadrique & de voir sa dernière action.

Ils

Ils connurent qu'il s'étoit mepris, & que les blessés étoient deux amis & non de mortels ennemis, comme ils l'avoient crû. Alors ils s'empressèrent à les secourir, mais les trouvant sans sentiment, aussi-bien que Théodora, qui étoit toujours évanouie, ils ne sçavoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la Dame, & qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où selon toutes les apparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déjà morts : le Renegat ne fut pas de cette opinion, il dit qu'il ne falloit point abandonner les blessés, dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles, & qu'il les panceroit dans son vaisseau où il avoit tous les instrumens de son premier métier, qu'il n'avoit point oublié : Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter, le Renegat & le Navarrois, à l'aide de quelques Esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cisuentes avec ses deux Amans encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres à genoux sur le tillac imploroient la faveur du Ciel par les plus ferventes prières que leur pouvoit suggerer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mézomorto.

Pour le Renegat, après avoir chargé du soin de la manœuvre un esclave François qui l'entendoit parfaitement, il donna sa première attention à Donna Théodora. Il lui rendit l'usage de ses sens & fit si bien par ses remèdes, que Don Fadrique & le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La veuve de Cifuentes qui s'étoit évanouie lorsqu'elle avoit vû frapper Don Juan, fut fort étonnée de trouver-là Mendocce. Et quoiqu'à le voir, elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son ami, elle ne pouvoit le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante, que de voir ces trois personnes revenues à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique semblable à la mort, n'étoit pas si digne de pitié. Donna Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que possèdent la douleur & le désespoir. Et les deux amis attachoient sur elles leurs regards mourans en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque temps un silence aussi tendre que funeste, Don Fadrique le rompit ; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes. Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plût au Ciel que vous me dussiez la liberté ; mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'amant que vous chériez.

Tom. II.

B b

J'aime

Pour

J'aime trop ce Rival, pour en murmurer, & je fouhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant, le Chirurgien se préparoit à visiter & à sonder les plaies. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mamelle gauche & n'offensoit aucune des parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora & causa beaucoup de joie à Don Fadrique, qui tourna la tête vers cette Dame ; je suis content, lui dit-il, j'abandonne sans regret la vie, puisque mon ami est hors de péril. Je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour Don Juan, elle cessa de haïr Don Fadrique ; & ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute sa pitié : Ah ! Mendoce, lui répondit-elle, emportée par un transport généreux, souffrez que l'on pansé votre blessure. Elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez, si je ne puis vous

rendre

rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion & par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer ; mais le Chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal, l'obligea de se taire & visita sa plaie. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du poulmon, ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de sang, dont la suite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les Cavaliers dans la chambre de poupe sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, & emmena ailleurs Donna Théodora, dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, & sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit sans remède, & l'avertit que s'il avoit quelque chose à dire à son ami ou à Donna Théodora, il n'avoit point de temps à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs & elle sanglotoit avec tant de violence, que Mendo-

ce en fut fort agité : Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuses larmes que vous repandez. Arrêtez-les, de grace, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière, mon cher Zarate, ajoûta-t-il, en remarquant la vive douleur que son ami faisoit éclatter. Je sçai bien que cette séparation vous doit être rude ; votre amitié m'est trop connue pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort soit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendresse & de pitié.

Suspendez jusques-là votre affliction. Je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui me poursuit a sçu cette nuit me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon ami & du mien. Vous devez être en peine de sçavoir comment j'ai pû prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en instruire, si le peu de temps qui me reste encore à vivre, me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le vaisseau où j'étois eut quitté celui où j'avois laissé Don Juan, nous rencontrâmes un Corsaire François qui nous attaqua. Il se rendit maître du vaisseau de Thunis & nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas si-tôt libre que je songeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence où je fis de l'argent comptant ; & sur l'avis qu'on me donna qu'à Barcelonne il y avoit des Pères de la Redemption

demption qui se préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis ; mais avant que de sortir de Valence, je priai le Gouverneur Don Francisco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois dessein de ramener avec moi & de faire rentrer dans ses biens qui ont été confisqués depuis la mort du Duc de Naxéra.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les esclaves. mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renegat Catalan à qui ce navire appartient. Je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage & le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit avec une Dame de Valence qui est esclave du Dey. Et comment appelez-vous cette Dame, lui dis-je ? Il repartit qu'elle se nommoit Théodora.

La surprise que je fis paroître à cette nouvelle, apprit par avance au Renegat que je m'intéressois pour cette Dame. Il me découvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage ; & comme en son recit il fit mention de l'esclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fut Alvaro Ponce lui-même : Servez mon ressentiment, dis-je, avec transport

au Renegat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bien-tôt satisfait, me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui appris toute notre histoire, & lorsqu'il l'eut entendue : C'est assez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival, & après que vous l'aurez puni, vous prendrez sa place & viendrez avec nous à Valence conduire Donna Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laissai de l'argent pour sa rançon entre les mains d'un Marchand Italien nommé Francisco Capati, qui réside à Alger, & qui me promit de le racheter, s'il venoit à le découvrir. Enfin, la nuit arriva ; je me rendis chez le Renegat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous & qui nous dit en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchaient sur ses pas : Voilà Alvaro & Donna Théodora qui me suivent.

A cette vûë je devins furieux ; je mets l'épée à la main, je cours au malheureux Alvaro, & persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais grâces au Ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie ni d'éternelles larmes à Donna Théodora.

Ah !

Ah
faite
solera
même
pour
amitie
tretier
Don
regret
en co
qu'il
Alvar
Le m
le Co
Ma
me fa
reux.
l'un
le m
comp
comm
coule
la jal
dieu
vous
n'a ja
Co
répon
driqu
mal,
tendr
songe

Ah ! Mendoce, interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction ; je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu ; quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas que vous me regrettiez si long-temps. Souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse, après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le Corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir ; mon ami en sera plutôt heureux. Suivez sans contrainte votre penchant l'un & l'autre. Je vois avec joie approcher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion & sa générosité mettent à votre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ose troubler. Adieu, Madame, adieu Don Juan, souvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoubloient leurs pleurs, Don Fadrique qui s'en apperçut & qui se sentoît très-mal, poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir, déjà la mort m'environne, & je ne songe pas à supplier la bonté Divine de me par-

pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, & bien-tôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan possédé de son désespoir, porte la main sur sa plaie, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable, mais Francisque & le Renegat se jettent sur lui & s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport : elle se joint au Renegat & au Navarrois pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même ; il souffre que l'on rebande sa plaie ; & enfin l'intérêt de l'amant calme peu-à-peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur, & non pour en affoiblir le sentiment.

Le Renegat, qui parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne, avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce à la prière de la Dame & de Don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent tous deux de gémir & de soupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guère à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette

A c
à la
ment
parti.
envoyé
tres p
de Do
de cet
avec b
de Me
il app
Il le
des pa
dit à I
malheu
le moi
si pito
rent a
ture se
Je v
le Tol
ma me
la rap
leur.
ce trif
chant
Don F
parens
de la
miracu
tyrann

A cette vûë tous les Esclaves se livrèrent à la joie, & quand le vaisseau fut heureusement arrivé au port de Dénia, chacun prit son parti. La veuve de Cifuentes & le Tolédan envoyèrent un courier à Valence avec des lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Donna Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçue de tous ses parens avec beaucoup de joye. Pour Don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il apprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsqu'accompagné des parens de la veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, & qu'il voulut voir le corps du malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouïlla de ses pleurs en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Tolédan ; loin de chercher à l'effacer de ma memoire, je prens un funeste plaisir à me la rappeler sans cesse & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident, & ce recit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de Théodora, ses parens lui marquèrent la joye qu'ils avoient de la revoir, & la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avoit été delivrée de la tyrannie de Mézomorto.

Après

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de Don Fadrique dans un carosse & on le conduisit à Valence ; mais il n'y fut point enterré, parce que le temps de la Vice-Royauté de Don Francisco étant prêt d'expirer, ce Seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs du Convoi, la veuve de Cifuentes combla de biens Francisco & le Renegat. Le Navarrois se retira dans sa Province & le Renegat retourna avec sa mère à Barcelonne, où il entra dans le Christianisme, & où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce temps-là, Don Francisco reçut un paquet de la Cour, dans lequel étoit la grace de Don Juan, que le Roi, malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxéra, n'avoit pû refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre des personnes de qualité ; & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise, où Zarate & Donna Théodora, avec la permission des Mendoces, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point-là ; ils

por-

portero

année

leur an

Apr

de leur

rièrent

pouvoi

de conf

rien ne

cher D

sa pen

songé,

rendant

tant co

images

étoit te

d'un fo

vivre h

sés il

blessa à

Les M

de mou

que vou

qui veil

bien-tôt

aidan

et .

supier

not d

mimo

de l

2322

portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour éterniser leur douleur & leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, ils se marièrent ; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Don Juan ne laisse pas de conserver long-temps une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, son cher Don Padrique étoit toujours présent à sa pensée. Il le voyoit toutes les nuits en songe, & le plus souvent tel qu'il l'avoit vu rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu-à-peu d'un souvenir funeste. Enfin Don Juan alloit vivre heureux & content ; mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant ; il se blessa à la tête, il s'y est formé un abcès. Les Médecins ne l'ont pû sauver. Il vient de mourir, & Théodora, qui est cette Dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son désespoir, pourra le suivre bien-tôt.

CHAPITRE



CHAPITRE V.

Des Songes.

Lorsqu'Asmodée eut fini le recit de cette histoire, Don Cléofas lui dit : Voilà un très-beau tableau de l'amitié ; mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrique, je croi que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable, c'est ce que l'on n'a point encore vu & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies. Je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies. Vous les voyez toutes deux ; vous penchez d'un côté, la rage se met de l'autre. Ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle vouloit la préférence. Tel est le caractère des femmes. Elles sont trop jalouses les unes des autres pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux amis sans pairs, reprit Léandro Pérez, est un peu romanesque & nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée. Nous allons voir dans un moment paroître les premiers rayons du jour. J'at-
tends



cette
Voilà
il est
it que
e l'on
deux
reufe-
imé.
e que
e ver-
ment
onics.
noin-
tant
deux;
et de
us ai-
Tel
trop
ables

, re-
esque
fort
ment
J'at-
tends



tends
cois u
Je vo
les di
volon
les ta
tenter

Je
des lo
dit le
de, n
c'est
font
Fame
Pour
puisse
longe
ne fau
tous.

queso
la tête
priso
térèss
Philip
lui in
r n's v
seroie
passe
détr

Co
te.
couch

Ton

tends de vous un nouveau plaisir. J'apprends un grand nombre de personnes endormies. Je voudrois par curiosité que vous me dîssiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, repartit le Démon. Vous aimez les tableaux changeans. Je veux vous contenter.

Je croi, dit Zambullo, que je vais entendre des songes bien ridicules. Pourquoi, répondit le Boiteux ? Vous qui possédez votre Ovide, ne sçavez-vous pas que ce Poète dit, que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce temps-là l'ame est dégagée des vapeurs des alimens. Pour moi, repliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée ; il ne faut ni les traiter de chimères, ni les croire tous. Ce sont des menteurs qui disent quelquefois la vérité. L'Empereur Auguste, dont la tête valoit bien celle d'un écolier, ne méprisoit pas les songes dans lesquels il étoit intéressé ; & bien lui en prit, à la bataille de Philippe, de quitter sa tente, sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrais vous citer mille autres exemples qui vous feroient connoître votre témérité : mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau désir qui vous presse.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite. Le maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement est un Com-

te libéral & galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune Actrice, & qu'il se rend à la voix de cette Syrenne.

Dans l'appartement parallèle repose la Comtesse sa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, & qu'elle met en gage des pierreries chez un Jouaillier qui lui prête trois cens pistoles, moyennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté demeure un Marquis, du même caractère que le Comte, & qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent ; & son Intendant couché tout au haut de l'Hôtel, songe qu'il s'enrichit à mesure que son maître se ruine. Hé bien ! que pensez-vous de ces songes-là ? Vous paroissent-ils extravagans ? Non, ma foi, répondit Don Cléofas. Je vois bien qu'Ovide a raison ; mais je suis curieux de sçavoir qui est un homme que je remarque ; il a la moustache en papillottes, & conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'est un Gentilhomme de province, répondit le Démon, un Vicomte Arragonois, un esprit vain & fier. Son ame en ce moment nage dans la joie. Il rêve qu'il est avec un Grand qui lui cède le pas dans une cérémonie publique.

Mais

Ma
deux
morti
Ordon
cins,
des ;
les M
ment
leurs
que c
qu'un
son m
assiste
qu'il
dit le
là, qu
que l
Oh
sonna
vec p
té qui
velle
réveil
lire le
jeune
conter
une fi
que b
sédée
pour
reur.
les ge

Mais je découvre dans la même maison deux frères Médecins qui font des songes bien mortifiants. L'un rêve que l'on publie une Ordonnance qui défend de payer les Médecins, quand ils n'auront pas guéri leurs malades; & son frère songe, qu'il est ordonné que les Médecins mèneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je souhaiterois, dit Zambullo, que cette dernière Ordonnance fut réelle, & qu'un Médecin se trouvât aux funérailles de son malade, comme un Lieutenant criminel assiste en France au supplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison, dit le Diable. On pourroit dire, en ce cas-là, que l'un va faire exécuter sa sentence, & que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh! oh! s'écria l'écolier, qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation. C'est un homme de qualité qui sollicite un Gouvernement dant la nouvelle Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il songeoit que le premier Ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune Dame qui se réveille & qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux amans dont elle est obsédée. Elle en chérit un tendrement, & a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyoit tout à l'heure en songe à ses genoux le galant qu'elle déteste. Il étoit

si passionné, si pressant, que si elle ne se fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature pendant le sommeil secouë le joug de la raison & de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue, c'est le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec sa femme dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages, & deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses cliens à l'hôpital pour l'assister de ses propres deniers : Et la procureuse songe que son mari chasse un grand clerc dont il est devenu jaloux.

J'entends ronfler autour de nous, dit Léandro Pérez, & je croi que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis appartenant la demeure du Procureur. Justement, répondit Asmodée, c'est un Chanoine qui rêve qu'il dit son *benedicite*.

Il a pour voisin un Marchand d'étoffe de soie qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux personnes de qualité. Il est dû à ce Marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous les débiteurs lui apportent de l'argent ; & ses correspondans, de leur côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes, dit l'écolier, ne sont pas sortis du temple du sommeil par la même porte. Non, je vous assure, répondit le Démon. Le premier, à coup sûr, est sorti par la porte d'ivoire ; & le second par la porte de corne.

La

La maison qui joint celle de ce Marchand, est occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit à l'Auteur de lui donner cinquante pistoles, s'il réimprimoit son ouvrage ; & il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition, sans l'en avertir.

Oh ! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti ; je ne doute pas qu'il n'ait son plein & entière effet. Je connois Messieurs les Libraires, ils ne se font pas un scrupule de tromper les Auteurs. Rien n'est plus véritable, reprit le Boiteux, mais apprenez à connoître aussi Messieurs les Auteurs, ils ne sont pas plus scrupuleux que les Libraires. Une petite aventure arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid va vous le prouver.

Trois Libraires soupoient ensemble au cabaret. La conversation tomba sur la rareté des bons Livres nouveaux. Mes amis, dit là-dessus un des convives, je vous dirai confidentiellement que j'ai fait un beau coup ces jours passés. J'ai acheté une copie qui me coûte un peu cher, à la vérité, mais elle est d'un Auteur ! c'est de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole, & se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, Messieurs, s'écria le troisième à son tour, je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous.

Je vais vous montrer la perle des manuscrits. J'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition. En même-temps, chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disoit avoir achetée, & comme il se trouva que c'étoit une nouvelle pièce de Théâtre intitulée le *Juif Errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, pour-suivit le Diable, un amant timide & respectueux qui vient de se réveiller. Il aime une veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle au fond d'un bois, où il tenoit des discours tendres, & qu'elle lui a répondu: Ah! que vous êtes séduisant! vous me persuaderiez, si je n'étois pas en garde contre les hommes; mais ce sont des trompeurs; je ne me fie point à leurs paroles; je veux des actions. Hé! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi, a repris l'amant? Faut-il pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze travaux d'Hercule? Hé non! Don Nicaise, non, a reparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est reveillé.

Apprenez-moi, de grace, dit l'écolier, pourquoi cet homme couché dans ce lit brun, se débat comme un possédé. C'est, répondit le Boiteux, un habile Licencié qui fait un songe dont il est terriblement agité! Il rêve qu'il dispute & soutient l'immortalité de l'ame con-

tre un petit Docteur en Médecine, qui est aussi bon Catholique, qu'il est bon Médecin. Au second étage chez le Licencié loge un Gentilhomme d'Estramadure, nommé Don Balazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la Cour demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Sçavez-vous quel songe il fait ? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequère, & encore n'est il pas content. Il croit mériter une Vice-Roiauté.

Je découvre dans un hôtel garni, deux personnes de conséquence qui rêvent bien désagréablement. L'un qui est Gouverneur d'une place forte, songe qu'il est assiégé dans sa forteresse, & qu'après une légère résistance, il est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison ; l'autre, est l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent de faire l'éloge funèbre d'une Princesse, & il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve qu'il est en Chair & qu'il demeure court après l'exorde de son discours. Il n'est pas impossible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable ; & il n'y a pas même long-temps qu'il est arrivé à sa grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule ? vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel : Qu'y voyez-vous ? J'aperçois, dit Léandro Pérez, un homme en chemise, qui marche & tient, ce me semble,

une

une étrille à la main. Hé bien ! reprit le Démon, c'est un palfrenier qui dort. Il a coutume toutes les nuits de se lever de son lit & tout endormant d'étriller ses chevaux ; après quoi il se recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'est l'ouvrage d'un esprit folet, & le palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maison, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux Chevalier de la Toison, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il est tombé malade, & comme il craint de mourir, sa vice-Roiauté commence à l'inquiéter. Il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les Chroniques de la nouvelle Espagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, & qui sera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée. Il a quelque chose en effet de singulier. Ce Seigneur rêvoit tout à l'heure qu'il étoit dans la vallée des morts, où tous les Mexiquains qui ont été les victimes de son injustice & de sa cruauté, sont venus fondre sur lui en l'accablant de reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pièces ; mais il a pris la fuite & s'est dérobé à leur fureur. Après quoi, il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vu son père & son ayeul assis à une table sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux

tristes

tristes
cher d
vité q
que n
auprès

Le
donne
blessée
nièce
au-del
Le so
idées.

ans,
oncle,
plus,
d'aim
de lui

Si j
tens r
pez p
qui rit
qui fa
médif
avec u
lui fai

Je
bre au
qui a
de bie
des pi
ramas
déjà p

tristes convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux, & son père lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts: il y a long-temps que nous t'attendons. Viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve, s'écria l'écolier: Je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le Boiteux, sa nièce qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide & mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, & qu'elle voit au tour d'elle une foule d'aimables Seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe, dit Don Cléofas, j'entens rire derrière nous. Vous ne vous trompez point, reprit le Diable; c'est une femme qui rit en dormant à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude & qui n'aime rien tant que la médifance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévote dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir.

Je ris à mon tour en voyant dans une chambre au dessous de cette femme, un bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or & d'argent, & que plus il en ramasse, plus il en trouve à ramasser. Il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon!

çon ! dit Léandro, il ne jouïra pas long-temps de son trésor. A son réveil, reprit le Boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meurt, il verra disparaître ses richesses.

Si vous êtes curieux de sçavoir les songes des deux Comédiennes qui sont voisines ; je vais vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiseaux à la pipée, qu'elle les plume, à mesure qu'elle les prend ; mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle est folle & qui en a tout le profit. L'autre songe qu'elle chasse de sa maison des lévriers & des chiens danois dont elle a fait long-temps ses délices, & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils, qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien foux, s'écria l'écolier. Je croi que s'il y avoit à Madrid, comme autrefois à Rome, des Interprètes des songes, ils seroient fort embarrassés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable. Pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la Gent Comique, ils y trouveroient bien-tôt un sens clair & net.

Pour moi, je n'y comprends rien, repliqua Don Cléofas, & je ne m'en soucie guère ; j'aime mieux apprendre qui est une Dame endormie dans un superbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, & auprès de laquelle il y a sur un guéridon un livre & un flambeau. C'est une femme titrée, repartit le Démon. Une Dame qui a un équipage très-galant & qui se plaît à faire porter sa livrée par des

jeunes

jeunes
habitud
elle ne
Hiér a
d'Ovide
en cet
travaga
amoure
sous la
bâtis.

A pr
une aut
perçois
sommei
ableme
tête d'h
vû déb
le théat
adu tal
magine
sus d'un
ce supe
meurt &
pe assen
faire d'
Mercur
ce fame
de repr
& les a
pas étr
humain
troupe

jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant; sans cela, elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hiér au soir, elle lisoit les Métamorphoses d'Ovide, & cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A propos de cette Métamorphose, en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'aperçois un Histrion qui goûte dans un profond sommeil la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet Acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vû débiter. Il y a si long-temps qu'il paroît sur le théâtre, qu'il est pour ainsi dire, théâtrifié. Il a du talent, & il en est si fier & si vain, qu'il s'imaginer qu'un personnage tel que lui est au-dessus d'un homme. Sçavez-vous le songe que fait ce superbe Héros de coulisse? Il rêve qu'il se meurt & qu'il voit toutes les divinités de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elle doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des Dieux, que ce fameux Comédien, après avoir eû l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter & les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains, & qu'il mérite d'être reçu dans la troupe céleste. Momus applaudit au senti-

ment

ment de Mercure ; mais quelques autres Dieux & quelques Déeses se revoltent contre la proposition d'une Apothéose si nouvelle ; & Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux Comédien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuer ; mais Zambullo l'interrompit en lui disant : Alte-là, Seigneur Asmodée, vous ne prenez pas garde qu'il est jour. J'ai peur qu'on ne nous apperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient une fois à remarquer votre Seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas si-tôt.

On ne nous verra point, lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir que ces Divinités fabuleuses dont je viens de parler ; & tout ainsi que sur le Mont Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage pour cacher à l'univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon, je vais former autour de nous une épaisse vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, & qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet, ils furent tout-à-coup environnés d'une fumée, qui, bien que des plus opaques, ne déroboit rien aux yeux de l'écolier.

Retournons aux songes, poursuivit le Boiteux Mais je ne fais pas reflexion, ajouta-t-il, que la manière dont je vous ai fait passer la nuit, doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous & de vous y laisser reposer quelques heures. Pendant ce temps.

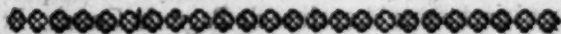
temps-
du mo-
tier.
m'égai-
n'ai nu-
las, ré-
quitter
les div-
vois dé-
semble,
grand
voir,
d'être
des soins
pauvres
pour re-
est possi-
naissance

◆◆◆◆

Où l'on

O Bfe
qu
font des
qui viven
& passent
bauche d
une amp
Tam.

temps-là, je vais parcourir les quatre parties du monde & faire quelques tours de mon métier. Après cela, je vous rejoindrai pour m'égaier avec vous sur nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir, & je ne suis point las, répondit Don Cléofas ; au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées & qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin ? Ce que vous souhaitez de savoir, reprit le Démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvemens, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie, pour remplir, le plus agréablement qu'il leur est possible, ce petit espace qui est entre leur naissance & leur mort.



CHAPITRE VI.

Où l'on verra plusieurs Originaux qui ne sont pas sans Copies.

Observons d'abord cette troupe de gueux que vous voyez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des Moines, & passent presque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maison, où il y a toujours une ample provision de pain, de viande & de

Fem. II.

D d

vin.

vin. Les voilà qui vont se séparer, pour aller jouer leurs rôles dans les Eglises; & ce soir ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez, je vous prie, comme ces fripons savent se mettre & se travestir, pour inspirer de la piété: Les coquettes ne savent pas mieux s'ajuster pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des béquilles, qui fait trembler tout son corps & semble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépité, est une jeune homme si alerte & si léger, qu'il passeroit un dain à la course. L'autre qui fait le taigneux, est un bel adolescent, dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte, est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si lamentables, qu'à ses tristes accens, il n'y a point de vieille qui ne descendent d'un quatrième étage pour lui apporter un Maravédi.

Tandis que ces faineans vont sous le masque de la pauvreté attrapper l'argent du Public, je remarque bien des artisans laborieux, quoique Espagnols, qui s'apprentent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts des hommes qui se lèvent & s'habillent pour aller remplir leurs différens em-

ploiis.

ploiis.
vont
de de
vont

Qu
Cléof
dailles
avec p
affaire
pondi
trône
de son
médie
deux c
mari,
s'intér
des fe
d'Alcr
Amph

Ne
avec f
va fair
des en
cune e
chasse.
gagner
pour s
où est
sévère

Ce
pas pr
tins fa

plais. Combien de projets formés cette nuit vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour ! Que de démarches l'intérêt, l'amour, & l'ambition vont faire faire.

Que vois-je dans la rue, interrompit Don Cléofas ? qui est cette femme chargée de médailles, que conduit un laquais, & qui marche avec précipitation ? Elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oüi, certainement, répondit le Diable. C'est une vénérable Matrone qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une Comédienne qui pousse des cris, & auprès d'elle deux cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, & l'autre un homme de condition qui s'intéresse à ce qui se va passer ; car les couches des femmes de Théâtre ressemblent à celles d'Alcmène, il y a toujours un Jupiter & un Amphitryon qui sont Auteur du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un chasseur qui va faire la guerre aux lièvres & aux perdreaux des environs de Madrid ; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse. Il est occupé d'un autre dessein, il va gagner un village où il se déguisera en Païsan, pour s'introduire sous cet habit dans une ferme où est sa maîtresse, sous la conduite d'une mère sévère & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui passe & marche à pas précipités, a coûtume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux Chanoine qui est

son oncle, & dont il couche en jouë la Prébende. Regardez dans cette maison, vis-à-vis de nous, un homme qui prend son manteau & se dispose à sortir. C'est un honnête & riche bourgeois qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier. Il ne sçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche, ou bien à un fièr *Hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus. Et dans le fond, rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le Gentilhomme, d'avoir un gendre qui le méprise; & il a peur, s'il s'en tient au Procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meubles.

Considérez un voisin de ce père embarrassé, & démêlez dans ce corps de logis où il y a de superbes ameublemens, un homme en robe de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'est un bel esprit qui fait le Seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans qu'il n'avait pas vingt maravédis, & il jouit à présent de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli; mais il en rabat l'entretien sur sa table, dont la frugalité est tel, qu'il mange ordinairement le petit poulet en son particulier. Il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois par ostentation, des personnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conseillers d'Etat; & pour cet effet il vient d'envoyer chercher un Pâtissier & un Rotisseur; il va marchander avec eux, sou à sou; après quoi

il

il éc
ront
craff
Afm
chit
gues
A
belle
treti
vrai
marc
femm
drid
pagn
est un
salve
Q
ères
de l'
trois
ses a
faire
avec
avan
tous
au so
qu'il
la cau
tes le
la pa
branl

il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus. Vous me parlez-là d'un grand crasseux, dit Zambullo. Hé! mais répondit Asmodée, tous les gueux que la fortune enrichit brusquement deviennent avarés ou prodigues. C'est la règle.

Apprenez-moi, dit l'écolier, qui est une belle Dame que je vois à sa toilette & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah! vraiment s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là, mérite bien votre attention. Cette femme est une veuve Allemande qui vit à Madrid de son douaire, & voit très-bonne compagnie; & le jeune homme qui est avec elle, est un Seigneur nommé Don Antoine de Monfalve.

Quoique ce Cavalier soit d'une des premières Maisons d'Espagne, il a promis à la veuve de l'épouser. Il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles; mais il est traversé dans ses amours par ses parens, qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une avanturière. Le galant mortifié de les voir tous révoltés contre son panchant, vint hier au soir chez sa maîtresse, qui s'apercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cause; il la lui apprit en l'assurant que toutes les contradictions qu'il auroit à essuyer de la part de sa famille ne pourroient jamais ébranler sa constance. La veuve parut char-

mée de sa fermeté, & ils se séparèrent tous deux à minuit, très contents l'un de l'autre.

Monfalve est revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à sa toilette, & il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillottes. Le Cavalier en a pris une sans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de son écriture : Comment donc, Madame, a-t-il dit en riant, est-ce-là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie ? Oüi, Monfalve, a-t-elle répondu, vous voyez à quoi me servent les promesses des amans qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles ; j'en fais des papillottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement son dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pû s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous. Il a un grand registre sous son bras, une écriture pendue à sa ceinture, & une guitarre sur le dos. Ce personnage, dit l'écolier, a un air ridicule ; je gagerois que c'est un original. Il est certain, reprit le Démon, que c'est un mortel assez singulier. Il y a des Philosophes Cyniques en Espagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Rétiro se mettre dans une prairie où il y a une claire fontaine dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée à contempler les

les
tari
son
ture
avec
bre
Arist
scave
gero
derne
Gran
fer u
un au
En
ché a
me s
mitié
tude,
avoit
réflex
ent m
tous f
ment
vit ; c
un Pl
le peu
Pla
& qu
Il per
maiso
s'est
régala

les richesses de la nature, à jouer de la guitare & à faire des réflexions qu'il écrira sur son registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire, c'est-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans, & si quelque Aristipe lui disoit comme à Diogenes : Si tu sçavois faire ta cour aux Grands, tu ne mangerois pas des oignons ; ce Philosophe moderne lui répondroit : Je ferois ma Cour aux Grands, aussi-bien que toi, si je voulois abaisser un homme jusqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet, ce Philosophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs ; ils lui firent même sa fortune ; mais ayant senti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable servitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carosse qu'il quitta, parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouffoit des gens qui valaient mieux que lui. Il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigens ; il s'est seulement réservé de quoi vivre de la manière qu'il vit ; car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philosophe d'aller mandier son pain parmi le peuple que chez les Grand Seigneurs.

Plaiguez le Cavalier qui suit ce Philosophe & que vous voyez accompagné d'un chien. Il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche, mais il s'est ruiné comme le Timon de Lucien, en régaland tous les jours ses amis, & sur tout en
faisant

faisant des fêtes superbes aux naissances, aux mariages des Princes & Princesses ; en un mot à chaque occasion qu'à eu l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les Parasites ont vû sa marmite renversée, ils ont disparu de chez lui ; tous ses amis l'ont abandonné. Un seul lui est resté fidèle ; c'est son chien.

Dites-moi, Seigneur Diable, s'écria Léandro Pérez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison. C'est, répondit le Démon, le carosse d'un riche Contador, qui va tous les matins dans cette maison, où demeure une beauté Galicienne dont ce vieux pêcheur de race More a soin, & qu'il aime éperduément. Il apprit hiér au soir qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui causa cette nouvelle, il lui écrivit une lettre pleine de reproches & de menaces. Vous ne devinez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre, au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au Trésorier qu'il est justement irrité contre elle : Qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme : Qu'elle reconnoît sa faute : Qu'elle la déteste, & que pour s'en punir, elle a déjà coupé ses beaux cheveux dont il sçait bien qu'elle est idolâtre. Enfin qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soupirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de sa maîtresse ; il s'est

levé

levé
trou
dien
lui p
conf
prom
Paro
camp
près
Te
colier
tre ch
Asmo
rage
pour
en a
vrage
n'en
sonna
donne
jourd
gager
çon,
Comp
A p
là deu
marqu
queurs
ont rai
Poète
flets d
temps

levé aussi-tôt pour se rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs, & cette bonne Comédienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus : pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse en lui achetant une belle maison de campagne, qui est actuellement à vendre auprès de l'Escorial.

Toutes les boutiques sont ouvertes, dit l'Écolier, & j'apperçois déjà un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier, reprit Asmodée, est un garçon de famille qui a la rage d'écrire & de vouloir absolument passer pour Auteur. Il ne manque pas d'esprit : il en a même assez pour critiquer tous les ouvrages qui paroissent sur la scène ; mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas ; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens, qu'il veut engager à protéger une mauvaise pièce de sa façon, qu'il est sur le point de présenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueurs. Ils se méprisent mutuellement & ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le Poète Crispinus, qu'Horace compare aux soufflets des forges, & l'autre emploie bien du temps à faire des ouvrages froids & insipides.

Qui

Qui est ce petit homme qui descend de carrosse à la porte de cette Eglise, dit Zambullo ? C'est, répondit le Boiteux, une personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'étude d'un Notaire où il étoit maître Clerc, pour s'aller jeter dans la Chartreuse de Saragoce. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Couvent, reparut à Madrid, mais ceux qui le connoissoient furent étonnés de le voir devenir tout-à-coup un des principaux membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au Diable ; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Douairière ; & d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous sçavez ce qui en est, interrompit Don Cléofas. Oh ! pour cela ouï, repartit le Démon, & je vais vous révéler le mystère.

Pendant que notre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il apperçut une cassette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boîte d'or, qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne se connut pas autrement en pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet. Et prenant aussi-tôt le parti que prend dans une Comédie de Plaute ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un trésor, il quitta le froc, & revint à Madrid, où
par

par l
chan
& ce
un b

Ce q

I L
fa
hom
queu
prend
passer
Per
ses m
auroit
feroie
manq
& rich
il fait
il est a
tout
lui ap
de plu
desque
La ve
& nott
ner la

par l'entremise d'un Jouaillier de ses amis, il changea ses pierres précieuses en pièces d'or, & ces pièces d'or en une charge qui lui donne un beau rang dans la société civile.

CHAPITRE VII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.

IL faut, poursuit Asmodée, que je vous fasse rire en vous apprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'est un Médecin Biscayen ; il va prendre une tasse de Chocolat ; après quoi il passera toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce temps-là, ne craignez pas pour ses malades, il n'en a point ; & quand il en auroit, les momens qu'il employe à jouer ne seroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle & riche veuve qu'il voudroit épouser, & dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle, un fripon de valet qu'il a pour tout domestique, & avec lequel il s'entend, lui apporte une fausse liste qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité, de la part desquelles on est venu chercher ce Docteur. La veuve prend tout cela au pied de la lettre, & notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrê-

Arrêtons-nous devant cet hôtel, auprès duquel nous sommes. Je ne veux point passer outre, sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous? J'y démêle des Dames, dont la beauté m'ébloüit, répondit l'Ecolier. J'en voi quelques-unes qui se lèvent, & d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane, telles que les Poëtes nous les représentent.

Si ces femmes que vous admirez, reprit le Boiteux, ont les attraits des Nymphes de Diane, elles n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq avanturières qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles Demeiselles de chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les Chevaliers qui passaient devant leurs châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer! Pour avertir du péril que courent les passans, il faudroit faire mettre devant cette maison des balises, comme on en met dans les rivières, pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'approcher.

Je ne vous demande pas, dit Léandro Pérez, où vont ces Seigneurs que je voi dans leurs carrosses. Ils vont sans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable; & si vous voulez y aller aussi, je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus

plus
fais

A

Cléo

avan

des n

fort l

glise

mode

Elle

pend

jamai

qu'on

Qu

le idé

meur

prit l

Quam

Mo

Il y a

plus j

tout l

bien

ignore

ou l'on

rées, f

enseig

Régen

par le

Théat

travag

plus

plus agréable, repliqua Zambullo; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon prompt à satisfaire Don Cléofas, l'emporta vers le Palais du Roi; mais avant que d'y arriver, l'Ecolier appercevant des manœuvres qui travailloient à une porte fort haute, demanda si c'étoit un portail d'Eglise qu'ils faisoient. Non, lui répondit Amodée, c'est la porte d'un nouveau Marché. Elle est magnifique, comme vous voyez; cependant quand ils l'élèveroient jusqu'aux nuës, jamais elle ne sera digne des deux vers Latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites-vous, s'écria Léandro? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers; je meurs d'envie de les sçavoir. Les voici, reprit le Démon; préparez-vous à les admirer.

*Quam bene Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante sales?*

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore tout la beauté, dit l'Ecolier. Je ne sçai pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce Marché pour y vendre des denrées, fut autrefois un Collège de Moines qui enseignoient à la jeunesse les humanités. Les Régens de ce Collège y faisoient représenter par leurs écoliers des Drammes, des pièces de Theatre fades & entremêlées de Ballets si extravagans, qu'on y voyoit danser jusques aux

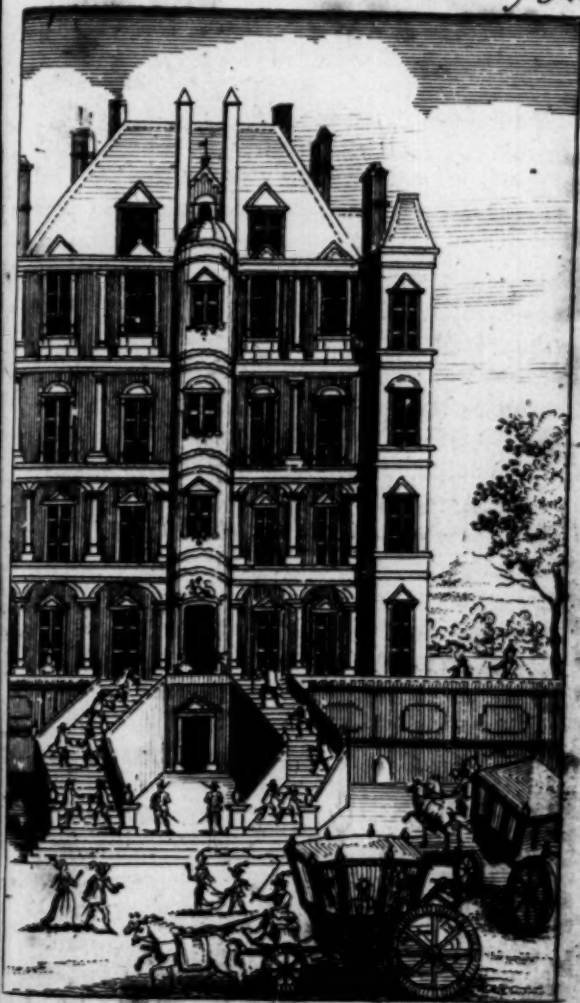
Préterits & aux Supins. Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo! Je sçai bien quelle drogue c'est que les pièces de Colège. L'inscription me paroît admirable.

A peine Asmodée & Don Cléofas furent-ils sur l'escalier du Palais du Roi, qu'ils virent plusieurs Courtisans qui montoient les degrés. A mesure que ces Seigneurs passaient auprès d'eux, le Diable faisoit le Nomenclateur: voilà, disoit-il à Léandro Pérez, en les lui montrant du doigt, l'un après l'autre, voilà le Comte de Villalonso, de la Maison de la Puébla d'Elléréna: voici le Marquis de Castro Fueste: celui-là c'est Don Lopez de los Rios, Président du Conseil des Finances; celui-ci, le Comte de Villa Hombrosa. Il ne se contentoit pas de les nommer; il faisoit leur éloge; mais ce malin esprit y ajoûtoit toujours quelque traite satyrique. Il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce Seigneur, disoit-il de l'un, est affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection? il vous l'accorde généreusement & vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir, ait la mémoire si courte, qu'un quart d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, disoit-il, en parlant d'un autre, est un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractère. Il n'est pas comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre.





autre.
lité da
paye
pour
mais
tre.

tend
lorsqu

Apr
l'Ecol
d'un g
dans u
toute

tant d

Que d

ait bie

le Boit

que p

de Cal

autres

voir vi

fi s'ap

bien n

Env

est der

pit Za

non, r

nous

entend

Catala

étoit F

c'est un

autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoûtez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend; mais par malheur, il est trop lent à les reconnoître. Il laisse désirer si long-temps ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté, lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaises qualités d'un grand nombre de Seigneurs, il l'emmena dans une salle où il y avoit des hommes de toute sorte de conditions, & particulièrement, tant de Chevaliers, que Don Cléofas s'écria: Que de Chevaliers! parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Espagne! Je vous en répons, dit le Boiteux. Et cela n'est pas surprenant, puisque pour être Chevalier de saint Jacques ou de Calatrave, il n'est pas nécessaire, comme autrefois pour devenir Chevalier Romain, d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Aussi s'apperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envisagez, continua-t-il, la mine platte qui est derrière vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet homme vous entend. Non, non, répondit le Diable; le même charme qui nous rend invisible ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'est un Catalan qui revient des Isles Philippines où il étoit Flibustier. Diriez-vous à le voir, que c'est un foudre de guerre? Il a pourtant fait

des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au Roi un placet, par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier Ministre.

Je vois à la main droite de ce Flibustier, dit Léandro Pérez, un gros & grand homme qui paroît faire l'important. A juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce n'est rien moins que cela, repartit Asmodée. C'est un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour subsister donne à jouer sous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié qui merite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtrre avec un Cavalier vêtu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié, qui est Académicien de l'Académie de Tolède, donna au Public un livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Castillans. Ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies & de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière: Ils s'assemblent & dressent un placet qu'ils présentent au Roi, pour le supplier de condamner ce Livre comme contraire à la pureté & à la netteté de la langue Espagnole.

Le

Le placet parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois Commissaires pour examiner l'ouvrage. Ils estimèrent que le stile en étoit effectivement réprehenfible; & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le Roi a décidé: Il a ordonné, sous peine de désobéissance, que ceux des Académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce Licencié, ne composeront plus de Livres à l'avenir; & que même pour mieux conserver la pureté de la Langue Castillane, ces Académiciens ne pourront être remplacés après leur mort, que par des personnes de la première qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambullo en riant. Les partisans du langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon. Les auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sensés, ne sont pas tous de l'Académie de Tolède.

Don Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris-blanc qu'il voyoit en conversation avec le Licencié. C'est, lui dit le Boiteux, un cadet Catalan, Officier de la Garde Espagnole. Je vous assure que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hier à une Dame en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut sçavoir qu'il a un frère, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a

quelques années Officier comme lui dans le même corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit: Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles sont différentes. Je sçai que vous êtes d'une des meilleurs maisons de Catalogne, & en même-temps que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche & d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre? Avez-vous vos titres de Noblesse? Don André répondit qu'oui. Cela étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste qui travaillera là-dessus & nous rendra parens en dépit de nos ayeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai présent de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord? Don André fut ébloüi de la somme. Il accepta la proposition, confia ses pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut acheta une terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce temps-là.

Or son cadet qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table où l'on parla par hasard du Seigneur de Prada, Fermier des Domaines du Roi, & là-dessus une Dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit pas parent de ce Fermier?

Non,

Non,
honn

L'
qui l
cevan
un co
ce pe
révé
dema
le Di
la cau
un ho
maiso
dans
font e
cette
qui y
en ce
Seign
préfer
lui res

Il r
de rac
tranch
deven
par la
maiso
d'un C
Minif
a un e
me,
dans f

Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là, c'est mon frère.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout-à-coup un petit homme qui suivoit un courtisan, il s'écria : Hé, bon Dieu ! Que ce petit homme qui suit ce Seigneur lui fait de révérences : il a sans doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-la, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilités. Ce petit homme est un honnête bourgeois qui a une assez belle maison de campagne aux environs de Madrid, dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation, Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce Seigneur, qui y a été prendre les eaux. Le bourgeois en ce moment prie très-affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échaper ce cavalier de race Plébéïenne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de temps par la science des nombres. Il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un Grand, & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui, un autre pour sa femme, & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux

beaux chevaux du monde. Il acheta même ces jours passés, & paya argent comptant, un superbe attelage que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence, dit Léandro! Un Turc qui verroit ce drôle-la dans un état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée, mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah! qu'est-ce que je vois, continua le Démon avec surprise? peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux! je démêle dans cette salle un Poëte qui n'y devroit pas être. Comment ose-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de Grand Seigneurs Espagnols? il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage qui entre appuyé sur un Écuyer. Remarquez comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le Seigneur Don Joseph de Reynaste & Ayala, Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être un homme de bien. Il seroit à souhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corrégidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violens qui n'agissent que par humeur

& par

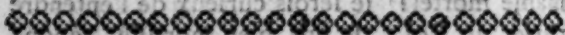
& pa
hom
d'un
bien
ont l
honte
lorsq
il app
démê
des in
tre qu
pas ce
chots.
& a so
nité a
Le
mable
parler
dit le
je ne
m'exp
par p
rains.
Léviat
l'ai dé
d'obsé
tres D
ne sc
avisé d
l'avou
ces troi
ent av
je ne se

& par impétuosité; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un Alguasil, d'un Secrétaire ou d'un Commis. Il sçait trop bien que ces sortes de gens, pour la plûpart, ont l'ame venale & sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer une accusé, il approfondit l'accusation, jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoye-t-il jamais des innocens dans les prisons; il n'y fait mettre que des coupables, encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui regne dans les cachots. Il va voir lui-même ces misérables, & a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des loix.

Le beau caractère, s'écria Léandro! l'aimable mortel! Je serois curieux de l'entendre parler au Roi. Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire, que je ne puis contenter ce nouveau désir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est par permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan, de Belfégor & d'Astarot. Je vous l'ai déjà dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est défendu aux autres Démonz de paroître dans les Cours; & je ne sçai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'appercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous, je ne serois pas le plus fort. Puisque

Puisque cela est, repliqua l'Ecolier, éloignons-nous promptement de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir houp-piller par vos confrères sans pouvoir vous se-courir; car si je me mettois de la partie, je crois que vous n'en seriez guère mieux. Non, sans doute, répartit Asmodée, ils ne sentiroi-ent point vos coups & vous péririez sous les leurs.

Mais, ajouta-t-il, pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand Monarque, je vais vous procu-rer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fendit avec lui les airs du côté de la Merci.



CHAPITRE VIII.

Des Captifs.

IL S. s'arrêtèrent tous deux sur une maison voisine de ce Monastère, à la porte duquel il y avoit un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. Que de monde, dit Leandro Pérez! quelle cérémonie assemble ici tout ce peuple? c'est, répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vûe, quoiqu'elle se fasse à Madrid de temps en temps. Trois cens esclaves, tous sujets du Roi d'Espagne, vont arriver dans un moment.

Il

Ils reviennent d'Algèr, où les Pères de la Rédemption les ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent passer, vont se remplir de spectateurs.

Il est vrai, repliqua Zambullo que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle; & si c'est là celui que votre Seigneurie me réserve, je vous dirai franchement que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'est pas pour vous un agréable passe-temps que d'observer des misérables. Mais quand vous sçaurez qu'en vous les faisant considérer, j'ai dessein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux, je suis persuadé que vous ne serez pas fâché que je vous donne ce divertissement. Oh! pour cela non, reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèse, & vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte, ils entendirent tout-à-coup de grands cris que poussa la populace à la vue des Captifs, qui marchaient en cet ordre; ils alloient à pied deux à deux, sous leurs habits d'esclaves & chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de Religieux de la Merci, qui avoient été au-devant d'eux, les précédoient, montés sur des mules caparaçonnées d'étamine
noire,

comme s'ils eussent mené un deuil; & un de ces bons Pères portoit l'étendart de la Rédemption. Les plus jeunes captifs étoient à la tête; les vieux les suivoient, & derrière ceux-ci paroissoit sur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophète. Aussi étoit-ce le chef de la Mission. Il s'attiroit les yeux des assistans par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable. Et on lisoit sur le visage de ce Moïse Espagnol, la joye inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur patrie.

Ces captifs, dit le Boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se rejoüissent d'être sur le point de revoir leurs parens, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des évènements plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Vélilla, en Arragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes noces, & mère de cinq enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un Marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un Corsaire, il y a près de quatre lustres. Il apprehende que depuis tant d'années sa famille n'ait changé de face, & sa

crainte

erai
sa
tage
vais
J
colie
de n
capti
la gra
il sca
er, v
fortu
blem
que
Il
valier
quie
cause
ger e
moit
que p
té de
a-t-il
Dix-h
bleu,
galant
mis la
épreuv
ce qui
Prince
Barbar
mant.
Tom

crainte n'est pas sans fondement ; son père & sa mère sont morts, & ses frères qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention un esclave, dit L'Ecolier, & je juge à son air qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance ; il sçait qu'une tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement, & lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux cavalier qui marche à son côté. Une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, & en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un Pirate d'Algèr en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimoit une Dame & en étoit aimé, il a peur que pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-temps esclave, dit Zambullo ? Dix-huit mois, répondit Asmodée. Oh ! parbleu, repliqua Léandro Pérez, je crois que ce galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'alarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le Boiteux, sa Princesse n'a pas si-tôt sçu qu'il étoit captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvûe d'un autre aimant.

Tom. II.

Ff

Diriez-

Diriez-vous, continua le Démon, que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fût un fort joli homme? Rien pourtant n'est plus véritable; & vous voyez dans cette figure hideuse le Héros d'une histoire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorsque son père, riche laboureur de Cinquello, gros bourg du Royaume de Léon, mourut; & il perdit aussi sa mère peu de temps après. De sorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études, déjà commencées à Salamanque. Il y apprit ensuite à monter à cheval, à faire des armes; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Donna Hypolita, sœur d'un petit Gentilhomme qui avoit sa chaumière à deux portées d'Escopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice, qui l'ayant vûe dès son enfance, avoit succé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hypolite de son côté s'étoit bien apperçue qu'il n'étoit pas mal-fait; mais le connoissant pour le fils d'un laboureur, elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention.

Elle

Elle é
que
voit p
être p

Ce
habite
teau,
qu'un
toutes
tés ne
quoiqu
pas d'
il y a
sœur.

C'é
paroit
tes &
cramo
d'un v
loi co
jours
qui lu
noble
croyoi
qu'on
pondr
moins
& elle
vaine
rieuse
la dem

Elle étoit d'une fierté insupportable, aussi-bien que son frère Don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-être pas son pareil en Espagne, pour être gueux & entêté de sa noblesse.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maison, qu'il appelloit son Château, & qui n'étoit, à parler proprement, qu'une masure, tant elle menaçoit ruine de toutes parts. Cependant, quoique ses facultés ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de sa sœur.

C'étoit une chose réjouissante que de voir paroître Don Thomas dans le bourg les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoisi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conservoit chez lui comme des Reliques, pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine, il tranchoit du Seigneur, & croyoit assez payer les profondes révérences qu'on lui faisoit, lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race, & elle joignoit à ce ridicule, celui d'être si vaine de sa beauté, qu'elle vivoit dans la glorieuse espérance que quelque Grand viendrait la demander en mariage.

Tels étoient les caractères de Don Thomas & d'Hypolite. Fabricio le sçavoit bien ; & pour s'insinuer auprès de deux personnes si altières, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux respects : ce qu'il fit avec tant d'adresse, que le frère & la sœur enfin trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connoissoit pas moins leur misère, que leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir sa bourse ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en empêchoit. Néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider sans les exposer à rougir : Seigneur, dit-il un jour en particulier au Gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Ayez la bonté de me les garder ; que je vous aye cette obligation-là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaraly consentit. Outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme ; il ne l'eut pas si tôt entre les mains qu'il en employa sans façon une bonne partie à faire réparer sa chaumière & à se donner toutes ses petites commodités. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut levé & fait à Salamanque, & une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hypolite eut aussi sa paraguante & fut parfaitement bien

bien
les d
pen
que
se fit
Il cr
payâ
Gent
Fa
mêm
ses e
plus
s'acco
donne
fée ju
près
plus
parav
cieuse
che à
n'avo
n'eue
juger
Ils eu
ons c
sonne
ils av
Genti
étaien
ces ro
son a
en m

bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoint point, & que jamais il ne pourroient les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela ; mais en même-temps il s'étoit flatté qu'en faveur de ses espèces, Don Thomas vivroit avec lui plus familièrement, qu'Hypolite peu-à-peu s'accoutumeroit à souffrir ses soins & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement, il en eut auprès d'eux un accès plus libre. Ils lui firent plus d'amitiés qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieux des Grands, quand il se rend leur vache à lait. Xaral & sa sœur, qui jusqu'alors n'avoient connu les richesses que de nom, n'eurent pas plutôt senti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmèrent. Il crut que sa personne ne leur déplaisoit pas, & qu'assurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour soutenir leur noblesse, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturières. Dans cette opinion qui flattoit son amour, il se résolut à demander Hypolite en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son beau-frère, & que pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition, qui réveilla son orgueil; & dans son premier mouvement peu s'en fallut qu'il ne fit éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabrice, il se contraignit; & sans témoigner aucun dédain il lui répondit, qu'il ne pouvoit sur le champ se déterminer dans une pareille affaire; qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hypolite, & de faire même une assemblée de parens.

Il renvoya le galant avec cette réponse, & convoqua effectivement une diette, composée de quelques *Hidalgos* de son voisinage, lesquels étoient de ses parens, & qui tous avoient, comme lui, la rage de la *Hidalguia*. Il tint conseil avec eux; non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio, mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune insolent, qui malgré la bassesse de sa naissance, osoit aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hypolite.

Dès qu'il eût exposé cette audace à l'assemblée, au seul nom de Fabrice & de fils de laboureur, vous eussiez vu les yeux de tous ces nobles

nobles
feu
ainsi
le b
leur
hyme
fidér
la die
ble;
méco
roit f
On
prév
d'être
que,
malh
feroit
donn
où,
femm
droie
épou
La
gnan
y allo
jure
fi infe
dispo
de pi
coup
De
autre

nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flâmes contre l'audacieux. Les uns, ainsi que les autres, veulent qu'il expire sous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille par la proposition d'un si honteux hymenée. Cependant, après qu'on eut considéré la chose plus meurement, le résultat de la diette, fut qu'on laisseroit vivre le coupable; mais que pour lui apprendre à ne se plus méconnoître, on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-temps.

On proposa diverses fourberies, & celle-ci prévalut. On décida qu'Hypolite feindroit d'être sensible à l'attachement de Fabricio, & que, sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frère, elle lui donneroit une nuit rendez-vous au Château, où, dans le temps qu'il seroit introduit par la femme Maure, des gens appostés le surprendroient avec cette soubrette, qu'on lui feroit épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie. Il lui sembla qu'il y alloit de sa gloire de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bien-tôt place à des mouvemens de pitié; ou plutôt l'amour se rendit tout-à-coup maître de la fierté d'Hypolite.

Dès ce moment, elle vit les choses d'un autre œil. Elle trouva l'obscur origine de
Fa-

Fabricio compensée par les belles qualités qu'il avoit ; & n'apperçut plus en lui qu'un cavalier digne de toute son affection. Admirez, Seigneur Ecolier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire : Cette même fille qui s'imaginoit qu'un Prince à peine méritoit de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de laboureur, & s'applaudit de ses prétentions, après les avoir envisagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au penchant qui l'entraînoit, & bien loin de servir le ressentiment de son frère, elle entretenit avec Fabrice une secrète intelligence par l'entremise de la femme Maure, qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais Don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit. Sa sœur lui devint suspecte ; il l'observa, & fut convaincu par ses propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la famille, elle les trahissoit. Il en avertit promptement deux de ses cousins, qui prenant feu à cette nouvelle, commencèrent à crier : *Vengeance ! Don Thomas, vengeance !* Xaral qui n'avoit pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature, leur dit avec une modestie Espagnole : qu'ils verroient l'usage qu'il sçavoit faire de son épée, quand il s'agissoit de l'employer à venger son honneur. Ensuite il les pria de se rendre chez lui à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils

Ils f
introdu
bre, sa
perçut
revien
feroit e
visât d
qua p
amans
me nu
Déjà
Ils con
s'étoien
que ré
de la m
ment
loient
ses cou
nfemen
de se r
action
désesp
présen
ent le
sauver
Alo
ehapp
sa mai
reuse
le occ
mauva
chez e

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduisit & les cacha dans une petite chambre, sans que personne de la maison s'en aperçût ; puis il les quitta en leur disant, qu'il reviendrait les joindre, aussi-tôt que le galant seroit entré dans le château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là : ce qui ne manqua pas d'arriver ; la mauvaise étoile de nos amans ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déjà Fabricio étoit avec sa chère Hypolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois, mais qui bien que répétés sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté, lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice, qui n'eut que le temps de se mettre en défense, & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous les trois, & leur présentant toujours la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte, & de se sauver.

Alors Xaral voyant que son ennemi lui échappoit, après avoir impunément deshonoré sa maison ; tourna sa fureur contre la malheureuse Hypolite, & lui plongea son épée dans le cœur ; & ses deux parens très-mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

De-

Demeurons-en là , poursuivit Asmodée , quand nous aurons vû passer tous les captifs, j'achèverai l'histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la Justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste évènement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit Don Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés, un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aye interrompu, pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan depuis ce temps-là pleure sans cesse la perte de sa Patrone. La liberté ne peut l'en consoler.

Un vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Leandro Pérez. Qui est cet homme-là ? Le Diable répondit : C'est un barbier, natif de Guiposcoa, qui va s'en retourner en Biscaïe, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire en al-

lant

lant d
une f
lui re
heure
reven
où il
res.

ravisse
d'être
gréab

Vo
plein
barbie
L'arri
plus
tenir
rien
de le
d'une

De
bonne
comm
C'est
été q
ont
pas v
aimé
Mere
té, &
pagn
Vo
d'aut

lant de Valence à l'Isle de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son pays, où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction, reprit l'écolier ! quel ravissement pour ce fils de revoir son père, & d'être en état de rendre ses derniers jours agréables & tranquilles.

Vous parlez, repartit le Boiteux, en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du barbier Biscaien est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévue de son père lui causera plus de chagrin que de joie. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guiposcoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire concierge d'une de ses Terres.

Derrière ce captif qui vous paroît de si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux singe. C'est un petit Médecin Arragonois. Il n'a pas été quinze jours à Algèr. Dès que les Turcs ont sçu de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Pères de la Merci, qui ne l'auroient assurément pas racheté, & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compatissant aux peines d'autrui : Ah ! que vous plaindriez cet autre esclave

esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous sçaviez tous les maux qu'il a soufferts à Algèr pendant douze ans, chez un Renegat Anglois son Patron. Et qui est ce pauvre captif, dit Zambullo ? C'est un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avoué que je suis bien-aise qu'il ait pâti comme une misérable, puisqu'il a par ses discours de morale empêché plus de cent esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai, avec la même franchise, repliqua Don Cléofas, que je suis fâché que ce bon Père ait été si long-temps à la merci d'un barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouir, repartit Asmodée. Ce Religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce temps-là dans les tourmens, que dans sa cellule à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le premier captif, après ce Cordelier, dit Léandro Pérez, a l'air bien tranquille pour un homme qui revient de l'esclavage. Il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez, répondit le Boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un bourgeois de Salamanque, un père infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs, à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous apprendre sa pitoyable histoire, & de laisser là le reste des Captifs ;

aussi-

aussi-
les av
Le
de vo
qu'il
Diabl
suivar

De la
com
ter
pou
par

PA
N
partag
succes
vares,
que,
des E
fait ?
dans
Ave
& une
ne tar
Ville.
l'envi
parties
Tom

aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les aventures méritent de vous être racontées. L'Écolier qui déjà commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le récit contenu dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

De la dernière Histoire qu'Asmodee raconta : comment en la finissant, il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon, Don Cléofas & lui furent séparés.

PAblos de Bahabon, fils d'un Alcalde de Village de la Castille vieille, après avoir partagé avec un frère & une sœur la modique succession que leur père, quoique des plus avarés, leur avoit laissée, partit pour Salamanque, dans le dessein d'aller grossir le nombre des Écoliers de l'Université. Il étoit bien fait ; il avoit de l'esprit, & il entroit alors dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de Ducats qu'il possédoit, & une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guère à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens recherchèrent, à l'envi, son amitié. C'étoit à qui seroit des parties de plaisir que Don Pablos faisoit tous

les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don, pour être en droit de vivre plus familièrement avec ceux des Ecoliers dont la Noblesse auroit pû l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chère, & il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le credit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta ; mais cela ne put le mener loin ; & il demeura bien-tôt sans ressource.

Alors ses amis le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, & ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci qu'il alloit incessamment recevoir des Lettres de change de son païs ; quelques-uns s'impacientèrent & le poursuivirent même si vivement en Justice, qu'ils étoient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la rivière de Tormés, il rencontra une personne de sa connoissance, qui lui dit : Seigneur Don Pablos, prenez garde à vous : Je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trousses. Ils prétendent vous mettre la main sur le collet, quand vous rentrerez dans la Ville.

Bahabon effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ses affaires, prit sur le champ la fuite & le chemin de Corita. Mais il quitta la route de ce bourg, pour gagner un bois qu'il aperçut dans la campagne, & dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir

caché,
ses on
sûreme
bres s
choisit
sur de
feüllla

Se
perdit
comme
plus b
fautes
mauva
même,
faire u
sur tou
faux an
la déba
fumées

Tan
sées qu
son esp
d'entre
vroient
qu'à la
crut di
vûe, qu
gina qu
la piste
eur red
me arb

caché, jusqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ses ombres, pour continuer sa marche plus sûrement. C'étoit dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles. Il choisit le plus touffu, pour y monter & s'y assit sur des branches qui l'enveloppoient de leur feuillage.

Se croyant en sûreté dans cet endroit, il perdit peu-à-peu la crainte de l'Alguazil, & comme les hommes sont ordinairement les plus belles réflexions du monde, quand les fautes sont commises, il se représenta toute sa mauvaise conduite, & se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyoit en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura sur tout qu'il ne seroit jamais la dupe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors se démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à se couler en bas, lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle Lune, il crut discerner une figure d'homme. A cette vue, qui lui rendit sa première peur, il s'imagina que c'étoit l'Alguazil, qui l'ayant suivi à la piste, le cherchoit dans ce bois, & sa frayeur redoubla quand il vit qu'au pied du même arbre sur lequel il étoit, cet homme s'as-

fit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit : Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléofas, permettez-moi de jouir un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de sçavoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal-à-propos & ce qui l'y amenoit. C'est ce que vous apprendrez bien-tôt. Je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme après s'être assis au pied de l'arbre dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos, s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la terre avec un pignard, & fit une profonde fosse, où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, & se retira. Bahabon qui avoit observé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné, pour descendre de son arbre & aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau ; mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoît tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seuls mains, il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter, & persuadé qu'il y avoit dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec

avec
la re
me a
ment
bon
sans
gué,
Mais
arbre
moins
satisf
voir
donc
faist,
grand
pisto
jusqu
Ap
il rév
faire
serra
de bu
enseig
prépar
laquell
laman
Il s
paroit
pas po
sa Fab
d'argen
pays,

avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le sac appartenait. Dans le ravissement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portait. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta sous des arbres, assez près du bourg de Molorido, moins, à la vérité, pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de savoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc avec ce fremissement agréable qui vous saisit, au moment que vous allez prendre un grand plaisir. Il y trouva de bonnes doubles pistoles ; & pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire ; & lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jeta le sac de buffle & se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeuner, il loua une mule, sur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'aperçut bien, à la surprise qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé ; mais il avoit sa Fable toute prête. Il dit qu'ayant besoin d'argent, & que n'en recevant point de son pays, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on

lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour ; & que le soir précédent, comme il arrivoit à Molrido, il avoit rencontré son fermier qui lui apportoit de l'espèce. De manière qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme sans bien. Il ajouta, qu'il prétendoit faire connoître à ses créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-temps contentés, s'il eût eu des fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez lui dès le lendemain tous ses créanciers, & de les payer jusqu'au dernier sou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans sa misère, ne sçurent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencèrent à le flatter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens, mais il se moqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train, il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la science des loix, & l'étude devint son unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépensoit toujours à bon compte des double-pistoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord. Il faisoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de le restituer quel-

que

que j
les a
bonne
en att
fit né

Le
bourg
Piqui
cher u
enterr
avisé
enfin

Je
repro
cette
forma
dans
tous
ami,
par la
vous
nous a
notre
secour
même

Sei
vous l
qui m
gnant
fle dan
double
mieux

que jour, si par hazard il decouvroit à qui elles appartenoient. Mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipoit sans scrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque, qu'un bourgeois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièce d'or, qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de la cacher, & que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la louange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle, ne furent pas inutiles. Il s'informa où demouroit Ambrosio, & l'alla voir dans une petite salle basse où il y avoit pour tous meubles une chaise & un grabat : Mon ami, lui dit-il, d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé, & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres, à proportion de notre pouvoir, je viens vous apporter un petit secours. Mais je voudrois sçavoir de vous-même votre triste Avanture.

Seigneur Cavalier, répondit Piquillo, je vais vous la conter en deux mots : J'avois un fils qui me voloit. Je m'en apperçus, & craignant qu'il ne mît la main sur un sac de buffle dans lequel il y avoit deux cens cinquante doublons, bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois

bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avois, & a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état, par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma sotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon sac de buffle. Mais, hélas ! cette seule ressource qui me restoit pour subsister, m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles, sans sentir renouveler son affliction ; & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, & lui dit : Mon cher Ambrosio, il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie. Vos larmes sont inutiles, elles ne vous feront point retrouver vos double-pistoles, qui véritablement sont perduës pour vous, si quelque fripon les possède. Mais que sçait-on ? elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter, dès qu'il apprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être renduës. Vivez dans cette espérance ; & en attendant une restitution si juste, ajouta-t-il, en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le sac de buffle, prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom & sa demeure, & sortit tout confus des remerciemens que lui faisoit Ambrosio & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont, pour la plupart, les actions généreuses :

reuses
si l'o

Au
pas o
alla ch
cueil,
sur les
de vou
me se
J'y ve

Pou
contin
Je con
qui so
& j'ai
pour v
je vais
tra da
après
cette
de pe
tant d
çonner
dresse
qui et
re qui
science

Au
fer qu
Il les
quête
mercie

reuses : on se garderoit bien de les admirer, si l'on en pénétrait les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil, & lui dit affectueusement : Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer, autant qu'il me seroit possible, à vous remettre sur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, sçavez-vous ce que j'ai déjà fait ? Je connois quelques personnes de distinction qui sont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai si bien scû leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cens écus que je vais vous donner. En même-temps, il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile, où il avoit mis cette somme en argent, & non en doublons, de peur que le bourgeois en recevant de lui tant de double-pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité. Au lieu que par cette adresse il parvenoit plus sûrement à son but, qui étoit de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambroise étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna sa

sa petite salle basse, en benissant le Ciel d'avoir trouvé un cavalier qui s'intéressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis, qui n'étoit guère mieux que lui dans ses affaires, & qui lui dit: Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la nouvelle Espagne. Je ne suis pas content de ma condition dans ce pays-ci, & le cœur me dit, que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerois de m'accompagner, si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux cents, répondit Piquillo; j'entreprendrois volontiers ce voyage, si j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus, son ami lui vanta la fertilité de la nouvelle Espagne, & lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque, il eut soin de faire tenir une lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit, que trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ailleurs que dans son pays: Qu'il prenoit la liberté de lui donner cet avis, en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontés.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à Don Pablos, qui voyoit par-là décon-

certer

certes
à peu
nées
que, i
plus q
du Dr
grès,
cité de
sujet d
son Re
cette d
vailla
tus d'u

Pen
voit d
garçon
Alors
avoit
le pris
fils d'A
fense.
des Lo
& con
doit à
l'accus
le cré
tions.

Le c
blanc
rateur,
votre
l'aime,

certier le deſſein qu'il avoit de ſ'acquitter peu à peu ; mais conſidérant que dans quelques années ce bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il ſe conſola inſenſiblement, & ſ'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de ſi grands progrès, tant par ſon application que par la vivacité de ſon eſprit, qu'il devint le plus brillant ſujet de l'Univerſité, qui le choiſit enfin pour ſon Recteur. Il ne ſe contenta pas de ſoutenir cette dignité par une profonde ſcience, il travailla ſi fort ſur lui, qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant ſon Rectorat, il apprit qu'il y avoit dans les priſons de Salamanque un jeune garçon accusé de rapt & prêt de perdre la vie. Alors ſe reſſouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il ſ'informa qui étoit le priſonnier, & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambroſio, lui-même, il entreprit ſa déſenſe. Ce qu'il y a d'admirable dans la ſcience des Loix ; c'eſt qu'elle fournit des armes pour & contre, & comme notre Recteur la poſſédoit à fonds, il ſ'en ſervit fort utilement pour l'accusé. Il eſt bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ſes amis & les plus fortes ſollicitations. Ce qui opéra plus que tout le reſte.

Le coupable ſortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier ſon Libérateur, qui lui dit : C'eſt à la conſidération de votre père que je vous ai rendu ſervice. Je l'aime, & pour vous en donner une nouvelle marque

marque: si vous voulez demeurer dans cette Ville & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune; si à l'exemple d'Ambrosio, vous souhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles; je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit: Puisque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage. Je ne sortirai point de Salamanque, & je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. Sur cette assurance, le Recteur lui mit dans la main un vingtaine de pistoles, en lui disant: Tenez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession; employez bien votre temps, & soyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette aventure, il arriva que le jeune Piquillo, qui de temps en temps venoit faire sa cour à Don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous, lui dit Bahabon? Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'apprendre une nouvelle, qui me déchire le cœur. Mon père a été pris par un Corsaire Algérien, & il est actuellement dans les fers. Un vieillard de Salamanque qui revient d'Algèr, où il a été dix ans captif, & que les Pères de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas! ajouta-t-il, en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, misérable que je suis! C'est moi

dont
son
moi
chair
m'av
isque
veng
crime

A
fils co
leur
Mon
vous
mais
che c
assure
ne dé
ge.

ferts,
vant
pour
vais so

Do
fils d'A
jours
arrivé
une bo
petit p
tes: C
Redemp
cis de
Captif
Tom

dont le libertinage a réduit mon père à cacher son argent & à se bannir de sa patrie ! C'est moi qui l'ai livré au barbare qui l'accable de chaînes ! Ah, Seigneur Don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la Justice ? puisque vous aimez mon père, il falloit être son vengeur & me laisser expier par ma mort le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

A ce discours, qui marquoit un fripon de fils converti, le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisoit paroître : Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées, mais essuyez vos larmes. Il suffit que je sache ce qu'Ambrosio est devenu, pour vous assurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puisse avoir soufferts, je suis persuadé qu'à son retour, trouvant en vous un fils sage & plein de tendresse pour lui, il ne se plaindra plus de son mauvais sort.

Don Pablos par cette promesse renvoya le fils d'Ambroise tout consolé, & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé, il remit aux Religieux de la Merci une bourse où il y avoit cent pistoles, avec un petit papier sur lequel ces paroles étoient écrites : *Cette somme est donnée aux Pères de la Rédemption, pour la rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, appelé Ambrosio Piquillo, Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce

voyage qu'ils viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambrosio, qui est cet esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit Don Cléofas, que Bahabon n'en doit plus guère de reste à ce Bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asmodée. Il restituera le principal & les intérêts. La délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bien-faïteur ; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'est point assez que je vous rende vos deux cens cinquante doublons ; puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que. . . . le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit. Il lui prit un frisson & il changea de visage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier ? Quel mouvement extraordinaire vous agite, & vous coupe subitement la parole ? Ah ! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante. Quel malheur pour moi : le Magicien qui me tenoit prisonnier dans une bouteille, vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son Laboratoire. Il va me rappeler par des conjura-

tions

ration
Que
attenc
nous
le croi
peut a
bonne
être,
liberté
comp
condit
qui s'
vous
à quel
revert

Ce
vous
j'ai fai
Seraph
Seigne
est dan
mariag
établis
J'enter
Tout
que pr
puis de
gneuri
acheva
& dispo
partem

rations si fortes, que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié, dit Don Cléofas tout attendri ! Quelle perte je vais faire ! Helas ! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le crois pas, répondit Asmodée. Le Magicien peut avoir besoin de mon ministère, & si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service, peut-être, par reconnoissance, me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive, comme je l'espère, comptez que je vous rejoindrai aussi-tôt, à condition que vous ne révélez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous ; car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter, poursuivit-il, c'est que du moins j'ai fait votre fortune. Vous épouserez la belle Seraphine que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur Don Pedro de Escolano, son père, est dans la résolution de vous la donner en mariage. Ne laissez point échaper un si bel établissement. Mais, miséricorde, ajouta-t-il ! J'entends déjà le Magicien qui me conjure. Tout l'enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-temps avec votre Seigneurie. Jusqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embrassa Don Cléofas, & disparut après l'avoir transporté dans son appartement.



CHAPITRE X.

ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.

UN moment après la retraite d'Asmodée, l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, & de s'être donné beaucoup de mouvement, se deshabilla & se mit au lit pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin, payant avec usure à Morphée le Tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement létargique où il passa la journée & la nuit suivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force : Hola, ho ! Seigneur Don Cléofas, debout. A ce bruit, Zambullo se réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin ? Cela n'est pas possible, répondit Léandro. Rien n'est plus vrai, repliqua son ami ; vous avez fait deux fois le tour du cadran.

MOL 1



11111

11111

11111

11111

11111

Boi-

façon

de le

11111

11111

11111

odée,

été

onné

& se

Dans

bien

ayant

doi-

ffou-

ée &

11111

11111

il é-

njan,

is fa

Hola,

A ce

rous,

epu-

pon-

liqua

ar du

dran.



cadre
me

L
gnir
Boite
pouv
taines
alité
être p
ment
la po
Quan
ofas
tout
pris
a fait
maiso
lée ?

De
questi
moins
ge c
partie
Seign
uniqu
qu'ell
flâme
sairer
par u
encor
entret
nuës

cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'Ecolier étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illusion. Mais il ne pouvoit le croire ; & lorsqu'il se rappelloit certaines circonstances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain, il se leva, s'habilla promptement & sortit avec Don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés-là, & que Don Cléofas aperçut l'hôtel de Don Pèdre presque tout réduit en cendre, il feignit d'en être surpris. Que vois-je, dit-il ? Quel ravage le feu a fait ici ! à qui appartenoit cette malheureuse maison ? Y a-t-il long-temps qu'elle est brûlée ?

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions, & lui dit ensuite : Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dommage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pedro de Escolona a une fille unique, qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flâmes & de fumée, où elle devoit périr nécessairement, & que néanmoins elle a été sauvée par un jeune Cavalier dont je ne sçais point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nuës la valeur de ce Cavalier ; & l'on croit

que pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pèdre.

Léandro Pérez écouta Don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disoit. Puis se débarrassant bien-tôt de lui, sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis, disoit-il, trop regretter mon cher Asmodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de temps, & j'aurois voyagé sans éprouver les incommodités des voyages. Je fais sans doute une grande perte; mais, ajoutoit-il, un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi désespérer de revoir ce Démon? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pèdre & à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant Don Pédre, ce Seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant: Soyez le bien venu, généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi! disois-je, Don Cléofas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, il est encore à s'offrir à mes yeux. Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime & l'amitié que je me sens pour lui.

Zam.

Za
ce rep
s'exc
dans l
être le
de cet
scauri
l'on se
grande
moi,
merci
lant d
condu
Cet
fille,
le Ge
sauvé
vous
puiss
le per
vant
Léand
charm
le rap
ne m
mieux
gurer.
Je
voir &
en m
Il con
mais b

Zambullo baissa respectueusement la tête à ce reproche obligeant, & dit au vieillard pour s'excuser, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse, repliqua Don Pédro; vous ne sçauriez être incommode dans une maison où l'on seroit, sans votre secours, dans une plus grande tristesse. Mais, ajouta-t-il, suivez-moi, s'il vous plaît. Vous avez d'autres remerciemens que les miens à recevoir. En parlant de cette sorte, il le prit par la main, & le conduisit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieste*: Ma fille, lui dit son père, je viens vous présenter le Gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie. Marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Sennora Séraphina ouvrant une bouche de rose, adressa la parole à Léandro Pérez, & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs, si je pouvois le rapporter mot pour mot; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence, que de le dénigrer.

Je dirai seulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité, qu'il fut pris en même-temps par les yeux & par les oreilles. Il conçut aussi-tôt pour elle un amour violent; mais bien loin de la regarder comme une per-

sonne

sonne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser; il douta, malgré tout ce que le Démon lui avoit dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il osoit se flater de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout-à-fait incertain d'un si grand avantage; c'est que Don Pédre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, & ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-père. De son côté, Séraphine aussi polie que le papa, tint des discours pleins de reconnoissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui. De sorte qu'il sortit de chez le Seigneur de Escolona avec beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami! disoit-il, en s'en retournant au logis, comme s'il eût encore été avec ce Diable, quand vous m'avez assuré que Don Pédre étoit dans la disposition de me faire son gendre, & que Séraphine brûloit d'un vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens; ou bien vous m'avouerez que vous ne sçavez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame; & regardant la passion qu'il sentoit pour elle, comme un amour malheureux qu'il

qu'il f
gner
désir q
posé q
corder
honte

Il é
que D
jour su
rez, il
actions
fait pl
tenter
l'eau-b
soit el
vous a
là-dess
pugna
nu mo
époux
joie, p
que sa
donc u
fille.

Apr
Escola
Don C
ces d'u
de le t
Zambu
du dés
vous fa

qu'il

qu'il falloit vaincre, il resolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus, il se reprocha le désir qu'il avoit eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père disposé à lui accorder sa fille; & il se représenta qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorsque Don Pédro l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit: Seigneur Léandro Pérez, il est temps que je vous prouve, par des actions, qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtisans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'eau-benîte de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus, & je la vois prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang, quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie, par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résoluë, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon Seigneur de Escolano qui s'attendoit avec raison que Don Cléofas lui rendroit de très-humbles grâces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit & embarrassé. Parlez, Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je pense du désordre où vous met la proposition que je vous fais? Qui peut vous révolter contre elle?

Un

Un simple Gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un Grand se tiendrait honoré? La noblesse de ma Maison a-t-elle quelque tache que j'ignore.

Seigneur, répondit Léandro, je ne sçai que trop la distance que le Ciel a mise entre nous. Pourquoi donc, reprit Don Pèdre, paroissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur? Avoiez-le moi, Don Cléofas, vous aimez quelque Dame qui a reçu votre foi; & son intérêt s'oppose en ce moment à votre fortune. Si j'avois une maîtresse, à qui je fusse lié par des sermens, répondit l'Ecolier, rien sans doute ne seroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontés. Un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez. Et, loin de vouloir abuser de votre erreur, je vais vous détromper: Je ne suis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné! Ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient consumer? Ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, & je veux bien vous apprendre que c'est un Diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de Don Pèdre, qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre, pria l'Ecolier de
parler

parler
se sou
conta
& lui
role,
vous
le des
son pr
prié l
qui la
laisser
servé
vous l
tié de
Léan
tous l
Pèdre
de tem
nificer
de Esc
rens d
bien p
avoit

parler plus clairement. Alors Léandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce Démon & lui. Après quoi le vieillard reprit la parole, & dit à Don Cléofas : La confiance que vous venez de me faire, me confirme dans le dessein de vous donner ma fille. Vous êtes son premier Libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit, il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine. En un mot, vous la méritez & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Pérez, à ces mots qui levoient tous les scrupules, se jeta aux pieds de Don Père pour le remercier de ses bontés. Peu de temps après ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du Seigneur de Escolano, & à la grande satisfaction des parens de notre Ecolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du deuxième & dernier Tome.

**ENTRETIENS
SERIEUX ET COMIQUES
DES CHEMINEES
DE MADRID.**

ENTRETIEN I.

**LA CHEMINEE A. ET LA CHE-
MINEE B.**

LA CHEMINEE A.

C'En est fait, ma chère voisine, tout est perdu; les Dieux Lares se glaçant à mon foyer, & je sens le même froid me saisir depuis les pieds jusqu'à la tête.

LA CHEMINEE B.

Vous m'allarmez; d'où vient cette affreuse maladie? Comment pouvez-vous passer subitement du chaud au froid? Je vous ai toujours vue toute en feu.

LA CHEMINEE A.

Hélas! il faut bien que je suive la bonne & la mauvaise fortune de mon sçavant, & le pauvre homme. . . .

L A

DES CHEM. DE MAD. 373

LA CHEMINEE B.

Que lui est-il donc arrivé?

LA CHEMINEE A.

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'est-à-dire ceux de sa plume (car il n'en a pas d'autre) sont arrêtés.

LA CHEMINEE B.

Je ne vous entends point encore.

LA CHEMINEE A.

Hé bien, écoutez-moi donc, je vous parle d'un Auteur, son revenu étoit établi sur le produit certain des Brochures amusantes qu'il composoit, & l'on a pros crit ce genre.

LA CHEMINEE B.

Comment ses Brochures le faisoient vivre?

LA CHEMINEE A.

Et même fort à son aise; il ne perdoit pas son temps à limer un Volume, il en donnoit sept ou huit au moins par an.

LA CHEMINEE B.

C'est grand dommage de lier les mains à un si bon ouvrier: & comment peut-on défendre l'amusement qui est la meilleure chose du monde? le public aime à être amusé, & il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuse.

LA CHEMINEE A.

Vous avez raison & ce goût du Public fait les intérêts des Auteurs, & le profit des Libraires; mais voilà ce qui excite l'envie. On crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies, des riens, & qu'on appellera notre siècle, le siècle des Romans & de la futilité. On

Tom. II. I i dit

dit que le bon goût se corrompt, que les Brochures à parties, sont une vraie exaction; qu'on allonge un Roman à l'infini; enfin, qu'actuellement un homme projette d'en composer un à trois cens soixante & cinq parties pour tous les jours de l'année.

LA CHEMINE'E B.

Après les mille & une nuit, les mille & un jour, les mille & un quart d'heure, & tant de mille & une autres choses, un Roman à trois cens soixante-cinq parties, ne devrait pas revolter les esprits.

LA CHEMINE'E A.

Jugez donc, si on devrait chicaner mon Auteur, qui n'est jamais allé dans ses Ouvrages, au-delà de la huitième partie.

LA CHEMINE'E B.

Je vous plains, ma chère amie, & toutes les Chemine'es des Auteurs & des Libraires qui vont se glacer comme vous.

LA CHEMINE'E A.

C'est une foible consolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur misère.

LA CHEMINE'E B.

Vous êtes à plaindre; je vous plains. Que puis-je faire autre chose? D'ailleurs, je vous parle franchement, j'ai ouï dire, il y a longtemps, qu'on devrait reformer le goût du siècle pour la bagatelle, & arrêter le progrès du genre Romancier.

LA

DES CHEM. DE MAD. 375

LA CHEMINEE A.

Que me dites-vous ?

LA CHEMINEE B.

Oùï : & des gens d'esprit & sans partialité disent à présent, que cette reforme est un grand bien pour la Littérature. Qu'on écrive utilement, ou qu'on n'écrive point. Voilà la décision, tout le monde l'approuve.

LA CHEMINEE A.

Mais ce qui plaît n'est-il pas utile ?

LA CHEMINEE B.

Oùï, ce qui plaît est nécessairement utile ; mais outre cette utilité de plaisir, on veut quelque solidité, de l'instruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le Diable Boiteux, est un Roman, mais il vaut mieux qu'un traité de Morale. Voilà un Roman agréable & utile ; c'est-à-dire, utile par l'agréable & le solide. Que votre Sçavant en fasse autant, & on lui donnera la permission de le faire imprimer, pourvû cependant qu'il ne le donne pas en huit Parties ; car vous sentez bien que ce seroit voler le Public pour enrichir l'Imprimeur.

LA CHEMINEE A.

Finissons notre conversation, on voit bien que vous êtes la Cheminée d'un homme de Finances, vous êtes ignorante & ignorantissime sur les choses de Littérature, & votre petit génie ne passe pas le calcul. Je suis au desespoir de vous avoir confié mes douleurs.

376 ENTRETIENS

LA CHEMINEE B.

Vous m'insultez, tandis que je compatis sincèrement à votre malheur?

LA CHEMINEE A.

Est-ce y compatir, que de louer ceux qui en sont cause? Allez encore une fois, vous êtes aussi insolente que celui à qui vous appartenez.

LA CHEMINEE B.

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laissez-là, je vous prie, mon Financier, un billet de sa main vaut mieux que tous les volumes du Parnasse; tout ce qu'il écrit est solide, admirable & d'un goût universel. Tant que ses livres seront en règle, je ne crains point le froid, mon feu sera mieux entretenu que celui des Vestales; & votre pauvre Auteur sera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous malgré vos injures, je vous souhaite, pour vous rechauffer, un Financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINEE C, ET LA CHEMINEE D.

LA CHEMINEE C.

Quel prodige! quel miracle! Sçavez-vous ma bonne amie ce qui vient de m'arriver?

LA

DES CHEM. DE MAD. 377.

LA CHEMINEE D.

Y a-t-il long-tems?

LA CHEMINEE C.

Environ une heure.

LA CHEMINEE D.

Non, ma chère voisine, j'assistois à un mariage qui se faisoit sous mon manteau.

LA CHEMINEE C.

Un mariage!

LA CHEMINEE D.

Oùi, & le mieux assorti qu'il soit possible. Lisandre & Célimène m'ont pris pour témoin de leurs Sermens, & mes Dieux Pénates seuls sont garans de la foi qu'ils se sont donnée; aucun mortel n'a été admis à cette Cérémonie, que Lizette, suivante fidelle de Célimène. Ils goutent à présent les douceurs de cette union mystérieuse.

LA CHEMINEE C.

Voilà un mariage bien solide.

LA CHEMINEE D.

Je sçai qu'il y manque certaines petites formalités, mais l'amour y suppléera, ils s'aiment, & je suis sûre que malgré leurs parens ils s'aimeront toujours. Trouve-t'on cela dans les mariages les plus réguliers?

LA CHEMINEE C.

Non sans doute: le mariage est communément un contrat politique, qui lie éternellement deux personnes qui ne s'aiment point, & qui se haïront toute leur vie.

LA CHEMINEE D.

Hé bien, je vous réponds, que les nœuds qui viennent d'unir Lisandre à Célimène, sont plus respectables; ce sont les chaînes mêmes de l'amour.

LA CHEMINEE C.

Je vous félicite, ma chère voisine, je vous sçai bon gré de vous intéresser au bonheur des amans; nous leur devons cela comme leurs confidentes. Pour moi je ferois tout au monde pour eux: Ecoutez donc ce qui m'est arrivé. Mon aventure ressemble assez à la vôtre: Vous sçavez que la chambre à laquelle j'appartiens, est un vraie cellule.

LA CHEMINEE D.

Et que c'est la cellule d'une petite personne charmante, de Julie.

LA CHEMINEE C.

Julie étoit aimée d'un jeune Officier fort aimable nommé Trafon, & Trafon n'aimoit point une ingrate.

LA CHEMINEE D.

Voilà ce que je ne sçavois pas.

LA CHEMINEE C.

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occasion d'être heureux; mais la mère de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus; & la chambre de cette fille malheureuse étoit plus inaccessible que la tour de Dapné.

LA CHEMINEE D.

Que vous êtes sçavante! Vous possédez à merveille la Fable; je crois qu'avant Julie vous aviez

DES CHEM. DE MAD. 379

aviez eu un Poëte à votre foyer ; mais la tour de Danaë, puisque vous me la citez, ne fut pas impénétrable à une pluie d'or.

LA CHEMINEE C.

Cela est vrai, vous sçavez aussi que Danaë avoit pour amant un Dieu, & un Dieu qui pouvoit convertir la pluie & les pierres en or, au lieu que Trason après trois campagnes, ne doit pas être bien en espèces ; ainsi il n'étoit pas question de recourir à la pluie d'or.

LA CHEMINEE D.

De quel autre expedient s'est-t-il donc servi ?

LA CHEMINEE C.

Du plus simple qu'il fut possible. Trason demeure fort près d'ici, sans autre magie que celle de l'amour, il a monté par la cheminée, il est venu sur les toits jusqu'à mon chapiteau qu'il a enlevé sans peine ; car je n'avois pas la moindre envie de lui résister, ensuite il est descendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en se soutenant avec le dos & le genoux.

LA CHEMINEE D.

L'attendoit-t-elle.

LA CHEMINEE C.

Non : Elle le souhaitoit seulement ; & bien loin de recevoir entre ses bras son amant, elle en a eu une frayeur étonnante, en le voyant descendre.

LA CHEMINEE D.

Je gage qu'elle s'est évanouïe.

LA

LA CHEMINEE C.

On s'évanouiroit à moins. Point de plaisanterie, s'il vous plaît, le beau Ramoneur s'est jeté aux pieds de Julie & s'est bien-tôt fait reconnoître pour Trason. Jamais on n'a vû de situation si tendre. Voilà l'avantage que nous avons nous autres Cheminees, nous sommes témoins de mille jolies choses que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie est dissipée à présent & son cœur est animé de sentimens bien différens.

LA CHEMINEE D.

Voilà, ma chère voisine, dans la même nuit deux mariages assez ressemblans.

LA CHEMINEE C.

A peu près; cependant mes amoureux n'ont pas seulement prononcé le vœu vénérable; mais les évènements obligeront peut-être la mère de Julie à recevoir Trason pour gendre. Je me réjouis d'avantage de la déconsolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINEE D.

Et moi des plaisirs que goûte à présent sa chère fille.



ENTRETIEN III.

LA CHEMINÉE E, ET LA
CHEMINÉE F.

LA CHEMINÉE E.

Dites-moi, s'il vous plaît, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles? Du matin jusqu'au soir il n'y a qu'elles à votre foyer, toujours même visages, mêmes discours. Je gage que vous en êtes bien lasse.

LA CHEMINÉE F.

Je vous avoue, que je souhaite souvent de les voir déloger; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer, lorsqu'elles n'y seroient plus, une si bonne fumée: elles sont dévotes, par conséquent n'ont pas moins de soin de leur corps que de leur ame. Surtout quand certain grand chapeau vient les visiter, elles n'épargnent rien; leur cuisine vaut celle d'un Fermier Général, & la fumée que j'exhale alors est un vrai parfum!

LA CHEMINÉE E.

Vous aimez la fumée, à ce que je vois, chacun a son goût, & le mien est uniquement pour la variété. Les visages nouveaux & les aventures me plaisent; c'est ma folie: Je suis, comme vous sçavez, Cheminée de chambre garnie.

LA

LA CHEMINEE F.

Et comme telle, il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA CHEMINEE E.

Aj'y suis si bien faite, que je serois fâchée de voir fix mois de suite, les mêmes personnes. Aussi cela ne m'est-il guères arrivé depuis que j'existe.

LA CHEMINEE F.

C'est que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINEE E.

Il s'en faut de beaucoup, mais je suis peut-être des plus instruites.

LA CHEMINEE F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos aventures, je vous en prie par notre voisinage.

LA CHEMINEE E.

Très-volontiers, si cela ne vous ennuie pas. Commençons dès mon existence dont la date est encore nouvelle. Le premier humain qui s'est chauffé à mon feu étoit un Cadet d'une Province où les Cadets n'ont d'autres patrimoine que leur épée & l'heureuse effronterie de vanter sans cesse leur noblesse. A ce talent qu'il possédoit au premier degré, mon Chevalier de Moudonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif. Il jouoit le plus heureusement du monde, & son bonheur étoit la force d'une étude très-affiduë. Tout le jour à mon foyer, il s'occupoit à chercher des com-

binai-

binai-
passioi-

Ain

Vou
de son
même
plutôt
dura
volta
on lui
au bou
je le r

Par

Par

voir.
beau,
moiti
celui
d'abo
mer s
conse
Dans
sangl
loit t
sembl
tenoi
loit c
passio

A I

DES CHEMINS DE MAD. 383

binaisons avantageuses dans les cartes, & il passoit les nuits à les mettre en pratique.

LA CHEMINÉE F.

Ainsi il ne manquoit pas d'argent.

LA CHEMINÉE E.

Vous vous trompez, il dissipoit à proportion de son gain, de sorte qu'il étoit toujours au même point. Il brilloit, c'étoit sa manie, ou plutôt celle de sa nation, mais son fracas ne dura pas long-tems. Sa bonne fortune revolta contre lui toutes les Académies de jeu, on lui fit de mauvaises affaires, & je le perdus au bout de quatre mois. Il étoit joli homme, je le regrette encore.

LA CHEMINÉE F.

Par qui fut-il remplacé?

LA CHEMINÉE E.

Par le plus singulier personnage qu'on puisse voir. C'étoit un mari fidèle au delà du tombeau, inconsolable de la perte de sa chère moitié, insensible à tous autres plaisirs qu'à celui des larmes; enfin un mari unique: Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre & fermer ses fenêtres à la lumière du Soleil; il ne conserva que la sombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuse obscurité, il ne faisoit que sanglotter & verser des larmes. Souvent il parloit tout haut comme un fou à une boîte qu'il sembloit adorer, sur un tapis noir; il s'entretenoit avec cette précieuse relique, & lui parloit comme si elle eût répondu à ses discours passionnés.

LA

LA CHEMINEE F.
Il y avoit peut-être un esprit enfermé dans cette boîte.

LA CHEMINEE E.
Un esprit enfermé ! quelle simplicité. Non elle contenoit le cœur de son épouse. C'étoit-la l'objet de ses hommages & de son idolâtrie.

LA CHEMINEE F.
Quel excès de tendresse ! ce que vous me dites me paroît incroyable.

LA CHEMINEE E.
Je ne le croirois pas moi-même si je ne l'avois vu. J'ai entendu lire, il y a quelques tems, un livre qui rapporte un trait de fidélité ou de folie pareil dans un Philosophe Anglois, & je n'ose y ajouter foi, malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

LA CHEMINEE F.
Mais combien de tems ce bon mari demeurait-il dans la folle ?

LA CHEMINEE E.
Trois grands mois. Il est vrai que ses yeux commençoient à lui refuser ses larmes délicieuses, & il ne pouvoit plus retrouver ses premiers douleurs. Il ne continuoît presque plus sa penitence que par honneur. Heureusement pour lui, ses amis le découvrirent, & le tirèrent d'affaire. Je crois qu'il leur fût bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenèrent, & je perdis ainsi ce lugubre personnage.

DES CHEM. DE MAD. 385

LA CHEMINE'E F.

Vous n'en fûtes pas je crois bien fâchée.

LA CHEMINE'E E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme ; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure simple, & quarante ans écrits sur son front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord, & sur le portrait qu'on m'avoit fait des Dévotes, je crus que ç'en étoit une.

LA CHEMINE'E F.

Vous vous trompiez peut-être.

LA CHEMINE'E E.

Je fus bien-tôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit son plaisir, & cherissoit sa réputation ; & pour les concilier ensemble elle venoit du fond de sa Province, chercher à Paris une asyle contre la médifance. Elle fut bien-tôt suivie de celui en faveur de qui elle faisoit le voyage. Que je fus étonnée à la première visite que lui rendit son Amant ! Elle vola entre ses bras, sa gravité se changea en une folle vivacité, & le feu de son visage en effaça sur le champ la trace des années.

LA CHEMINE'E F.

La plaisante Dévote !

LA CHEMINE'E E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable, aussi ne négligeoit-t-elle rien pour conserver sa conquête ; elle sçavoit parfaitement

Tom. II.

K k

qu'à

L A

qu'à son âge, il est permis d'orner la nature, & d'employer quelques artifices.

LA CHEMINE'E F.

De quels artifices pouvoit-elle se servir?

LA CHEMINE'E E.

Je veux dire, qu'avec du blanc & du rouge elle se donnoit la couleur qu'elle fouhaitoit, que les parfums, les bains, l'ajustement, tout étoit employé. Sa toilette duroit ordinairement jusqu'à ce que son Amant fût venu, & recommençoit dès qu'il étoit sorti. Elle étudioit sans cesse devant son miroir les différens airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec son Amant; pour les caresses & les complaisances, elle en possédoit l'art à merveille.

LA CHEMINE'E F.

Avec tout cela, il n'étoit pas possible qu'elle ne se fit point aimer?

LA CHEMINE'E E.

Elle avoit encore d'autre charmes infiniment plus puissans sur le cœur d'un jeune homme: Elle étoit riche & donnoit largement. Or il faudroit avoir l'ame bien dure pour ne pas aimer une femme généreuse; mais les jours des hommes sont comptés. Lorsque ces deux Amans étoient au comble de leurs plaisirs, le Cavalier tomba malade & mourut en peu de tems, malgré tous les secours que les plus expérimentés Médecins purent apporter.

DES CHEM. DE MAD. 387

LA CHEMINE'E F.

• Son Amante en fut extrêmement touchée,
sans doute?

LA CHEMINE'E E.

• Oûi, elle pleura, reprit son air composé, & retourna édifier sa Province par ses exemples. Ma chambre ne fut pas vuide long-tems, elle fut aussi-tôt habitée par une autre femme dont la profession étoit de faire des mariages.

LA CHEMINE'E F.

• Voilà un plaissant métier.

LA CHEMINE'E E.

• C'est un métier très-commun. Ces sortes de négociations demandent de l'adresse, & la bonne Dame n'en manquoit pas; elle faisoit les propositions, facilitoit les entrevûes, & souvent menoit à fin l'aventure. Combien de contrats se sont fabriqués sous mon manteau! Elle avoit le talent de faire passer pour très-riche le plus mince gascon, & donnoit du lustre à la vertu la plus équivoque.

LA CHEMINE'E F.

L'admirable femme!

LA CHEMINE'E E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu: Elle auroit trompé toutes les expertes. Aussi fit-elle fortune dans cette adroite profession; mais elle s'avisa d'avoir des scrupules, & les poussa si loin qu'elle crut devoir aller cacher dans un cloître la honte de sa vie passée; c'est ainsi que la devotion me fit perdre cette habile Négociatrice.

LA CHEMINEE F.

Heureusement votre indifférence naturelle vous empêcha de la regretter.

LA CHEMINEE E.

Cela est vrai : cependant après elle, j'eus long-tems des personnages très-communs ; comme des plaideurs, des plaideuses, gens fort ennuyeux, ou des Provinciaux que la curiosité seule amenoit à Paris, & qui s'en retournoient chez eux sans avoir rien vû qu'en perspective. Mais il est tard, ma voisine ; je vous souhaite le bon soir, je vous achèverai une autre fois les portraits des originaux que j'ai vû à mon Foyer.

LA CHEMINEE F.

Adieu, ma chère voisine, je vous ferai souvenir de la parole que vous me donnez.




LE

DU

M

Je
Diabl
que n
contr
Asmo
Diabl

Il a
fas so
les Po
Cupid
mont
natur
rien l
chise
jamai
Maîtr
tout,
mon
beaut
miant
les fig



LES BEQUILLES DU DIABLE BOITEUX

Monsieur,

Je vous annonce une nouvelle Edition du Diable Boiteux. Malgré l'ancienne rancune que nous conservons depuis le péché originel, contre la Gent diabolique, tout le monde aime Asmodée; on le lit, on le caresse; jamais Diable n'a été si fêté.

Il auroit pû paroître aux yeux de Don Cléofas sous une forme plus gracieuse, & tel que les Poètes l'ont représenté sous le beau nom de *Cupidon*; mais ennemi du déguisement, il se montre à son libérateur dans toute sa laideur naturelle, pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un exemple de franchise peu commune: Combien d'Amans n'ont jamais eu le bonheur de voir le visage de leurs Maîtresses sans agrémens étrangers. Après tout, tel qu'il est, il ressemble mieux au Démon de la volupté, qu'avec les graces & la beauté que l'antiquité lui donne en le nommant le Dieu d'Amour, & son manteau avec les figures ingénieuses qui y sont peintes, lui

sied mieux que les ailes dorées, le Carquois & le Bandeau.

Au reste, sa difformité est bien compensée par son bon caractère & son esprit. Il s'acquiesce scrupuleusement de sa parole; il rend à Don Cléofas les plus grands services, & ne tient en rien de la méchanceté des habitans des enfers. Du côté de l'esprit, il soutient glorieusement la reputation de ses confrères; il en a comme tous les Diables ensemble. Je n'en veux pas d'autre preuve que ce qu'il dit au sujet de sa dispute avec le Demon Pillardoc: après cela, dit-il, on nous reconcilia; nous nous embrassâmes; depuis ce tems-là nous sommes ennemis mortels. Ce trait laisse à penser, tout ce qu'on peut dire; & vous en trouverez deux cens pareils dans les peintures qu'il fait de nos défauts.

Peut-on exprimer les ridicules des hommes avec plus de force & plus de délicatesse? Ses portraits sont achevés. Quand je me représente ce Boiteux avec ses *Bequilles*, je m'imagîne que tous les traits piquants, mais sensés qu'il lance, sont autant de coups de *Bequilles* qu'il donne aux différens originaux qui les méritent: quoiqu'il semble badiner, il ne frappe jamais à faux, tous ses coups de *Bequilles* portent.

L'Ecolier profita sûrement plus dans une nuit avec Almodée, qu'il n'avoit fait dans toute sa jeunesse avec tous les Docteurs d'*Alcala*: Ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale

éter-

éternel
va u
jouiss
fauts
sans l'

Ain
teux a
refuse
qui re
de viv
air de
tre le
mais
fort,
raison
nables
ment
faut,

rité d
encor
nous
& ceu
en sca

Y a
jaloux
les ob
vole a
me re
tion,
coque
laissé
& ses

DU DIABLE BOITEUX. 391

éternelle, au-lieu que dans le Boiteux il trouva un maître habile, qui dans un tableau réjouissant, lui faisoit sentir parfaitement les défauts des hommes, & le corrigeoit adroitement sans l'accabler de leçons ennuyeuses.

Ainsi, je ne suis point surpris que ce Boiteux ait fait une si brillante fortune. Peut-on refuser en France son suffrage à un Ouvrage qui renferme un heureux mélange de légèreté, de vivacité, de politesse & de solidité, sous un air de bagatelle. Nous sommes prévenus contre les préceptes, nous voulons être amusés; mais dans cet amusement qui nous plaît si fort, nous demandons de la justesse & de la raison; enfin nous sommes des enfans raisonnables, & le Seigneur Asmodée s'est parfaitement conformé au goût de notre Nation: il faut, sans doute, que les François aient mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore son désintéressement d'avoir travaillé à nous rendre sages contre ses propres intérêts & ceux de ses confrères, qui n'ont pas dû lui en sçavoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un, Monsieur, qui ne soit jaloux du plaisir que goûtoit Zambullo, sur les observatoires où le plaçoit Asmodée? Je vole avec eux sur la Tour de San-Salvador, je me rend les objets présens par mon imagination, & je suis enchanté. Je vois d'abord une coquette surannée, qui se couche après avoir laissé sur sa Toilette ses cheveux, ses sourcils & ses dents; un galant sexagénaire qui ôte son
œil

392 LES BEQUILLES

œil & sa moustache postiches, en attendant que son valet vienne le débarasser de son bras & de sa jambe de bois pour le coucher avec le reste; & la sœur aînée de ce bel Adonis, qui avec une gorge & des hanches artificielles, se donne un air de mineure. Je ris autant que l'Ecolier, de la singularité de ces trois personnages rassemblés sous le même toit.

Dans une autre maison, j'admire le bon naturel du vieux Don Torribio, que les cris de sa femme en couche percent jusqu'au cœur, tandis qu'un domestique, qui est la cause première des douleurs de sa Maîtresse, dort d'un profond sommeil. Je sçais bon gré à ce Médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir si promptement au secours de ce Prelat qui a toussé deux ou trois fois depuis une heure qu'il est au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent Auteur qui rassemble dans un Epître dedicatoire toutes les vertus morales & politiques, & toutes les louanges qu'on peut donner à un homme illustre, par lui-même & par ses ancêtres, sans sçavoir à qui il dédiéra son Ouvrage; mais bien disposé à ne rien diminuer de ses Eloges. Il y a des Auteurs qui vivent de flatteries; mais je suis surpris du trait que le *Boiteux* ajoute, qu'une femme de la Cour, peu satisfaite d'une Epître dédicatoire qui lui étoit adressée, se donna la peine d'en faire une autre qu'elle envoya à l'Auteur pour la faire imprimer.

Je

DU

Je
nons,
l'am
tresse,
froid
bâtim
yeurs
Mona
des vo
la me
Refec
tous l
mé de
xante
ans,
qu'ell
mérit

Ap
autres
pour r
ginati
reman
d'un l
Belflor
conver
bien a
te, l'in
y est i
Leono
Belflor
reur de
caractè

ollind

DU DIABLE BOITEUX. 393

Je regarde dans la rue avec mes Compagnons, & je plains ce pauvre Castillan, filant l'amour parfait sous les fenêtres de sa Maîtresse, qui pleure au son de la Guitarre de ce froid amant, l'absence de son rival. Dans un bâtiment neuf, je suis édifié des saintes frayeurs d'un Contador, qui songe à bâtir un Monastère des richesses qu'il a amassées par des voyes équivoques : le bon-homme est dans la meilleure foi du monde; une Eglise & un Refectoir fondés, il va se croire le plus juste de tous les hommes. Je ne suis pas moins charmé des tendres scrupules d'une femme de soixante ans, qui épouse un homme de dix-sept ans, pour goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Des motifs aussi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à Don Cléofas plusieurs autres Originaux aussi divertissans, Asmodée, pour ne pas accabler par trop d'objets son imagination, lui explique le sujet de la joye qu'il remarque dans un grand Hôtel, & lui raconte d'un bout à l'autre les amours du Comte de Belflor & de Leonor de Cespèdes. Il faut convenir, Monsieur, que le Boiteux conte bien agréablement; son Histoire est charmante, l'intrigue est parfaitement développée, tout y est instructif. La vertu & la foiblesse de Leonor, l'amour & l'ambition du Comte de Belflor, l'adresse de la dame Marcelle, la fureur de Don Louïs de Cespèdes; enfin tous les caractères y sont peints d'après nature: Asmo-

dée

dée connoissoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaisir après cette Histoire, aux observations que le Diable continuë avec le même esprit. De nouveaux Originaux remplissent la scène: Dans cet Hôtel, c'est un Marquis ignorant, qui, pour se donner un air de protecteur des gens de Lettres, loge chez lui un Compilateur. Quelques portes au-dessous de celle du Marquis, c'est une habile Négociatrice, qui pour la commodité d'un nombre de riches veuves, tient une liste de tous les étrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la ville; elle s'informe de leur naissance, de leur país, de leur âge, de leur taille, de leur air, puis elle en fait le rapport à ces veuves, qui font leurs réflexions, là-dessus; & si le cœur leur en dit, elle les abouche avec ces étrangers.

Dans une autre maison, ce sont des Dévotes allarmées, qui s'empressent pour un Inquisiteur malade. Jamais on n'a vû de scène si comique; l'une lui fait ses boüillons, & l'autre, au chevet de son lit, a soin de lui tenir la tête chaude, & de lui couvrir la poitrine; ce sont, sans doute, les deux favorites de sa Révérence. L'Anti-chambre est remplie d'autres pénitentes, qui accourent toutes avec des remèdes différens; chacun vante le sien au valet de l'Inquisiteur, & lui dit à l'oreille, en lui mettant un Ducat à la main: Laurent, mon cher Laurent, fais en sorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence. Et pour faire sentir à Zam-

bullo

ajoute.

être In

Suiv

Prison

semble

lade d'

de per

que de

avouan

peut-è

& pers

sincère

Ecuyer

mant;

modée

je goû

pour p

il ne

propos

donne

moins

l'on a

répond

prouve

pas.

saint C

basse.

Au

céder

religio

suéla,

DU DIABLE BOITEUX. 395

bullo tout le bonheur du malade, Asmodée ajoute, que s'il n'étoit Diable, il voudroit être Inquisiteur.

Suivons, Monsieur, Don Cléofas sur les Prisons où il se fait transporter. Que vous semble de ce Prisonnier, qui surpris à l'escalade d'un balcon, aime mieux courir les risques de perir d'une manière infâme comme voleur, que de commettre l'honneur de sa dame, en avouant son commerce amoureux ? Il sera, peut-être, le premier martyr de la discrétion, & personne ne l'imitera en France. Je plains sincèrement un autre innocent, ce pauvre Ecuyer accusé injustement d'avoir volé un diamant ; je voudrois comme Don Cléofas, qu'Asmodée pût le délivrer ; mais d'un autre côté je goûte fort les raisons qu'apporte l'Esprit, pour prouver que s'il étoit lui-même en prison, il ne pourroit s'en tirer qu'en *Finançant*. A propos d'un vol, dont l'Auteur est en prison, il donne encore à la Justice *un coup de Bequille*, au moins aussi rude. Zambullo lui demande si l'on a rendu les écus retrouvés : Oh que non, répond Asmodée, ce sont des pièces, qui prouvent le vol, la Justice ne s'en défaisira pas. Il est vrai qu'il n'épargne pas plus le saint Office, excepté qu'il en parle à voix basse.

Au triste spectacle des prisons, je vois succéder des objets plus plaisans. J'admire la religion d'un Usurier, du Seigneur Sangui-suela, qui prend en conscience six cens soixante

xante Ducas, pour l'intérêt de trois cens quarante qu'il prête, & qui par scrupule ne veut point les compter avant que d'avoir entendu fort dévotement la Messe & le Sermon. Je partage la confusion de cette dormeuse, qui prenant son amant pour son valet, le prie de ne pas recommencer, & je suis charmé du sens froid avec lequel cet amant dit en se retirant à l'heureux valet: Ambroise, n'entrez pas, votre maîtresse vous prie de la laisser en repos.

Je change de place avec le Boiteux, je le suis sur la maison où sont enfermés les foux. Combien de genres différens de folie! & que les causes en sont singulières! La tête a tourné à ce nouvelliste Castillan, pour avoir vu dans les Gazettes que vingt-cinq Espagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce maître d'école est devenu fou en cherchant le *Paulo post futurum* d'un verbe grec. Et Don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dette de sa femme. Il y a aussi des femmes dans cet Hôtel de la folie: entre-autres, l'épouse superbe d'un Corrégidor, à qui la rage d'avoir été appelée Bourgeoise par un homme de qualité, a fait perdre la raison. Et la femme d'un Trésorier du Conseil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer son carrosse pour laisser passer celui d'une Duchesse.

Asmodée montre aussi à son compagnon dans un quartier voisin, un grand nombre de foux, qui mériteroient bien d'être enfermés. La

femme,

D
femme
des L
leurs
un ho
de pe
nom d
lier de
jeune
préten
été air
qui ac
des bi
invent
des au
Ain
les mo
Eglise
qu'ils
deux r
comm
beau-t
cier g
non,
dans
Court
sa cou
moder
vieux
jeune
de de
lorsqu
mouru

Tom

DU DIABLE BOITEUX. 397

femme, par exemple, d'un Architecte qui fait des Legs à des gens de qualité, à cause de leurs grands noms, & qui n'ose rien laisser à un homme qui lui a rendu de grands services, de peur de deshonorer son Testament, par le nom d'un Roturier. J'aime sur-tout ce Cavalier de soixante ans, qui, en racontant à une jeune Dame les bonnes fortunes de sa jeunesse, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois. Et ce bon Chanoine qui achète sans cesse des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'esprit de faire admirer son inventaire après sa mort. Jugez, Monsieur, des autres Foux par ceux-là.

Asmodée étend ses observations jusques sur les morts: Il porte son Compagnon sur une Eglise remplie de Mausolées, & lui dévoile ce qu'ils contiennent; quelque fois il lui fait en deux mots le portrait d'un mort, & lui apprend comment il est sorti de ce monde. Ce Tombeau-ci, lui dit-il, récéle les restes d'un Officier general, qui comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiste dans sa maison. Dans celui-là, repose un Courtisan, qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour. Un peu plus loin, ce Mausolée plus modeste, renferme le bizarre assemblage d'un vieux Doyen du Conseil des Indes, & de sa jeune femme. Il étoit prêt à signer la ruine de deux enfans qu'il avoit d'un premier lit, lorsqu'une apoplexie l'emporta, & sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de re-

398 LESBEQUILLES

gret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le Boiteux par sa puissance, fait même voir des ombres à Zambullo, entr'autres celle de trois fameuses Comédiennes, dont la fin est assez plaisante: l'une avoit trouvé la mort dans la bonne chère, l'autre avoit crevé subitement de dépit, au début d'une nouvelle Actrice applaudie par le Parterre, & la troisième étoit morte d'une fausse Couche derrière le théâtre en venant de jouer sur la scène le rôle d'une Vestale. Je doute fort que les Médecins approuvassent les peintures qu'Asmodée fait ensuite remarquer à l'Ecolier sur les ailes de la mort qu'il lui rend visible. Il faut avoir une imagination diabolique pour y voir de jeunes Médecins qui se font recevoir Docteurs en présence de la Mort qui leur donne le bonnet. Je ne conseillerois pas à des hommes malades de parler de la Médecine avec tant d'irrévérence.

Admirez, Monsieur, l'adresse d'Asmodée pour effacer de l'esprit de l'Ecolier les tristes images des Tombeaux & de la Mort; il fait venir une Histoire dont la force de l'amitié fait le sujet; elle est aussi-bien écrite que les amours du Comte de Belflor: cependant à cause du tragique qu'elle contient, je suis bien aise de la voir suivie du Chapitre des Songes, Le Boiteux les explique d'une manière qui approche souvent de la vérité: Par exemple, ceux d'un Procureur & de sa femme, n'en sont pas

DU DIABLE BOITEUX. 399

pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'Hôpital visiter & assister de ses propres deniers un de ses Clients qu'il a ruiné. Et la Procureuse songe que son mari chasse un grand Clerc, dont il est devenu jaloux. Et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter est devenu amoureux d'elle, & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve si extravagant.

Je finis, Monsieur, je ne vous dirai rien des observations que continuë Asmodée sur les mouvemens de Madrid & sur les Captifs rachetés. C'est toujours Asmodée qui parle, & qui peint avec le même esprit & la même solidité. Le tableau est achevé comme il avoit été commencé, & les Lecteurs judicieux y trouveront jusqu'à la fin *des coups de Bequilles*, dont ils feront bien de profiter.

Je l'honneur d'être, &c.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

contenues en cet Ouvrage.

A

A *Guilard* (Don Jérôme d') fameux Prédicateur, son aventure avec une Duchesse sa pénitente. 197. & *suiv.*

Alguasil, ce que c'est, 18

Aly (Aby) Officier du Dey Mézomorto, ce qu'il dit à Donna Théodora qu'il venoit de faire son esclave, 270. & *suiv.*

Amateurs des beaux esprits, cause de la folie d'un, 153. & *suiv.*

Amans. Excès de la discrétion d'un Amant, 99. & *suiv.* Ce qui leur manque ordinairement, 228. Ce qui adoucit leurs peines, 230. Qu'ils ne sont point libres dans leurs actions, 231. Rêve d'un amant timide & respectueux, 306. & *suiv.*

Amitié. Histoire qui prouve sa force, 210—246.

Amour. Changement prodigieux qu'il est capable de produire, 343. & *suiv.*

Asmodée, voyez *Diable boiteux*.

Asarot, voyez *Léviathan*

Avanturières; ce qu'il faudroit mettre à la porte de leurs maisons, 324. & *suiv.*

Avare,

DES MATIERES.

Avare, portrait d'un Avare, 16. & *suiv.*
Auditeur, sa folie, 180
Auguste (l'Empereur) avantage qu'il tira du
 récit d'un rêve, qu'on lui fit, 301. & *suiv.*
Aurore femme du Capitaine Zanubio, son en-
 tretien avec le Cavalier Don Garcie Pa-
 chéco, 145. & *suiv.*
Auteur drammatique. Ce qu'il avoit fait pein-
 dre sur son tombeau, 201. & *suiv.*
Auteurs (les) pas plus scrupuleux que les Li-
 braires, 305. & *suiv.* Fatuité d'un, qui
 veut passer pour tel, 321. se méprisent les
 uns les autres, *Ibid.*

B

B *Bachelier* (vieux) Folie de ce Bachelier,
 178. & *suiv.*
Bagne, quel est ce lieu, 279.
Biatrix (Donna) Ce qui l'a rendu folle, 155.
 en 200 b qu 1000001 2001 3 428 & *suiv.*
Bel-Esprit, son trait de folie, 181
Belfégor, voyez *Leviathan*.
Belflor (le Comte de) Ses amours avec Léonor
 de Cespèdes, 138. & *suiv.* Son penchant
 pour l'amour; ce qu'il fait pour mettre dans
 ses intérêts la Gouvernante de sa Maîtresse,
 40. & *suiv.* dans la chambre de laquelle il
 est introduit, & comment, 49. Son entre-
 tien avec elle, *Ibid.* ne peut triompher de
 sa vertu, 55. & *suiv.* est découvert, 57.
 Reception qu'il fait à Don Luis de Cespèdes,
 63. & *suiv.* Effet que fit sur lui la lecture
 du Billet qu'il recevoit de sa Maîtresse. 69. 70.

T A B L E

Et suiv. Parti qu'il prend, 73. Secours qu'il
 donne à Don Pèdre, 75, *Et suiv.* va au ren-
 dez-vous qu'il avoit reçu de sa Maîtresse, se
 fait accompagner de Don Pèdre, 75, *Et suiv.*
 Son entretien avec Don Luis 77. se réconcilie
 avec lui, *Ibid.* Ce qu'il dit à Don Pèdre, *Ibid.*
 Fin de ses amours avec Léonor de Cespèdes,
 88.
Belzébut, quel est ce démon, 4
Bourgeois. Trait de folie d'un vieux Bourgeois
 fleuriste, 182. Rêve d'un bourgeois, peu
 fortuné, 309. *Et suiv.* Trait de l'Histoire
 d'un, 331

C

C *Alidas* (Monsieur) voyez *Giblet* (Mon-
 sieur.)

Captifs. Particularités de la Captivité de quel-
 ques-uns ; & embarras des autres à leur re-
 tour, 334. *Et suiv.* Pourquoi un d'eux ne
 peut se consoler de sa liberté, 346. *Et suiv.*
Cavaliers. Folie d'un de soixante ans, 180.
Cause de la ruine d'un jeune, 319.
Cespèdes (Léonor de) ses amours avec le Comte
 de Belflor, 31. *Et suiv.* Comment elle ré-
 siste aux poursuites de ce Comte, 36. *Et*
li suiv. Ses sentimens pour ce Comte, 42. *Et*
suiv. Son entretien avec lui, 49. *Et suiv.*
 Victoire qu'elle remporte en cette occasion,
 55. *Et suiv.* s'abandonne, 56. Ce qu'elle dit
 & fait à la nouvelle de la perfidie du Comte,
 65. *Et suiv.* Billet qu'elle lui envoie, 68.
Et suiv. Elle l'épouse enfin, 88. *Et suiv.*
Cespèdes

DES MATIERES.

Cespèdes (Don Luis de) père de la précédente ; comment il découvre son intrigue avec le Comte de Belflor, 57. *Et suiv.* Ce qu'il lui dit & à sa Gouvernante, 58. *Et suiv.* Comment appaisé, 59. *Et suiv.* va chez le Comte de Belflor, leur entretien, 63. *Et suiv.* De retour, ce qu'il dit à sa fille & à sa Gouvernante, 65. Vengeance qu'il veut tirer du Comte ; ce qu'il fait pour l'effectuer, 70. *Et suiv.* surprend le Comte chez sa fille ; reconnoit son fils Don Père, 76. Ce qu'il lui dit, 77. *Et suiv.* sa fureur à la vûe du Comte, *Ibid.* se réconcilie cependant avec lui, 79. Ce qu'il dit à sa fille alors, 80. *Chanoine* riche, folie singulière de ce Chanoine, 176. *Et suiv.* Rêve d'un Chanoine, 304. *Charivari* à l'occasion d'une veuve de soixante ans, 29. *Et suiv.* *Chevalier* de Calatrave, sa folie, 182. *Chevaliers* de la Toison d'or, rêve d'un, 308. *Et suiv.* *Chicon* (la) comment elle trompe la Dame Marcelle, 33. *Et suiv.* Associée avec la Pébrada, leur commerce, 90. *Et suiv.* *Chirurgiens.* Moyen dont un Chirurgien se servoit pour se faire des pratiques, 106. *Et suiv.* *Cisuentes* (Don André de) Eloge que sa veuve Donna Théodora en fait après la mort, 216. *Et suiv.* *Cléofas* Leandro Pérez Zambullo, qui il étoit, comment il se débarrasse de trois ou quatre Spad-

T A B L E.

Spadassins qui le poursuivoient, 2. *Et suiv.*
 Par quel hazard il fait connoissance avec
 le Diable boiteux, 3. *Et suiv.* qu'il déli-
 vre de prison, 8. Son entretien avec le
 Diable boiteux, 11. *Et suiv.* Où transporté
 par ce Diable, 15. *Et suiv.* Choses diffé-
 rentes qu'il apperçoit de dessus la Tour de
San-Salvador où il avoit été transporté, 16.
Et suiv. 31. *Et suiv.* 62. *Et suiv.* 88. *Et*
suiv. 91. *Et suiv.* Est transporté sur la mai-
 son de Donna Thomasa, de l'infidelité de
 laquelle il vouloit tirer vengeance; ce qu'il
 y apperçoit, 94. *Et suiv.* Pourquoi il se
 fait transporter sur les Prisons, 97. Ce
 qu'il y apperçoit, 98. *Et suiv.* 121. *Et suiv.*
 est transporté sur un grand Hôtel, ce qu'il
 y apprend, 123.—141. est transporté sur la
 Casa de Los Locos, 142. Ce qu'il y voit
 & y apprend, 143. *Et suiv.* 171. *Et suiv.*
 Choses différentes dont le Diable boiteux
 l'instruit, 172.—187. Sérénade dont il
 est témoin, 183. *Et suiv.* est transporté à
 la Porte du Soleil; incendie dont il y est
 témoin, 188. *Et suiv.* est transporté sur
 une haute Eglise, 192. Ce qu'il apprend
 sur les tombeaux de cette Eglise, 196. *Et*
suiv. sur les Ombres; son effroi à leur as-
 pect, 202. *Et suiv.* Sa frayeur à l'aspect de
 la Mort, que le Diable boiteux lui rend
 visible, 205. *Et suiv.* suit, accompagné de
 son Conducteur, la Mort pour l'observer,
Ibid. Ce dont il est spectateur, la même *Et*
suiv.

suiv.
 mai
 y a
 264
 voit
 Cé
suiv.
 ce q
 sur
 Men
suiv.
 qu'i
 avec
 veri
 366
 Con
suiv.
 men
 Ses
 Da
 dre
 Et
 Son
 Côme
 d'C
 élè
 Comé
 Comé
 tro
 mo
 Comé
 mo
 264

DES MATIERES.

suiv. est transporté sur une des plus hautes
 maisons de la rue d'Alcala, 210. Ce qu'il
 y apprend sur la force de l'amitié, 210.—
 264. est instruit d'un démêlé qu'il apperce-
 voit entre deux personnes, 246. *Et suiv.*
 Cé qu'il apprend sur les Songes, 300. *Et*
suiv. est transporté vers le Palais du Roi;
 ce qu'il y voit, 325. *Et suiv.* est transporté
 sur une maison voisine du Monastère de la
 Merci; ce dont il y est témoin, 334. *Et*
suiv. Abandonné du Diable boiteux, repos
 qu'il prend, 364. *Et suiv.* Son entretien
 avec Don Luis de Lujan, 365. *Et suiv.* Rê-
 verie profonde dans laquelle il se plonge,
 366. *Et suiv.* Résolution qu'il prend, *ibid.*
 Comment reçu de Don Pedro, la même *Et*
suiv. Présenté à la Dame Seraphine, com-
 ment il se comporta alors, 267. *Et suiv.*
 Ses réflexions après être sorti de chez cette
 Dame 368. *Et suiv.* retourne chez Don Pé-
 dre; son entretien avec ce Seigneur, 369.
Et suiv. Aveu qu'il lui fait, 370. *Et suiv.*
 Son mariage, 371
 Comte (Don) Gouverneur des Pages du Comte
 d'Onate, comment dupé par Domingo, son
 élève, 109. *Et suiv.*
 Comédie, voyez Tragédie.
 Comédiennes Espagnoles, quelle fut la fin de
 trois fameuses, 204. *Et suiv.* Rêve de deux,
 310. *Et suiv.*
 Comte François. Folie de ce Comte, 180. *Et*
suiv.
 Comtes,

T A B L E S

- Comtes*, trait de folie d'un, 181. *Et suiv.* Rê-
ve d'un Comte libéral & galant, 302
Comtesse, rêve d'une Comtesse joueuse, 302
Concerts. Portrait d'un concert ridicule, 18. *Et suiv.*
Contadors. Avanture d'un riche Contador, 320
Et suiv.
Coquettes. Portrait d'une vieille, 17. *Et suiv.*
Leur caractère, 130
Courtisans, leur unique occupation; qu'il est
aisé de les remplacer, 209
Cupidon (le Dieu) le même que le Diable boi-
teux, 5. Voyez *Diable Boiteux*.
D *Ames*. Rêve d'une Dame titrée, 310.
Et suiv.
Démêlé de deux Poètes, l'un Tragique & l'autre
Comique, 246. *Et suiv.*
Démons. Qu'ils ignorent l'avenir, 13.
Desdébado (Don Blaz) cause de sa folie, 150.
Et suiv.
Devin, *Devineresses*, pourquoi ils disent tant
de sottises, & sont cause de celles que font
ceux qui les vont consulter, 13. *Et suiv.*
Devoies. Sujet de leur peine à quitter leur Di-
recteur, 198. *Et suiv.*
Diable boiteux, quel il étoit, 4. Rang qu'il
tient parmi ses confrères, la même *Et suiv.*
Ses occupations, 5. *Et suiv.* Ce qu'il a in-
troduit dans le monde; son nom, *Ibid.* Nom
que les Poètes lui ont donné; comment ils
le peignent, *Ibid.* Promesses qu'il fait à Don
Cléofas

Cléofas
obte
Deso
fas,
son
rend
déter
il tr
Com
faite
moti
Je ju
Suje
lard
qu'il
Son
livre
Ce
191
quoi
quoi
avan
Diable
Doming
glor
de I
fait
Ibid
120
Donoso
perso
suiv

DES MATIERES.

Cléofas Léandro Pérez Zambullo, pour en
 obtenir sa délivrance de sa prison, 7. *Et suiv.*
 Description de son apparition à Don Cléo-
 fas, 8. *Et suiv.* Figures que représentoit
 son manteau, 9. *Et suiv.* Sujet de son diffé-
 rend avec *Pillardoc*, 11. *Et suiv.* Sujet de sa
 détention dans une phiole, 14. *Et suiv.* Où
 il transporté Don Cléofas, 15. *Et suiv.*
 Comment il lui donne une connoissance par-
 faite de la vie humaine; lui découvre les
 motifs des actions des hommes, & lui révé-
 le jusqu'à leurs plus secrètes pensées, 16.
 Sujet d'un autre différend qu'il eut avec *Pil-
 lardoc*. Son plaisir, 29. *Et suiv.* Histoires
 qu'il raconte à Don Cléofas, 31. *Et suiv.*
 Son savoir, 175. *Et suiv.* Comment il dé-
 livre Séraphine, de l'incendie, 189. *Et suiv.*
 Ce qu'il dit au Père de cette Demoiselle,
 191. Il rend comte à Don Cléofas pour-
 quoi il avoit paru sous sa figure, *Ibid.* Pour-
 quoi il quitte Don Cléofas; ce qu'il lui dit
 avant de disparoître, 362. *Et suiv.*
Diables sujets à manquer à leur parole, 7
Domingo, Page du Comte d'Onate, ses espiè-
 gleries, 109. *Et suiv.* Vengeance qu'il tire
 de Don Côme son Gouverneur, qui l'avoit
 fait fustiger pour certain tour d'habileté,
Ibid. *Et suiv.* Pourquoi il prend la fuite,
 120. *Et suiv.* est attrappé & mis en prison,
Ibid.
Donoso (le Bachelier) pourquoi recherché des
 personnes de la Cour & de la Ville, 25. *Et
 suiv.*
Duchesses

TABLE

Duchesses dévotes, trait d'une, assez gaillard, 196. & suiv.

E Colier (l') voyez *Cléofas*,
Emerenciana (Donna) Histoire de son infortune,
 & cause de sa folie, 157. & suiv.
Escolano (Don Pèdre de) son embarras pour
 sauver sa fille de l'incendie qui étoit dans son
 Hôtel, 187. & suiv. Sa joie de voir sa
 fille sauvée de l'incendie, 190. Ce qu'il dit
 à son libérateur, 191. Reception qu'il fait à
 Don Cléofas, 366. & suiv. Pourquoi il lui
 donne sa fille en mariage, 370. & suiv.
Eugenio, sœur du Comte de Belflor, son en-
 tretien avec son Amant, dont elle ne savoit
 pas le nom, 83. & suiv.
Excès de la bonne chère, ce qui le suit, 204.

F Abio, serviteur fidèle, avis qu'il donne à
 son Maître Don Juan de Zarate, 225.
 & suiv.

Fabula (Donna) son Histoire, 19

Fabricio, son origine, 338. Son Histoire, la
 même & suiv. 345. & suiv. Comment il
 évite l'effet de la fureur de Don André Xaral,
Ibid. & suiv.

Fanfaronico (Don Balthazar) ce qu'il est; son
 rêve, 307.

Femmes, cause de la folie de quelques-unes,
 154. & suiv. 156. & suiv. Leur plus cher
 intérêt, 156. Qu'elles ne se rendent point
 justice

DES MATIERES.

Justice sur leur âge, 172. *Et suiv.* Les deux choses qui leur sont naturelles, 220. incapables d'amitié les unes pour les autres, 300. *Et suiv.* A quoi ressembtent les couchés des Femmes de Théâtre, 315.
Fille prévenue, à moitié sédnite, 45.
Fils de Condition, rêve d'une, 303. Autre d'une autre, 309. *Et suiv.*
Flaget, fonctions de ce Diable, 4. 24. *Et suiv.*
Floretta, suivante de Donna Luziana, son intrigue avec le Page Domingo, 109. *Et suiv.*
est mise aux Repenties, 121.
Francillo, Banquier, son Histoire, 137. *Et suiv.*
Francisque, Jardinier du Dey Mézomorto, son pays, entreprend de délivrer de l'esclavage Donna Theodora, 276. *Et suiv.* Avis qu'il donne à Don Juan de Zarate, 285. *Et suiv.*
Parti qu'il prend avec le *Renegat* Catalan sur l'avanture dont ils sont témoins de Don Fadrique de Mendoce, & de Don Juan de Zarate, 287. *Et suiv.* Ce qui lui donna occasion de se retirer en la Province, 298.
François & Espagnols. Différence qu'il y a entre eux sur l'amour, 151. *Et suiv.*

G

G Aland, portrait d'un vieux, 17
Garcie Pacheco (Don) Ses amours avec Aureore, femme du Capitaine Zanubio, 143. *Et suiv.*
Garçon (vieux) Trait de folie de ce Garçon, 181.

M m

TABLE

Gentilhomme Biscaien, son aventure extraordinaire, 108. & *sui.*
Gentilshommes de Province, rêve d'un, 302.
Giblet (Monsieur) Poète Tragique François, vanité & présomption de son esprit, son dé-
 mêlé avec Monsieur *Calidas*, Poète Comi-
 que, 247. & *sui.* jusqu'à la page 256.
Gouvernantes. Pourquoi il y en a de fidèles, 39.
Gouverneurs de Place. Songe d'un Gouver-
 neur de Place, 307.
Grands Seigneurs. Qu'ils se font un jeu de sé-
 duire de jeunes personnes, 141.
Griffail, quel est ce démon, 24.
Guriana (Luis Vélez de) Auteur du Diable
 boiteux Espagnol, 16.
Gueux, leur portrait, 313. & *sui.* Ce que
 deviennent ordinairement ceux que la fortune
 enrichit brusquement 316. & *sui.*
Guichefiers, leur portrait, 97.
Guide spirituel, qu'il ne se quitte point comme
 un Amant, 198.
Guillaume, Garçon Cabaretier, son aventure,
 100. & *sui.* Pourquoi mis à l'inquisition,
 105.

H

H *Aram*, signification de ce mot, 262
Hipolita (Donna) son caractère, 338. & *sui.*
 Son Histoire, 340. & *sui.* Supercherie à
 laquelle elle se prête, 343. Amour qu'elle
 conçoit pour *Fabricio*, 344. & *sui.* sur-
 prise s'entretenant avec lui, & tuée par son
 père, 345. & *sui.* *Hif-*

DES MATIERES.

Histrions, folie d'un, 182. *Et suiv.* Rêve d'un
vieux *Histrion*, 311. *et suiv.*
Hommes. Qu'ils renaissent sous de nouveaux
traits, 182. *et suiv.* Ceux qui sont de trop
dans le monde, 196. Songe d'un homme de
qualité, 303. Quand ceux qui sont riches
sont gracieusés des Grands, 341.

J *Acques* (Maître) Savetier, sa joie à l'arrivée
de son fils, 138. *et suiv.*

Jeu. Tristes effets du jeu, 27. *et suiv.*

Incendie considérable, 178. *et suiv.*

Inès, une des femmes de Donna Théodora,
crue par sa Maîtresse d'intelligence avec son
ravisseur, 268. *et suiv.* Ce qu'elle repré-
sente à sa Maîtresse après leur enlèvement,
269. *et suiv.*

Inquisiteur. Soins de ses pénitentes pendant sa
maladie, 93. *et suiv.*

Inquisition. Son attention, 105.

Intendants des Maisons. Leur soin ordinaire,
100.

Juanilla, son mariage avec Guillaume, Gar-
çon Cabaretier, 101. *et suiv.*

Julio, domestique fidèle de Don Guillem Ste-
phani; son aventure avec son Maître, 163.
et suiv.

L *Eandro Pérez*, voyez *Cleofas*.

Léviathan, *Belfégor*, *Astarot*, quels sont ces
Diables 4. Leurs droits, 333. *et suiv.*

T A B L E

- Libraires*, longe d'un, 305. Leur pen de
scrupule de tromper les Auteurs, *Ibid.* et *suiv.*
Licencié (un) ce qui l'a rendu fou, 142. Trait
de folie d'un, 176. et *suiv.* Folie d'un autre,
178. Autre, qui manifeste la sienne, 181.
Rêve d'un Licencié habile, 306. et *suiv.*
Occasion du différend d'un Licencié avec
les vieux Auteurs Castillans; comment dé-
cidé, 328. et *suiv.*
Liana (Don Kimen de) Histoire de son avan-
ture avec Donna Emierenciana, 157. et *suiv.*
Loix, Ce qu'il y a d'admirable dans la science
des Loix, 359.
Lucifer, quel est ce Diable, 4
Lujan (Don Luis de) ami de Don Cléofas Le-
andro Pérez de Zambullo, son entretien
avec lui, 364. et *suiv.*
Laisita, comment elle dupe le Bourgeois Pa-
trice, 130. et *suiv.*
M *Agiciens*. Pouvoir de leur Science, 12.
et *suiv.*
Maître d'Ecole, ce qui a occasionné la folie,
143.
Mants (les) leur uniforme, 202
Marcelle (la Dame) Gouvernante de Léonor
de Cespèdes, 32. Son mari, 33. Comment
trompée, la même et *suiv.* Vengeance qu'elle
en tire, 40. se laisse gagner, la même et
suiv. Comment elle séduit son élève, 41. et
suiv. 42. et *suiv.* 45. et *suiv.* & introduit le
Comte de Belflor dans sa chambre, 49. et
suiv.

DES MATIERES.

suiv. Ses nouvelles tentatives, 56. *et suiv.*
 Comment elle appaise Don Luis de Cespèdes, qui avoit découvert leur intrigue, 59.
et suiv. est enfermée dans un Monastere, 88. *et suiv.*
Marchand (un) pourquoi il devient fou, 143.
 Songe d'un Marchand d'Etoffe de soie, 304 *et suiv.*
Maris débonnaires, Portrait d'un, 62. *et suiv.*
Maris libertins. Portrait d'un tel mari, 128. *et suiv.*
Marquis, Ce qu'ils font dans le commerce de l'amour, 23. *et suiv.* Rêve d'un Marquis libéral & galand, 302. *et suiv.*
Médecins, songe de deux Médecins, 303. trait d'un Médecin Biscayen, 323. *et suiv.*
Mencia, (Donna) sa jalousie contre Donna Béatrix, 155. *et suiv.*
Mendoc (Don Fabrique de) son différend avec Don Alvaro Ponce, pour Donna Théodora leur Maîtresse, 211. *et suiv.* Comment dé-cidé; est préféré, 214. Son entretien avec Donna Théodora, *la même et suiv.* 228. *et suiv.* & avec un Cavalier Tolédan, 217. *et suiv.* 227. *et suiv.* Amitié qui se forme entr'eux deux, *Ibid. et suiv.* s'entretient avec cet ami sur le départ subit pour la campagne de sa maîtresse Donna Théodora, 237. *et suiv.* Avis qu'il reçoit; avec Don Juan il est témoin de l'enlèvement de sa maîtresse; peine qu'ils en ressentent, 245. *et suiv.* Résolution qu'ils prennent ensemble

T A B L E

ble sur l'avis du lieu de la retraite de Donna Théodora, 258. *et suiv.* se mettent en mer, *Ibid.* Avanture qu'ils y ont, 259. *et suiv.* sont faits prisonniers, 260. *et suiv.* Obligés de se séparer, leurs tristes adieux, 261. *et suiv.* est emmené par un Pirate de Thunis, *Ibid.* *et suiv.* tue pour un autre son ami Don Juan de Zarate; son désespoir alors, 286. *et suiv.* se passe son épée au travers du corps, 287. Revenu à lui, ce qu'il dit à Donna Théodora, 289. *et suiv.* Ses dernières paroles avant d'expirer, 292. *et suiv.* expire, 296. Ses funérailles, 298. *Mendoce* (Don Francisco de) son chagrin à la nouvelle de la mort de son neveu Don Fabrique de Mendoce, 297. *Mécomorto* (Dey) Maître de Don Juan de Zarate, son entretien avec son dit esclave, 263. *et suiv.* Pourquoi il l'introduit dans son Serrail, 265. *et suiv.* Sur ce que lui dit Don Juan, il va dans son Serrail trouver Donna Théodora, 265. *et suiv.* envoie chercher Don Juan; ce qu'il lui dit, 283. *et suiv.* Ordres qu'il lui donne, 285. *et suiv.* Voyez *Zarate* (Don Juan.) *Moines.* Avanture d'un jeune Novice, 322. *et suiv.* *Monsalve* (Don Antoine de) Trait de son Histoire, 318. *et suiv.* *Mort* (la) son portrait, 205. *et suiv.* Qu'elle cause autant de joie que de douleur, 206. différentes opérations, 207. *et suiv.* *Murcie* (l'Evêque de) son rêve, 307. Na-

N

Naxera

de D

par

Neveux

Nouvel

O

P

Ab

cate

et su

Civi

dése

qu i

Palfré

Patric

Pébra

Pèdre

qua

Con

73-

avan

dit

suiv

Rec

DES MATIÈRES.

N.

Nature (la) combien dangereuse, 32. Ce
qu'elle fait pendant le sommeil, 304.
Naxéra (le Duc de) ses amours avec la femme
de Don Juan Zarate, 219. *et suiv.* surpris
par Don Juan qui le tue, 226.
Neveux, quel est leur bonheur, 207.
Nouvelles Castillan, cause de sa folie, 142.
et suiv.

O

Ombres. Explication de leurs différentes
représentations, 203. *et suiv.*

P.

Pablos de Bahabon, son origine, 349. *et suiv.*
Son Histoire, 350. *et suiv.* Sa déli-
cateſſe de conſcience, 355. *et suiv.* 361.
et suiv. Ses progrès dans l'étude du Droit
Civil & Canonique, 359. *et suiv.* prend la
défense du fils d'Ambroise Piquillo, *Ibid.*
qu'il délivre de l'esclavage, 361. *et suiv.*
Palfreniers Rêve d'un Palfrenier, 307.
Patrice, Avanture de ce Bourgeois, 128. *et f.*
Pébrada (la) son commerce, 90. *et suiv.*
Pèdre (Don) fils de Don Luis de Cespèdes, ses
qualités, 71. Ses amours, *la même et suiv.*
Comment débarrassé d'un pas dangereux,
73. *et suiv.* va chez son père sans le savoir;
avanture qu'il y eut, 75. *et suiv.* Ce qu'il
dit à son père après l'avoir reconnu, 77. *et*
suiv. Proposition qui le trouble, 81. *et suiv.*
Recit qu'il fait à son père de ses amours,
82. *et*

TABLE

82. *et suiv.* va à son rendez-vous; ce qui s'y passe, 84. *et suiv.* épouse son inconnue, 87.
- Péres.* Oraison funebre que doivent attendre de leurs enfans, ceux qui meurent riches après avoir vécu long-tems, 207.
- Périnelle* (Mademoiselle) sujet de sa dispute avec un Commissaire, 172. *et suiv.*
- Philosophes cyniques.* Portrait d'un, 318. *et s.*
- Pierre Philosophale*, ce que c'est, 21. *et suiv.*
- Pillardoc.* Quel est ce Diable, sujet de son différend avec le Diable boiteux, 11. *et suiv.*
- Piquillo* (Ambrosio) Bourgeois de Salamanque, son aventure, 355. *et suiv.* Ce qu'il écrit à Pablon de Bahabon, 358. *et suiv.* est pris par un Corsaire Algerien, 360. Comment délivré, 361.
- Placide* (le Frere) Sa réputation que lui acquiert son éloquence, 197. *et suiv.*
- Plaisirs.* Leur vanité, 90.
- Poetes.* Portrait d'un Poète, 22. *et suiv.*
- Poetes Tragiques de France*, ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, 256. *et suiv.*
- Pance* (Don Alvaro) Son différend avec Don Fabrique de Mendoce pour Donna Théodora leur maîtresse, 211. *et suiv.* Comment décidé; se retire, 212. Son naturel, *Ibid.* fait enlever Donna Théodora, 244. *et suiv.* se présente devant elle; ce qu'il lui dit alors, 268. *et suiv.* perit dans un combat sur mer, 269.
- Partier* (un) Nouvelle qui l'a rendu fou, 150. *et suiv.*
- Prada

